







uot
30/9

Le pilori

*Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 15,
vingt-cinq exemplaires hors numérotage
pour l'auteur
et vingt exemplaires sur papier du Marais,
numérotés de 16 à 35.*

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

LE CERCUEIL DE CRISTAL.

POÈMES

POÈMES (1910).

LE PAGE DE LA VIE (1916).

En préparation

SODOME INCENDIÉE, roman.

L'HOMME QUE J'AI TUÉ, roman.

LA GALERIE DES GLACES.

EROSTRATE.

LA SONATE DE L'ANGE.

LA GLOIRE, tragédie en trois actes.

LES INSOMNIES (poèmes).

R3393p

MAURICE ROSTAND

Le pilori

ROMAN



171079

11.5.2

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.



PQ
2635
082P5

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

Copyright 1921,
by ERNEST FLAMMARION.

Le pilori

LIVRE PREMIER

LA STATUE DÉCAPITÉE

Que tout cela, direz-vous, est
peu humain, peu naturel!

...Sans doute, mais on n'est
fort qu'en contrariant la nature.

(Ernest RENAN.)

(Premiers pas hors de Saint-Sulpice)

I

Son coude était appuyé dans le geste d'allumer un flambeau et toute la chambre d'automne, où venait de commencer à s'agiter la grande prunelle de la lampe, était pleine de la plus profonde méditation qui l'eût jamais absorbée aux jours les plus tourmentés de sa jeunesse.

D'abord elle avait cru pouvoir atteindre l'obscurité sans rien faire allumer, doubler le cap bleuâtre du crépuscule, heurter le port des étoiles!

Ces journées d'automne n'ont-elles pas, dans leur fragilité de feuille morte, de si frémissantes res-

sources? Une deuxième aurore appuyée sur la nuit comme l'autre sur le jour, communique aux parcs abandonnés par la lumière un rayonnement recueilli et intérieur. C'est sur cette surprenante bienfaitrice qu'elle avait compté pour cesser de voir le jour sans devoir encore combattre la nuit de toutes les armes fluides inventées par les hommes!

Couchée dans le lit ovale où si souvent elle avait accueilli, jeune fille, des insomnies plus radieuses que le sommeil, elle n'apercevait devant elle que le vaste jardin qui soutenait la maison rien qu'avec des mains de feuillage. Elle considérait un cytise qui s'incline sur l'étang et qu'un rosier grimpant semble étouffer d'un lacet de roses soyeuses, une péninsule de ciel décoloré entre les deux pointes de montagnes si associées à sa première jeunesse qu'elles ne lui apparaissaient plus comme deux éléments, mais comme deux sentiments éternels et que leurs noms rauques, refrains de toute son enfance, lui semblaient ceux des deux premiers livres qu'elle avait lus, quand elle ne savait encore que regarder!...

L'odeur même du parc s'infiltrait jusqu'à elle, cette permanence si tenace qu'elle retrouvait sur tous ses vêtements de jeune fille lorsqu'elle montait parfois dans cette pièce du deuxième étage religieusement consacrée à ses robes et où elle demeurait quelquefois à compter, vides de son corps, ces fluides tombeaux d'elle-même.

Un pas, brusquement, rectiligne et précis, tel le son du balancier dans le creux silence des églises, la fit sursauter. La gouvernante était là, tout près, attentive à son moindre appel, persistante et invulnérable, comme les autres émanations du passé.

C'était une créature au visage exsangue, annulée par le temps, et qui avait éternellement fait rôder dans la maison son aspect de spectre prématuré. Elle ne se souvenait plus de ne pas apercevoir, sur les murs gris de son souvenir, le relief inquiétant de cette impérieuse pâleur, créée d'hostilité et de brouillard, ces yeux sans cils comme si leur regard honteux n'en était pas digne, cette bouche si peu charnelle qu'elle semblait à peine une bouche, qu'elle s'entr'ouvrait en la sillonnant dans cette figure livide comme la cicatrice d'une blessure oubliée ! Où qu'elle aille buter à son souvenir, en quelque coin de sa mémoire qu'elle se dirigeât, elle se heurtait à cette barrière pâle qui voulait lui cacher tous les horizons.

Partout elle retrouvait cette expression de servilité patiente et d'orgueil humilié qui semblait traverser l'espace comme une machine de haine !

Miss Hawthorne les avait élevées toutes deux, sa sœur qui était morte et elle qui était vivante ; et maintenant, à cette heure si grave de son existence, à cette minute si angoissante de sa vie où toutes ses impressions déchiquetées lui revenaient avec cette soudaineté tumultueuse qu'elles occupent dans la pensée de celui qu'on guillotine, c'est miss Hawthorne qui régnait autour d'elle, distribuant son glacial dévouement autour de la naissance ainsi qu'elle l'aurait fait autour de la mort, rangeant les langes ainsi qu'elle aurait plié les linceuls.

Le simple glissement de ce pas lui avait révélé sa présence. Elle eut la force, pour se sentir entièrement seule, pour ne pas sentir peser sur elle l'absence oppressante de ce regard, de lui demander de fermer la porte :

« Miss Hawthorne... oui, la sonnette est à la portée de ma main... Oui, je suis bien... »

Et alors elle éprouva un souffle de silence sur ses tempes brûlantes.

Depuis le jour où, pâle déjà de toutes les insultes de sa servitude, miss Hawthorne avait débarqué d'Angleterre pour venir l'élever, elle ne s'était jamais sentie seule auprès d'elle...

La Bible, cette lourde Bible noire qu'elle pouvait porter cependant avec ses mains cireuses, lui avait assombri les moindres paysages; tous les échos lui avaient renvoyé cette voix blanche et criarde dont chaque ordre semblait attenter à la liberté d'autrui.

Aux minutes les plus émouvantes de détente, aux minutes de joie ou de larmes, quand le cœur explose, elle n'avait pu se laisser aller devant elle. Elle avait toujours senti qu'aucune détente ne se faisait en elle, qu'aucun chagrin, qu'aucune douleur, ne l'obtenait tout entière; que dans chacun de ses regards, un autre regard se tenait caché. Quelle catastrophe du monde aurait pu l'atteindre? Le geste avec lequel elle avait pris le billet pour aller revoir, en Angleterre, son jeune frère mort, était un geste qui n'avait pas tremblé. Toute l'insensibilité de son pays était en elle, et comme cette immense chasteté haineuse d'une île isolée par la mer.

Seule, elle était seule à présent, sans cette sentinelle de son enfance qu'elle n'avait pas osé chasser de sa jeunesse consciente de femme; seule en face du parc immobile et nocturne devant qui elle n'était pas moins seule que devant la glace bleue du soir, où

chancelle, en profondeur, un reflet de nous-même. Ce jardin n'était-il pas sa mémoire concrète? Chaque arbre obscur, dressé devant elle, à la portée de sa main comme quelque beau cierge noir, semblait une de ses douleurs inédites, une de celles qu'elle n'avait jamais dites à personne; chaque jet d'eau semblait un de ses beaux jours — ils devaient assister à sa songerie.

*
* *

Ainsi, elle allait donner la vie à un être, elle qui ne savait pas ce qu'était la vie!

Elle avait vécu cette enfance méditative, sans contact avec celles de ses compagnes, cette première jeunesse si tôt morte et qui est comme un vaste arc-en-ciel jeté sur un ciel de cinq heures; elle était devenue, par la tristesse, par le cruel plaisir, par la douleur, cette jeune femme aux paupières d'enfant, tout enduite de paisibilité mais sans résignation fondamentale à aucune de ses fières révoltes de jadis; elle avait gardé, dans son corps baptisé par la chair, ce cœur sans concession de ses seize ans; elle avait approché la mort, frôlé la folie, reçu en plein cœur ce terrible hameçon de l'amour qu'on n'en peut arracher sans son cœur lui-même, pour aboutir à cela, à ce simple acte si redoutable et si naturel, si traditionnel et si inexplicable, où le flambeau se transmet.

Elle se sentait, devant cette minute angoissante, dans un étonnement candide. A toutes les heures où, brusquement privée des gazes de mirages qui voilent sa lucide horreur, la vie lui était apparue telle qu'elle est, non pas dans la jeune exaltation des poètes, mais au creux réceptacle des cœurs qui souffrent, cet acte

lui avait semblé inadmissible et indigne d'une femme qui pense.

Elle avait, des heures et des heures, considéré comme le plus redoutable des prolongements cette transmission responsable de la conscience, ce condamné à mort qui transmet sa condamnation à mort, cette installation dans le labyrinthe d'une âme qui aurait pu ne jamais y être, d'une angoisse dont on est coupable, et en refermant ses doigts sur sa vie, elle s'était juré de ne jamais l'infliger.

Pendant des jours et des jours, brisée et engourdie par la douleur physique, cette endormeuse de conscience, elle s'était matérialisée. Elle avait vécu d'une humble vie dolente et machinale; puis soudain, depuis cette minute de crépuscule, elle redevenait une pensée vivante, un être brusquement soulevé au-dessus de sa propre faiblesse par la merveille de réfléchir.

Brusquement, elle obtenait cette minute de lucidité qu'on obtient devant la mort quelques heures avant la naissance; elle se retrouvait dans cette même impression de désarroi de sa première douleur réelle, quand elle avait juré de ne jamais mettre, de par son tragique pouvoir, un autre être dans la possibilité de souffrir ainsi, d'être une conscience humaine retournée par la douleur, coincée entre deux ténèbres, dans l'inutilité de tout.

Toutes les grandes minutes de la vie s'épuisent sombrement sans que celui qui les vit sache les envisager dans toute leur tragique intensité. A la minute de mourir, à la seconde initiale de naître, une surprenante distraction, en nous détournant de notre propre pensée, travaille à faire continuer le monde, comme

si la force incompréhensible insérée dans cet univers s'acharnait à le faire durer et à faire agoniser indéfiniment la personnalité humaine sur le grand crucifix des mondes. Sans cela, ne s'arrêterait-il pas?

Un regard jeté sur sa douleur, sur toutes celles qui le menacent, et la raison de l'homme se résoudrait elle-même dans une abolition pleine de sagesse... Cette distraction de la pensée, cette mystérieuse et essentielle nonchalance à percer de l'œil son abîme jusqu'au bout, elle ne l'éprouvait plus ce soir. Bien au contraire, ramenée à l'essence la plus subtile d'elle-même, elle envisageait sa propre situation dans toute son éternelle importance. Elle devenait pâle et inquiétante comme une de ces statues où Rodin a groupé les angoisses symphoniques de l'homme, l'humanité féminine tout entière réalisant, avec douleur, son rôle de transmettrice d'existence.

Que ceux qui croient en quelque chose soient assez appuyés sur leur foi pour prolonger une vie qui leur semble contenir un sens. Peut-être?

Si elle avait conservé sa limpide conviction de jeune fille quand elle allait le dimanche suivre d'un cœur palpitant la tragédie désespérée de la messe, alors, elle aurait le droit de faire vivre. Dieu vivait pour elle et son sens lumineux réchauffait la grande insensibilité des univers, leur immensité injustifiée. La mort n'était pas encore pour elle une séparation sans retour, une extinction aussi absolue que celle du feu qui se tait. Mais à présent?...

Et toute sa vie repassait devant elle. Il semblait que le temps vécu, ce vieillard, osât entr'ouvrir ses portes pour elle et laissât redescendre, vers son lit de souffrance et de méditation, ces sœurs enchaînées de

Prométhée, condamnées, elles aussi, au vautour du souvenir.

Elle revoyait sa vie entière devant elle, comme on aperçoit brusquement, par un jour d'automne, en arrivant sur un large port où ne s'élèvent pas encore les étoiles, cinquante vaisseaux peupler de leurs voiles de couleurs, où souffle un ouragan de départ, l'uniforme amertume de la mer.

Elle allait donner la vie à un être, elle qui ne savait pas ce qu'était la vie. Qu'avait donc été la vie pour elle? Quel pays merveilleux lui avait semblé la terre pour continuer à venir l'habiter sous une forme nouvelle d'elle-même?

Et sans qu'elle le voulût, presque mécaniquement, elle faisait son examen de conscience.

Elle aussi, jadis, pour qu'elle fût là à cette heure, pour qu'elle ait cette inquiétude réfléchissante au bord d'un pensif précipice, une créature aux vastes yeux, simple et presque rustique, moins inquiète qu'elle, moins altérée d'inconnu, lui avait communiqué cette agitation étrange qui abandonne si vite les vivants et ne laisse d'eux sur la terre que cette image menaçante du cadavre qui est moins eux-mêmes qu'un souvenir.

Elle remontait dans son passé. Elle écoutait, elle respirait cette même maison où jadis elle était née, où son cœur s'était mis à battre, ces cloches identiques qu'elle entendait sonner ce soir à cette petite église de coteau, familière et modeste comme une brebis et dont l'angélus semblait la plainte langoureuse et toute pleine d'allégresse matinale.

Elle revivait toute son enfance. Et puis, tout à coup, avec un serrement confus autour de son cœur demeuré

le même, son cœur en qui, à l'abri du monde, sa jeunesse semblait s'être réfugiée, elle apercevait une petite amie à elle, posée sur son enfance comme une étoile sur le coteau, éphémère créature venue des Antilles, ployante et fluide à la façon d'une mantille de là-bas.

Elle s'appelait Espérance; nom rayonnant qu'on ne saurait plus porter dès qu'on n'a plus quinze ans! Elle se souvenait combien les deux syllabes qui la nommaient, si misérablement humaines à côté de ce nom de lumière, devenaient langoureuses et dolentes dans la petite bouche aux reflets mauves comme certaines prunes, dans le petit gosier qui, en s'entr'ouvrant, laissait apercevoir un palais humide et bleuâtre de jeune chatte orientale.

Elle se souvenait combien elle s'insinuait à son bras, les soirs où il faisait lourd, dans le jardin énérvé de juin, où il est si tourmentant d'être seul et où le fuyant et coupable plaisir d'exister, cette simple sensation physique, sans consécration morale, est un sorbet de bonheur qu'on voudrait partager!...

Elle se souvenait d'une chanson de son pays qu'elle murmurait, d'une manière presque déchirante de traîner sur certaines syllabes, pour les caresser avec ses lèvres; puis d'une façon rauque et brusque de s'interrompre, le visage renversé en arrière, laissant dans l'atmosphère une impression de désenchantement, de satiété inassouvie.

Elle se souvenait de son cœur presque perceptible à travers le linon de ses blouses, de son cœur d'exilée battant avec une sorte de fureur de là-bas, de tout ce palpitant besoin de mettre dans la tendresse ce qu'elle n'aurait pas le temps de réserver à l'amour, au

farouche et menaçant amour qu'elle ne connaîtrait jamais, qui ne serait pour elle que le doux être des mythologies, le fils de Vénus et de la mer, couronné d'abeilles et de colombes.

Puis elle revoyait la brusque maladie d'Espérance, sa phtisie effrayante d'oiseau, ces frissons qui l'avaient saisie comme si l'étouffante brûlure de son pays ne pouvait plus jamais la réchauffer, comme si, frileuse, elle inventait sa propre fièvre pour pouvoir croire encore à la chaleur.

Elle revoyait son agonie obscure, son délire insoutenable, où toute sa jeune voix pure évoquait, avec une précision atroce, des voluptés qu'elle n'avait pu connaître et que suscitait dans une rétrogradation mystérieuse, une effrayante mémoire héréditaire; sa mort enfin; elle revoyait sa mort comme si ce nom radieux d'Espérance, donné par une di-traite mère créole qui la berçait avec un éventail, la condamnait à disparaître avant qu'il ne lui fût plus possible de le porter.

Nymphe verte et brune, dévorée de tuberculose, Espérance lui apparaissait en effet dans la mémoire, sans qu'elle sût exactement pourquoi, dominant ses autres amies vivantes de son jeune visage de morte!... Ses premières larmes, elle les avait versées en effet sur la petite étrangère ployante qui, dans le préau du couvent, tels deux insidieux colliers d'ambre, jetait ses bras autour de son cou et qui avait, sous son dôme de chers bandeaux noirs, le jeune front aigu et rond, tenace et têtu, d'Eugénie de Montijo dans un portrait démodé de Winterhalter.

Cette rencontre avec la douleur et avec la tendresse, c'est à elle qu'elle la devait; et peut-être d'avoir

apporté à l'amour qui allait venir un cœur particulièrement préparé et attendri, un cœur affaibli de convalescente prête à quelque rechute mortelle...

Quelque doux que soit le petit visage, quelque place qu'occupât dans l'histoire de son cœur ce regard de velours et de mort, et ce cœur, comme caché sous de longs cils, n'était-ce pas une douloureuse impression qu'elle en conservait? Sous un battement d'éventail, sous un rythme de violon d'Océanie, son cœur avait commencé à se briser imperceptiblement.

Elle allait transmettre la vie, elle qui ne savait pas ce que c'était que la vie...

Et voilà ce que la vie avait été pour elle? Une à une, le front penché avec des yeux de remords et d'excuse, les années venaient s'agenouiller au pied de son lit, pitoyables sœurs qui semblent supplier qu'on leur pardonne...

Elle revoyait sa famille, le regard sombre de son père, le regard frivole de son oncle Cyrus qu'une vaporeuse esquisse de Lautrec restituait dans un costume de chasse, ses deux frères au sombre visage, dont l'un, Emmanuel, était maintenant prêtre.

Puis son père était mort. Elle était demeurée seule avec sa mère, frugale et naturelle et qui lui avait révélé l'angoisse permanente d'aimer de toute la force de sa chair, d'aimer d'une manière farouche et inconsciente, un être dont le cerveau, dont l'âme, dont la pensée lui étaient plus hermétiques que des étoiles à un aveugle. Elle revoyait la simple créature qui lui avait donné l'existence et avec qui elle se sentait seule, dans une angoisse solitaire et mortelle.

Plus âgée qu'elle de trente ans, elle ne lui avait amais été une amie!... Une génération et demie les

isolait l'une de l'autre, de toutes les souffrances incommunicables que son espace avait contenu !

Jamais elle n'avait connu la jeune mère voltigeante et sensible, au souple bras de qui l'on marche comme à celui d'une sœur : là encore quel sujet de bonheur ; aucune intimité : rien que des inquiétudes. Jamais la sensibilité humaine, cette force incalculable, n'avait éprouvé d'une manière plus aiguë qu'à travers elle-même, ce pathétique devoir d'aimer les êtres qui sont derrière soi et qu'on semble tuer avec sa vie ! Rien qu'en vivant, ne semble-t-il pas qu'on les abandonne ?

Alors qu'elle n'éprouvait en effet aucun secours moral à vivre sans elle et rien qu'un robuste apaisement animal, la pensée qu'elle pût disparaître la torturait dans le présent et lui décolorait tout l'avenir.

Elle revoyait des nuits d'insomnie pour une maladie d'elle, car elle était presque toujours malade, de ces maladies de personnes âgées qui sont des acheminements vers la disparition.

Elle revoyait aussi des attentes implacables au bord d'une fenêtre, penchée sur un précipice d'inquiétude, car elle était souvent en retard, et puis, en face d'elle, toujours, cet avenir épouvantant qui lui était oblitéré par son âge.

Chaque fois, en effet, qu'elle construisait un projet, que la magie de la nouveauté lui offrait une ville nouvelle à découvrir, elle apercevait le visage coiffé d'obscurs bandeaux, déjà ciselé par la mort. Elle se frappait le cœur de cette terrible connaissance de son âge ! Où os-rait-elle aller ? A jamais des villes frémissantes lui devaient rester inconnues, parce que la longueur du voyage lui paraissait une séparation trop terrible à ajouter à celle que les années, comme de

palpitantes distances du cœur, avaient formellement mises entre leurs deux vies.

Elle savait, avec un frisson détestable, qui la reprenait et la faisait grelotter dans tout son amour, que dans vingt ans, alors qu'elle serait encore jeune, implacablement, l'autre front serait déjà emprisonné dans le tombeau.

Et des nuits entières, elle essayait, par des calculs fallacieux, de se tromper sur l'âge de sa mère, de se jurer que près de deux fois vingt ans ne la séparaient pas, dans ce temps spacieux où déjà tout nous divise, de la vieille créature aux bandeaux gris dont elle ne pouvait attendre que de la douleur et contre laquelle la crucifiait l'amour le plus inutile et le plus désespérant; cet amour qui était sur son cœur comme un fardeau essentiel et écrasant qu'elle ne pourrait pas porter jusqu'au bout.

Et elle allait transmettre la vie, elle qui ne savait pas ce qu'était la vie, ce qu'était son sens, et qui connaissait pourtant sa douleur, qui n'est pas du néant, elle, ni du rêve, ni une illusion, mais une chose effrayante sur nos pauvres êtres!

Elle allait transmettre la vie, elle qui, en venant cogner du front contre son passé, y torturait implacablement son souvenir. Elle allait transmettre la vie, alors qu'au fond même des sentiments les plus naturels résidait une souffrance inexprimée.

La mort d'Espérance, ses inquiétudes au sujet de sa mère, voilà ce qui peuplait son enfance. Voilà les faits brutaux contre lesquels elle se déchirait...

L'amour?... Oui, il y avait l'amour! Et elle l'avait connu! De son premier amour, de la première fois où elle avait senti passer sur elle cet énervement

d'ouragan, elle se souvenait encore, avec une lucidité terrifiante. Et là n'avait-elle pas souffert ? Entre un homme et une femme qui aiment, n'est-ce pas la femme toujours qui apporte un cœur lacéré de souffrance ? N'est-ce pas la femme, dans cette lutte incessante et furieuse de l'amour, qui crie grâce de tout son corps, grâce de toute cette pauvre forme d'elle-même qui n'est qu'un long regard suppliant ?

Le premier être qu'elle avait aimé, elle le revoyait encore. Elle apercevait ses mains, sa façon de regarder, je ne sais quoi d'énervant dans le sourire. Ce qu'elle ne pouvait plus entendre, c'était sa voix. La voix entière était morte en lui. Ainsi le souvenir est fragmentaire ? Qu'il l'avait aimée peu, que son bref désir d'homme suspendu autour d'elle comme d'un filet, avait été peu de chose auprès du terrible amour de ses seize ans, torturant et invulnérable, si profond qu'à distance il lui semblait que le nom de cet être pourrait encore, en frémissant dans l'atmosphère, y revivifier de la souffrance.

Elle se souvenait des nuits d'insomnies toutes peuplées de son image, de cette sensation qu'elle aurait voulu résumer tout pour lui et puis expirer en lui-même. Elle se souvenait que le heurt de sa simple main nue en passant l'éblouissait plus que le monde...

Mais était-ce du bonheur, cela ? Était-ce du bonheur quand il était sorti de sa vie sans la lier à la sienne ? quand il était parti avec cette négligente façon des hommes de ne jamais regarder en arrière. et quand elle avait regretté presque, devant cette mort, de ne pas s'être donnée à lui, de ne pas même garder de lui un souvenir brûlant et charnel, quelque chose qui

mêlât encore à travers le temps la signification brûlante de leur corps !

De la douleur, de la douleur partout... Et elle allait transmettre la vie. De la douleur dans l'amour que nous portons à ceux qui nous créent, à ceux qui nous croisent, à nous-mêmes. Partout de la douleur...

« Ah ! pensait-elle, pour que la balance fût juste, pour que tout ne penchât pas de ce côté intolérable, il faudrait que le bonheur ait la réalité, la violence, la perfection discutable de la douleur !

« Ah ! pensait-elle, pour qu'alourdie misérablement, la balance fût juste, il faudrait que, quelque part, sous ce ciel insensible que les générations successives cherchent à attacher à leurs misères, il y eût de la joie qui fasse sourdre du pitoyable cœur humain quelque chose d'aussi manifeste que des larmes ».

Alors elle pensa à l'amour physique, à la puissance éphémère et transitoire qui soulève le tombeau vivant que nous sommes d'un sursaut plus terrible que la mort. Elle pensa que la sensibilité humaine tout entière gît entre ces deux paroxysmes : celui du plaisir qui dure une seconde, celui de la douleur qui dure toujours.

Pour que l'être qui gisait là, dans ses entrailles, elle ait le droit de le faire naître, ne fallait-il pas qu'il y eût dans ce monde où elle allait l'amener un plaisir qui durât comme la douleur ? Ne fallait-il pas que le destin lui réservât un paroxysme de volupté comme il lui réservait un paroxysme de larme, un peu d'absolu dans la joie, puisque dès à présent la menaçait l'absolu du néant.

Et elle pensait à lui, de plus en plus. Elle sentait, comme une angoisse bouleversante, cet être dont elle

retenait la vie contre son cœur, cet être possible qui ne serait pas, peut-être? Elle pensait à ce que serait sa destinée. Lié à elle et issu d'elle, n'allait-elle pas lui transmettre, en héritage, cette sensibilité qui la ravageait?

Sa vie personnelle avait passé devant elle; de même toute cette vie imaginaire s'échafauda devant son âme obsédée. Et tout en le pensant, elle devint différente! Elle sentait une muette réprobation s'abattre sur ses épaules, l'assaillir de tous côtés. Elle sentait qu'elle avait tort selon la nature, mais raison selon son cœur?

Les autres êtres qui la précédaient n'avaient pas réfléchi ainsi. Sans extraire de leur conscience un poison méditatif dont on s'empoisonne soi-même, ce cortège de femmes, qui remontaient jusqu'à la première, avaient fièrement, naturellement, négligemment, transmis la vie, sans douter qu'elles devaient le faire. Et, peut-être, avaient-elles raison!

Peut-être l'univers tout entier, qui tient à sa persistance, approuvait-il, du fond de son insoluble énigme, ces fidèles vestales irréfléchies, courageuses à maintenir dans son temple le feu de la vie perpétuelle? Ses rêveries n'avaient pas été les leurs? Puisque la Nature leur dictait un devoir, elles l'avaient suivi comme un ordre. Dans la complexité et dans la conformation même de leur corps, elles avaient lu l'ordre de continuité... et elles avaient fait vivre!

Et elle se sentait la première. Mais l'univers, la nature, pourquoi auraient-ils raison? Sans doute, arrêtant une minute le cours des siècles, d'autres avaient réfléchi ainsi? Le sens d'une mission plus singulière, en conflit avec la mission naturelle, avait lui

dans leur pensée interrompue. Leur conscience, se substituant à la conscience sourde de la Nature dont nul ne sait qu'elle a raison, avait un instant mis en doute l'avenir et tenu la destinée du futur et l'existence même du temps, en suspens dans son rêve ! Mais il lui semblait que nul peut-être ne l'avait éprouvé avec cette angoisse. Il lui semblait qu'elle la réalisait avec une telle acuité que c'était la première fois que cette sensation était sentie jusqu'au fond d'elle-même.

... La porte s'entr'ouvrit tout à coup, au moment où, pour se délivrer de la trop violente persuasion de sa pensée, elle l'écartait de sa tempe du bord de sa main si blanche que les lignes elles-mêmes disparaissaient de sa paume décolorée, dans une éclipse d'existence.

C'était son mari qui entrait, poussant un enfant devant lui !

II

Elle avait été si loin en elle-même et dans tous les sens de sa pensée qu'elle les reconnaissait à peine. Et pourtant, c'était son mari, le compagnon qu'elle avait choisi pour aller jusqu'au bout du chemin, et le fils de sa sœur morte, brune et fébrile petite silhouette qui portait sur elle toute la ressemblance de son enfance.

« C'est Jacques qui vient vous embrasser avant de dormir, murmura Hubert. Comment allez-vous? Je m'excuse de n'être pas venu plus tôt. J'étais à quelques pas dans l'atelier, et miss Hawthorne devait me prévenir si vous aviez besoin de moi.

L'enfant glissa jusqu'au bord du lit comme au bord d'un vaisseau qui va partir. Elle tendit les mains vers la fragile petite tête... Elle le regardait plus curieusement que jamais, cet être qui existait et qu'une sœur de son destin n'avait pas redouté de livrer à la vie avant de descendre dans la mort.

Toute l'amertume de l'étroit visage, teinté d'un sang plus coloré, concourait à un immense regard qui absorbait le front et semblait sa raison d'être. Une pensée obscure, violente et désolée, y habitait, impérieusement, et présidait à tout ce visage impressionnable qui n'en était pas encore le maître.

Et lorsque la petite voix parlait, la voix frêle aux intonations d'oiseaux, on était étonné qu'elle pût naître si près de ce regard obscur où semblait rôder en puissance l'avènement d'une douleur future.

Ses yeux allaient alternativement de son mari à l'enfant, pour les questionner. Ils arrivaient ainsi au milieu de ses angoisses comme deux rappels à l'existence : elle eut envie une minute d'appeler son mari, de l'attirer contre la palpitation de son cœur et de lui révéler tout ce qui la troublait.

Puis elle sourit. Il était là, devant elle, mais si loin ! — ainsi que tous les êtres. Leur vie en commun gisait entre eux avec l'immensité d'un désert. Ils respiraient le même air, ils vivaient la même vie ? Et pourtant, quelle pensée partageaient-ils ?

Alors, tout ce qu'elle pensa lui sembla indicible à cet être vivant qui revenait d'un atelier endormi et qui sculptait des visages dans de la cire.

« Voulez-vous quelqu'un auprès de vous ? murmura Hubert. Il paraît que vous avez renvoyé miss Hawthorne ; il paraît que vous voulez être seule. Le docteur va venir d'une minute à l'autre.

Elle fit signe que non, que la solitude lui faisait du bien, puis elle attira l'enfant auprès d'elle.

Il se posa sur le lit. Le regard de sa sœur morte planait lourdement dans l'air. Elle se souvint que ce regard, sous une autre forme, enfermé comme un tableau dans un ancien cadre, avait examiné son enfance ? Et maintenant, ce n'est pas seulement dans un cimetière qu'il achevait de se décomposer : il vivait dans ce visage de sept ans, il donnait à cette figure pensive et puerile un sombre prestige éternisé.

Une autre pensée la saisit et comme un premier

argument en faveur de la vie à donner ; elle pensa à l'être qui gisait près de son cœur, et dont la vie irrésolue se nourrissait encore de son sang ; puisque cet enfant vivait, n'avait-il pas droit à la vie et ne serait-ce pas une injustice de la lui retirer ? N'avait-il pas le droit de battre librement à la surface du monde, le battement de cœur qu'elle avait déjà senti commencer en elle, n'avait-il pas le droit de choisir délibérément entre la disparition et l'existence ?

Hubert s'était appuyé à la cheminée où achevait de mourir un feu d'automne qui semblait un bûcher de feuilles mortes. L'enfant s'était éloigné. Il y eut un heurt à la porte. Et ce fut le docteur qui entra.

Irène leva les yeux vers lui et elle eut son premier regard de bonheur ; il lui semblait que, sur le large manteau gris dont il s'enveloppait et qu'il n'avait pas ôté, flottait toute la poussière nuageuse de son enfance.

Il lui prit la main comme il la lui avait prise mille fois, dans sa main rude et attendrissante, et elle sentit son regard s'appuyer sur elle et la rajeunir de tout ce qu'elle y entrevoyait. Il lui sembla entendre le trot de son cheval sur la route, le candide bruit de grelot dont il s'escortait, toute cette fraîcheur antique qui en faisait une des figures virgiliennes de son souvenir.

Elle aimait tout du docteur Vernier !... Elle aimait jusqu'à cette délicieuse ignorance de médecin de campagne qui apaise l'âme et semble convertir la mort en quelque douce séparation sans importance. Un jour qu'elle avait été malade, très malade, à Paris, dans leur hôtel, quelle tristesse elle avait ressentie ! Les grands docteurs penchés sur elle l'oppressaient de toute leur science et savaient trop les noms des

maladies. Elle sentait la divine crédulité de la foi s'anéantir en leur présence! Au contraire, elle se sentait fortifiée et rajeunie devant ce champêtre visage, dont chaque ride lui semblait une écriture familière et qui la rattachait à l'existence de toute la force de sa réalité, de toute son odeur de foin et de rosée :

« Docteur, je ne veux pas souffrir, je ne veux pas...

Elle se cramponnait à lui comme à un arbre et comme si elle redevenait enfant. L'image d'elle même qui subsistait dans son cerveau lui était fraîche et épanouie; elle s'aimait inexplicablement dans cette vieille mémoire qui n'avait pas marché avec le temps, et gardait l'émotion fidèle d'une pendule arrêtée.

Comme elle sentait maintenant sa pensée faible en elle-même! Le docteur vint tout près d'elle, l'ausculta, toucha son pouls... Miss Hawthorne revint. Le docteur parlait bas à miss Hawthorne... L'enfant s'était éloigné. Il était sorti de la chambre aussi doucement, aussi imperceptiblement qu'un souvenir abandonne la pensée. Les gens sortaient et revenaient comme dans un rêve...

Puis elle se retrouva seule avec la porte entr'ouverte. Et les gens auprès d'elle, dans la chambre à côté, dont elle entendait la conversation, dont la voix bourdonnante formait cette espèce de chœur continu d'abeilles qui frissonne autour des malades. Chœur obsédant qui exhorte à accepter son mal et sa loi, et ce qu'il est commun d'accepter, chœur qui endort toutes les révoltes profondes : inexplicable bourdonnement doré de la vie qui continue, bourdonnement similaire qu'on entend autour des berceaux entr'ouverts et des tombeaux refermés.

Alors, seule devant sa méditation, reprise par l'humanité et par la vie, rattachée au monotone mouvement universel dont sa pensée un instant l'avait séparée, elle sentit qu'elle allait se soumettre à la loi qu'elle avait maudite. En vain sa conscience s'était cabrée sous le joug; elle avait cru pouvoir désertier son banal devoir : elle allait faire comme les autres!

Un docteur de village était entré, qui sentait la rosée et l'enfance; un enfant s'était appuyé contre son lit avec un regard disparu au fond de ses paupières nouvelles, et elle se reprenait au grand mensonge de durer. Ah! c'était bien la peine!...

C'était bien la peine d'avoir été cette pensée qui se dresse toute droite au moment d'une décision suprême; c'était bien la peine d'avoir senti si fortement pour que les contingences terrestres la réduisent, de nouveau, sous leur brutal et morne aiguillon. Comme les autres... Comme les autres!

Elle sentit tout chanceler en elle!... Elle sentit sa raison elle-même, sa sensible raison, s'évaporer comme une bulle d'air... Et surtout elle éprouva, avec une honte, une horreur, un désespoir indéfinissable, elle sentit fondre en elle, aller jusqu'au bout de ses mains, ruisseler le long de ses reins, dans une brûlure mystérieuse, ainsi que toutes les autres femmes qui, depuis des siècles et des siècles, se reprennent à ce leurre désarmant, un amour illimité pour la créature faible et inconnue qui gisait contre son cœur.

Un attendrissement immense l'inonda! Tout à l'heure, sa raison tout entière avait approfondi l'horreur de la vie, la faiblesse de la foi, les désespérantes convictions contre lesquelles la pensée humaine

vient cogner ses courtes ailes à des barreaux de fer. Et maintenant, parce qu'un peu de vie était entrée avec son chœur mensonger, parce qu'un petit être vivant était venu poser sa tête lourde sur la sienne, elle chancelait d'attendrissement. E le avait beau se dire que cette tendresse n'était qu'un des moyens de séduction de l'existence pour faire trainer la co nédie en longueur, elle s'inclinait sur cette vie qui demandait maintenant à naître! Une curiosité maternelle la faisait tressaillir sous une piqure! Elle aspirait à connaître le regard qui arracherait d'elle son étoile inconnue. Oui, comme les autres!...

Encore une fois, sans que jamais les conseils désespérés de ceux qui s'y sont meurtris puissent parvenir à la convaincre, elle s'élançait à une nouvelle souffrance. Comme si le monde entier, à chacun de ses tourments, ne contenait pas assez d'êtres pour la faire souffrir, elle allait en faire naître un qui la ferait souffrir inévitablement, et lui, ce misérable, cette possible créature, elle allait le jeter dans la vie, comme si véritablement la vie était belle; insouciant et naturelle, comme les autres et plus criminelle peut-être, puisqu'elle avait pensé tout cela.

Eh bien, non, cela ne serait pas!

... Elle se redressa sous son propre cri. Cette lâcheté humaine qui paralyse devant l'action nos rêves les plus redressés, cette lâcheté humaine qui fait que, ranimés par une musique aux sons de laquelle on a fait mourir, mille âmes qui maudissent la guerre y partent tout de même, cette lâcheté humaine qui donne à l'être humain une si frénétique exaltation à périr ensemble pour une foi partagée et une si déconcertante faiblesse à mourir seul pour une conviction

solitaire, elle l'éprouvait comme les autres. Elle était honteuse d'elle-même? Non, cela ne serait pas! Elle ne livrerait pas au massacre humain cette chère émanation d'elle-même? Puisqu'elle s'attendrissait sur cette existence irréalisée, elle volerait à cet amour lui-même une raison de plus d'agir selon sa pensée! Elle n'irait pas jusqu'à la minute même de son crime parce qu'elle était allée jusque-là! Puisque, à cette heure, il ne lui demeurerait aucun moyen de supprimer l'être qui allait vivre, elle s'anéantirait avec lui. Elle avait décidé de mourir.

Et elle s'écriait, dans un hymne d'amour, éclos furtivement en elle :

*
*
*

« Non, mon bien-aimé, tu ne vivras pas! J'ai toujours existé sans comprendre qu'on pouvait transmettre l'existence, moi qui vivais penchée sur un gouffre d'angoisse! Et cependant, j'ai eu la faiblesse de te concevoir et tu as tremblé en moi.

« Baignée par l'amour et la volupté, j'ai senti ton premier pas immobile.

« J'ai senti en moi ton cœur multiplié, ce cœur qui bat plus vite avant de battre à la lumière, comme si, au fond de nous-mêmes, ses battements voulaient égaler ses autres battements de plus tard.

« Et parce que je t'aimais, et parce que ta destinée préludait en moi, j'ai cru ne pas oser te refuser la vie?... j'ai cru qu'il était injuste de te dissimuler la lumière, j'allais te faire vivre, ô bien-aimé!

« Mais alors mon amour s'est fait plus fort, et s'est haussé jusqu'à pouvoir mourir!... Non, ô bien-aimé, tu ne vivras pas; je mourrai pour ne pas te donner la

vie, puisque je ne peux plus faire autrement. Ensembl · nous roulerons dans la mort, moi lasse de vivre et toi las de naître, plus proches et plus mêlés l'un à l'autre que la vierge et l'enfant translucides dont l'étreinte immobile attendrit une vitrine qui est en bas.

« Et ainsi, tu seras grave et unique. Toi qui pouvais être. Vie suspendue entre le néant et l'existence, rose invisible entre deux précipices.

« Tu ne grandiras pas ! Tu ne connaîtras pas le goût amer de l'air qu'on respire, les visages méconnaissables de la Vérité, le premier cri de cette première rupture, la naissance ; cri désespérant où se formule à jamais l'épouvante inexprimable de l'homme face à face avec son néant ; tu ne verras pas peu à peu se dresser devant toi l'horreur de la réalité humaine et ses découvertes inquiétantes.

« A jamais, sans sexe et sans nom, sans destinée et sans patrie, tu seras celui qui aurait pu naître ! Ton existence flottante semblera défier l'existence, du fond de son inconsciente immobilité !

« Femme, tu ne seras pas une créature misérable, renvoyée d'amour en amour, comme un volant frivole et tragique, tourmentée par ton propre cœur comme par une maladie originelle. Et sans doute, t'aurais-je mieux pardonné d'être une femme !

« Surtout, tu ne seras pas un homme ! Nivelé de jour en jour par une toise d'infamie, ô bien-aimé, tu ne seras pas, sans cesse arraché plus définitivement à la liberté palpitante de mes bras par l'armée de tes semblables, tu ne répondras pas à ces appels qu'ils suscitent, à leur recrutement dérisoire.

« Tu ne connaîtras pas la honte sournoise du col-

lège, les idées mesquines qu'on y côtoie. D'autres hommes, déjà nivelés plus que toi et accoutumés à leur propre honte, tu n'apprendras pas dès qu'on aura coupé sur ton front la chevelure infantine qui te réunissait encore à ta mère, tout un enseignement sordide et sanglant...

« Tu ne connaîtras pas la honte de la caserne. Son écœurement te sera évité ! Tu ne deviendras pas, sous le travesti de l'uniforme, ce baladin sinistre de la paix, cet assassin impuni de la guerre ! Comme ma grand'mère vit partir mon père et s'engouffrer dans la honte inavouable du carnage, je ne te verrai pas partir ! Ton visage que j'imagine ne connaîtra jamais la marque creusée du casque. O bien-aimé, tu ne tueras pas.

« Tu ne connaîtras pas l'affreux pouvoir, la permission tacite d'assassiner que les nations donnent à ceux qu'elles déguisent ; tu ne t'en iras pas goûter les paysages après avoir tué un homme. Tu n'iras pas cueillir le cœur blanc des journées d'une main imprégnée de sang. Tes doigts, tes fragiles doigts formés de ma chair, ne tiendront pas l'arme suprême ! Ils ne se coloreront pas d'un crime qu'aucune eau pure ne saurait laver ; ils n'arracheront pas le don de la conscience, même à l'âme secrète d'un ennemi.

« O bien-aimé, quel sort est ton sort : il y a les vivants et les morts et le néant et la vie. Mais toi, ton rôle est plus unique. Tu es celui qui aurait pu être ! Tu es celui qui aurait pu vivre, seul vivant qui n'ait pas donné la mort ; tu ne seras ni juge, ni soldat, ni prêtre ; tu ne connaîtras rien de la rude et rauque carrière ; tu ne puniras, tu ne jugeras aucun de tes semblables ; tes frères ne t'entraîneront dans aucune de

ces lâches aventures sanglantes où ils s'amuseut à se massacrer. Tu ne t'abaisseras à aucune des concessions infâmes où l'âme la plus haute se sent déchoir. Ta vie tout entière sera blanche comme une plaque de marbre qui n'a même pas connu la lumière!

« Viens disparaître avec moi, ô bien-aimé, viens mourir ineffablement, avant d'avoir éprouvé la honte de naître! »

III

Sa main s'était tendue jusqu'à la petite table auprès d'elle où gisaient, en désordre, mille objets accoutumés dont chacun semblait s'envelopper du brouillard ovale des souvenirs : un flacon qu'elle préférait, un livre qu'elle avait lu, un portrait d'elle petite fille, un doux crucifix d'ivoire où expirait le divin Sauveur, encore qu'elle eût perdu la sublime habitude de croire.

Elle tira le tiroir. Là gisait toute une pharmacie. Elle l'avait à portée de la main, pour ses nuits de migraine, quand la douleur physique était en elle un filet de torture d'où l'on ne peut se dégager. Sa main flottait sur les hosties efficaces des cachets dont elle savait qu'une dose plus forte donnait la mort, une plus faible l'apaisement, comme si chaque bonheur relatif n'était qu'une mort plus restreinte et plus atténuée.

Soudain, une idée la traversa : Et si elle était seule à mourir ? Si du poison qui s'insinuerait en elle, elle était seule à disparaître, si cette mort avec qui elle avait joué n'allait dévorer qu'elle-même ?... Déjà en elle l'être humain acharné à sa faible existence n'était-il pas assez maître de son propre destin pour ne pas subsister par lui-même ?

Alors une peur effrayante la saisit. Non seulement il demeurerait et vivrait, mais il vivrait sans elle. Elle infligerait l'existence à cet être tout en se libérant lâchement des devoirs qu'elle avait contractés envers lui, des devoirs illimités que, depuis des siècles, tous les transmetteurs de vie contractent vis-à-vis de ceux qui les suivent, sur l'effrayante frise de l'espace.

Le poison ne suffisait plus ! Ce qu'il fallait, c'était s'anéantir, disparaître. Alors elle pensa à l'eau secrète du bassin, où personne ne la soupçonnerait, où les deux êtres qu'elle résumait expireraient avant que personne ne s'en doutât.

A côté, des voix la surveillaient ! Miss Hawthorne montait sa garde de sentinelle décolorée, son livide espionnage. D'ailleurs, pourrait-elle même se lever ? Elle se sentait chanceler comme la nuit où celui qu'elle avait aimé l'avait serrée contre lui, jadis. Elle ne pourrait descendre. Ce lit était un tombeau enchaîné qui donnerait la vie.

Il le fallait, pourtant. Il fallait, comme à tout un passé corporel, s'arracher à cette muette prison, à ce sable de sommeil où elle se sentait s'engourdir et s'enliser. Il fallait éloigner miss Hawthorne. Elle l'appela d'une voix chavirée et lui demanda de lui chercher un livre qu'elle avait laissé en bas.

Puis elle se hâta, dans une de ces brusques secousses d'énergie qu'elle éprouvait parfois. Elle s'enroula dans une grande fourrure de martre d'une blancheur d'argent mauve pour ne pas avoir froid. Elle se le disait elle-même à haute-voix, et elle riait à l'idée du froid qu'elle allait avoir et de l'ironie de se réchauffer pour mourir... puisqu'elle allait mourir sans écrire à personne. Elle ne s'en sentait pas la

force ; elle sentait, à l'idée de dire adieu à ceux qu'elle aimait sur la froide toile d'un papier, tout son courage se refroidir.

Et puis, d'ailleurs, qui l'aimait ? En quelle âme secrète occupait-elle une place essentielle ? Ceux qui lui avaient donné la vie ne la connaissaient plus ? Réalisés dans la mort, ils y dormaient, à jamais liés par la silencieuse complicité de son secret ! Hubert l'oublierait vite, dans l'émoi sacré de son œuvre, au milieu du grand peuple blanc de ses statues ! Elle avait peu d'amies ; son frère préféré était prêtre.

Brusquement, à cette heure si grave, elle pensa à un être qu'elle avait jadis aimé. Son ancien baiser, comme une prière oubliée, lui remonta aux lèvres. Elle pensa à cet être — et son expression voluptueuse et ironique s'inclina sur son agonie morale.

* * *

Une figure aussi se leva de son cœur : celle de sa viei le nourrice...

Aucune figure ne tenait plus résolument, plus robustement à son enfance. Il semblait qu'elle y était coulée avec son sang ; elle l'aperçut tout à coup, le front têtu, raisonnablement petit sous les bandeaux lisses, la bouche paysanne, toute l'indulgente et sublime sagesse répandue sur ce coin de visage qu'elle avait toujours vu, comme un tableau salubre et familier, secourable à ses angoisses morales. Quelque chose de fort, d'invulnérable, de salubre, émanait de cet être qui lui avait appris à marcher et qui était pour elle une réduction vivante de la nature. Il semblait en effet que ce fût la grandeur de cet être de rester si person-

nellement attaché à la vie même du sol qu'on n'aurait pas été étonné de trouver aux pointes de ses beaux cheveux solides si tenacement plantés dans la peau de son front, quelques gouttes de la rosée du matin ! Chère et noble créature pétrie de l'âme même des paysages !

Tandis que l'âme douloureuse d'Irène l'avait perpétuellement détachée des apparences et en l'ouvrant à tous les grands problèmes l'avait isolée dans un sémaphore éteint, sur un précipice de vide, ce visage au contraire lui faisait reprendre contact avec une réalité inconsciente et naturelle, cette main veinée la rattachait au sol comme une bouée, où des petites taches brunes semblaient les doux symboles de la terre où nous descendons.

A toutes ces minutes d'angoisse, elle revenait à cette sagesse continue et presque inconsciente qui semblait supporter la douleur et la joie distraitement et légèrement, comme la montagne porte les nuages. Elle revenait à cet être momentané à qui une mystérieuse soumission à ce qui est communiquait sur toutes les questions de la vie une indulgence si éternelle. Toute dans le présent, se livrant à la minute avec une franchise magnifique, la vieille Odeline, dont le nom même respirait une amère odeur naturelle, ne connaissait aucune de ces ruses prématurées, aucun de ces calculs douloureux que donne aux plus profondes consciences la connaissance du présent et de l'avenir.

Dans sa vieille maison basque, réfugiée auprès de l'église et à pic sur la colline, qu'elle avait toujours conservée, une inscription creusée dans la pierre murmurait depuis la lointaine époque du XIX^e siècle ces phrases désespérées :

« Le passé me hante, le présent me tourmente, l'avenir m'épouvante. »

Cette hantise et cette épouvante de l'homme, oscillant entre ces deux précipices, du haut de sa vie tourmentée, elle ne les avait jamais connues.

Tout entière dans la minute, elle vivait toute chose comme si elle ne devait plus finir : et bien qu'elle crût, d'une simple manière, sa foi n'était pas assez détachée du sol pour qu'elle lui fit jeter sur la vie un regard désintéressé. Elle n'éprouvait jamais aucune de ces duretés que la certitude d'une vie supérieure communique aux âmes mesquines.

Il n'y a pas de plus grande idée que l'idée de Dieu et pourtant il faut être une âme immense pour ne pas se rétrécir à son ombre : à force, en effet, de croire à une justice, à une vérité, à une pitié supérieure, il semble qu'on se décharge sur elle de celles qu'on pourrait avoir ; une sévérité injustifiée paraît moins épouvantable puisqu'elle peut se réparer là-haut, dans cette invisible et terrible zone à laquelle on sacrifie cette terre, de sorte qu'à force de découvrir à l'existence humaine un sens en dehors d'elle-même, on finit par l'appauvrir peut-être du pauvre sens misérable qu'elle porte en elle-même et qui est une pitié et un amour illimité entre des condamnés à mort.

Odelive n'était pas de ces natures inhumaines : bien que parfois un humble chapelet de bois, égrené depuis des éternités par ses mères et qu'elle avait toujours gardé, s'égrenât les jours de messe, entre ses doigts usés, comme une grappe de durs raisins d'automne brûlés par le soleil de Dieu, bien qu'elle eût parfois, sur ses minces lèvres pâles, des prières qui remontaient, c'est aux êtres de la terre qu'elle

s'intéressait confusément, avec cette sublime et têtue manière qu'elle avait de vivre tout entière dans l'instant qui lui était octroyé. Ainsi sa présence donnait à chaque minute une chaleur presque insoupçonnable.

Ah ! qu'elle avait secouru sa vie ! Dès les premières heures de sa naissance, elle s'était habituée à trouver en cet être plus que sa nourriture terrestre ; à ses premiers troubles d'enfant, le limpide regard naturel avait apporté un apaisement qui ne questionnait même pas ; à ses heures de maladie, lorsqu'il semble que la fièvre mette en nous le galop d'un centaure inconnu, elle se souvenait de ce que la petite main rude et rustique lui avait été à remonter du fond de la maladie. Ah ! comme elle s'accrochait à elle, comme le noyé à une branche de beau feuillage.

Alors elle pensa à la douleur qu'Odelive aurait de sa mort, au désarroi de ce cœur champêtre qui ne s'initierait jamais à sa suprême méditation. Elle aurait aimé lui expliquer le motif de ce double suicide. Puis elle pensait au grave étonnement qu'auraient les yeux si connus sous les bandeaux lisses.

... Et elle descendait les escaliers. Elle allait maintenant vers sa décision. Chaque marche de l'habituel escalier fuyait sous ses pas chancelants, à la façon d'une belle journée. Elle ouvrit la petite grille. Le silence était partout, laiteux, jusqu'aux bords des amphores du soir.

Elle voyait le jardin maintenant, immense et couché comme un jardin mort.

IV

Elle le reconnaissait à peine ! Jusqu'à l'horizon, ses buis, ses cyprès, semblaient dessiner des reposoirs obscurs !

On ne voyait plus la montagne sur laquelle les colonnes de sa pergola semblaient s'étirer en s'appuyant. Elle avait fondu dans le ciel et à peine devinait-on sa présence à ce qu'à la place où elle devait être s'élevait comme une respiration de la terre. Il n'y avait pas d'étoiles.

Un jardin peut-il être si différent ? Peut-il, après avoir tenu toute la gaieté des jours d'été et des jeunes matinées d'avril, n'être plus que ce plat cimetière rectiligne sur lequel se pose la nuit ?...

Tous ses autres aspects en désordre lui revenaient : elle se souvenait d'un chemin qui, là, à droite, s'enfonçait dans un vallon plein de genêts ; elle se souvenait des lys, à côté du cyprès, de la cascade montante du jet d'eau qui se mettait tout à coup à naître, à volonté.

Ce soir, les fleurs avaient disparu. Son souvenir seul les extrayait de l'obscurité. Les jets d'eau se taisaient et la vaste bouche des bassins était devenue muette.

Pourquoi ce silence dans ce jardin qu'elle avait

connu si mouvant, plein d'un langage éternel : pourquoi cette silencieuse conformité avec son âme ?

Alors elle comprit qu'un jardin, c'était autre chose que la nature ; la grande insensibilité des collines et des montagnes, le murmure oppressant de la mer, la servitude passionnée des étoiles, l'immense édifice qui ne sait faire aucun cas de nos douleurs, ces ciels miraculeux jetés parfois sur nos cœurs brisés, c'est la création insensible. Mais comme des poèmes composés par les hommes, les jardins inexplicables, où une intention vivante s'est en quelque sorte substituée à la vie, les jardins créés par des morts, sont vivants. Ils vivent d'une étrange intention suprême. En eux le sens d'une vie est inscrite comme si elle s'y survivait.

Jamais elle ne le concevait mieux que ce soir. A cette façon dont les cyprès s'enveloppaient à peine de lune, leur morte douceur de beau souvenir, la tristesse confuse des allées, cette statue surgissant là-bas comme une inspiration désolante, elle comprit que les morts nous laissent les jardins comme d'immenses lettres personnelles écrites sur la page nue de la terre.

Comme son père l'avait aimé, ce jardin qui, ce soir, semblait mort comme lui, mort comme elle tout à l'heure. Comme il y demeurait le soir ! Elle croyait, là, près de l'orangerie, le voir, dans un vaste manteau, avec son col relevé. Son propre pas lui faisait peur comme un écho du sien... Il lui semblait qu'un conseil peut-être allait monter de ce parc, s'élever de ces arbres, arracher à la bouche des bassins le cri silencieux de l'eau qui s'élève, de l'eau qui monte, comme une exclamation de fraîcheur.

Les jardins se taisent, cependant, car ils participent d'un être qui les a créés, mais ils n'en sont

que les fantômes. Un souvenir y tremble, aucun conseil n'y réfléchit. Rien en eux ne nous apaise. Ils n'ajoutent à la silencieuse réserve de la nature qu'une plus déchirante similitude avec notre passé. S'ils oublient mieux, ils ne savent déchirer que plus, ô cimetières du souvenir!

Alors elle aima l'idée d'y mourir qui lui fut plus douce que jamais! Si elle n'y expirait pas ce soir, si son courageux offertoire n'allait pas jusqu'au bout, où mourrait-elle? où verrait-elle luire l'astre obscur de son dernier instant?

« Que d'apaisement, pensait-elle, quel baume sur le cœur altéré de douleur, que de pouvoir jeter les yeux, à l'heure de sa mort, sur le décor de sa jeunesse! »

Ce jardin, qui avait été mêlé à ses rêveries, qui s'était emparé de ses amours, il se mêlerait à sa mort.

Elle pensa à l'horreur de mourir seule, dans une chambre d'hôtel, au coin d'une route inconnue, sans jeter les yeux sur un visage translucide; elle pensa à la mort de son père.

Lui qui aimait tant ce parc, ces chemins tissés d'ombre mystérieuse, la naissance des astres dans ce ciel, le destin n'avait pas voulu l'y frapper! Pendant des années il avait mêlé sa pensée à ces arbres, et il ne les avait pas revus. Il les avait quittés pour mourir et la mort l'avait, exprès, dans sa rage cruelle, frappé loin du silence de ces feuillages! Elle avait fait en sorte qu'on ne pût même pas apporter, sur le lit de ses adieux, une fleur de son jardin.

Elle pensa combien il avait dû jeter de désespoir dans cette chambre inconnue où rien de familier ne lui répondait, sur cette fenêtre d'où aucune clarté ne

lui apportait le message de son passé. Elle pensa combien le visage adoré de son jardin avait dû chanceler dans son souvenir, comme il avait dû se lever sur le lit, peut-être, pour essayer de respirer, dans l'air d'agonie et de fièvre, la voix brune de sa montagne !

Que n'était-il mort ici, puisque la mort devait le prendre, et que ses vastes yeux de feuillages ne devaient pas affronter les rochers de la vieillesse ; on aurait entouré son sommeil éternel des belles branches qu'il aimait ; la cloche du village aurait eu pour lui son sanglot héréditaire ; il aurait pris pour aller dormir un chemin dont lui-même avait marqué le dessin et non pas une rue inconnue qu'il n'avait jamais traversée. Peut-être même, au lieu d'un tombeau glacial, le lumineux coteau l'aurait-il réclamé. D'une verte voix naturelle, il aurait voulu qu'il vienne dormir en lui contre la terre argileuse qu'il avait caressée de ses mains, ne faisant plus qu'un avec le paysage, si étroitement mêlé à lui que le terte un peu plus gonflé n'aurait semblé qu'une respiration plus profonde de la terre. Il n'aurait pas senti sur lui la cruelle cloison de pierre qui sépare les vivants des morts, mais simplement la douceur d'un gazon dont lui-même, jadis, d'un œil moqueur, aimait surveiller la verdure enduite de rosée.

Et il était mort dans une ville étrangère, au milieu des bruits habituels, dans une ville dont la plus profonde douleur ne saurait obtenir un instant de silence. Et maintenant, où dormait-il ? Dans un cimetière qui semblait une ville, loin des siens, loin du jardin qu'il aimait !

Alors, elle sentit combien la douleur est perpé-

tuelle! Elle se souvint de ce froid persistant que laisse, autour de nous, la mort des êtres aimés. Et elle fut heureuse de disparaître; et de disparaître, dans ce jardin; élu énigmatique du désordre douloureux des destinées humaines, l'être qu'elle portait en elle ne naîtrait plus; elle-même ne vieillirait pas.

Elle n'entendrait pas s'assourdir les bruits de la vie, elle ne verrait pas baisser la lumière de ses yeux; elle n'envisagerait plus la mort d'aucun être aimé.

*
* *

Puis, tout à coup, sans qu'elle sût pourquoi, une image monta en elle; cela fut si brusque, si cruel, qu'elle s'appuya à un banc de bois vert adossé à une charmille. Il lui semblait que ce fût un songe. Et pourtant elle était là, dans le parc, debout; elle ne dormait pas.

C'était le même chemin, la même nuit; mais des années avaient passé; elle se sentait brusquement vieillie; il lui semblait supporter, au milieu de sa chevelure, le nuage d'une mèche blanche!... Et l'être qui était né d'elle avait vécu. Il était devenu presque un homme! Il était mort...

Elle l'apercevait tout à coup. Vapeur étrange, le jardin lui-même s'anéantissait... Mort, lui qui n'était pas né! Un frisson la saisit. L'étrange hallucination se faisait plus forte. Elle s'en envahissait comme d'un souvenir de l'avenir. Non, ce n'était pas réel. Et pourtant si! Il lui semblait qu'elle-même apercevait une chambre, uniforme, sans âme, tout éclatante de monotonie, et sur ce lit, un mort.

Sans doute c'était son père, son frère, quelque'un

d'autre, un des chers disparus qu'elle avait pleurés ? Elle s'élançait, en pensée, au-devant de cette forme étendue. Elle ne lui retrouvait de ressemblance avec aucun de ses visages familiers. Pourtant elle le reconnaissait pour son enfant. Une muette stupeur le lui murmurait. Il lui semblait que le Destin volât d'avance à son sombre butin une de ses images futures pour l'épouvanter de sa lumière.

C'était son enfant, et il était mort. L'immense solitude de ce sommeil qu'on ne peut jamais dormir à deux, l'enveloppait de sa fatalité. Le visage était immobile à la façon d'une pierre plus tendre. Une immense impression de désenchantement flottait sur les lèvres arquées, d'une si farouche douceur qu'elles semblaient avoir attiré par leur dessin de statue vivante, les noires abeilles de la mort.

Voici qu'elle portait dans ses entrailles juvéniles un être humain qui allait naître ; voici que, honteuse de faire vivre, elle allait le porter et se porter elle-même à la mort, et l'étonnant mécanisme de son cerveau, avec une féroce ironie, dans un défi à toute grande émancipation, lui offrait cette image qui la narquait.

Du fond de son cerveau, cette future minute à vivre semblait lui refuser la liberté de ses propres êtres. Elle semblait lui assurer avec ironie qu'elle se soumettrait comme les autres.

« Il naîtra, disait la Vie, l'être que tu portes en toi. Comment serait-ce autrement ? Comment, toi, vouleuse de mort, m'arracherais-tu ma force inconsciente ?

« En vain lutteras-tu, ta faiblesse désarmera devant toi. Il grandira. Il deviendra ce jeune homme. Il mourra, et tu seras à ses pieds une créature irréaliste

qui ne pourra plus ranimer sa glaciale humanité. Il te fuira dans la suprême infidélité de la mort. »

L'image était là devant elle : cette chambre, elle et ses larmes, et ce jeune homme inconnu, ce jeune mort pleuré par elle et dans le visage de qui elle retrouvait certaine forme d'elle-même, comme une explication de sa vision.

C'était la première fois qu'elle voyait son enfant et il était mort. Le temps s'était aboli. La mémoire n'existait plus. Elle se souvenait de l'avenir...

Des heures et des heures, elle avait imaginé ce visage tel un peintre rêve le chef-d'œuvre qu'il doit faire et y renonce épouvanté. Et soudain elle voyait devant elle l'être tout entier issu de son rêve comme une fumée s'exhale du feu. Elle le voyait et ce n'était pas un enfant ni un jeune être rêveur, ni une silhouette souple dans un parc, avec, sur son visage, le beau reflet violet de l'amour. C'était un cadavre glacial, taillé dans un marbre si pur que la décomposition n'en semblait plus possible.

Où cette minute avait-elle donc tenu dans le temps, où avait-elle éclaté comme un bourgeon de fleur sur l'arbre éternel de la durée, pour surgir soudain avec cette lucidité terrible? Jamais un rêve ne pouvait avoir cette effarante précision, ce manque d'oubli dans les détails, cette vérité formelle. Parfois en effet elle avait eu des rêves qui la poursuivaient comme des souvenirs vrais : une maison rouge sur une rivière, un vieillard qui pleurait sur le berceau d'un enfant; mais aucun n'avait cette raisonnable clarté.

Il était mort, l'être qui n'avait pas encore vécu. Alors elle eut, pour la première fois, l'impression d'un retour incessant; il lui sembla, selon la pensée de ce

Nietzsche qu'elle avait, une fois, aperçu à Rappalo dans une soirée d'Italie, joyeux et ravagé d'angoisse, d'un recommencement perpétuel, il lui sembla que son enfant était déjà mort, déjà né, qu'elle se souvenait de sa mort. Ce ne pouvait être pourtant vrai, puisqu'il était vêtu comme de nos jours ; mais alors, si cela n'est pas, pourquoi cette sensation ?

Et l'hallucination durait toujours vivante, inflexible, comme si l'avenir la projetait d'avance et de loin sur la plaque de sa sensibilité. Puis elle pensa encore que, peut-être, les événements étaient déjà fixés dans l'espace du temps, chacun à leur place, ainsi que les villes dans l'espace des mondes ; que, fatalement inscrits dans l'avenir, ils nous attendent à leur minute comme les paysages nous attendent au coin des horizons. Qu'y avait-il d'impossible alors à ce que, brusquement, telle une ville entendue de loin, telle une ville aperçue d'autre part, une seconde qui existait déjà vienne se présenter devant elle ?

Puisqu'elle existait déjà, cela ne voulait-il pas dire qu'elle viendrait, que de sa terrible existence elle narguait sa décision ? Son enfant mort, dont la pâleur divine devait se substituer au brouillard, n'était-ce pas la volonté du destin qui venait lui déclarer sa décision suprême et lui annoncer qu'il naîtrait ?

Alors, plus que jamais, elle ne voulut pas qu'il devienne ce mort. La chambre où il dormait, elle ne la reconnaissait pas ; elle ne reconnaissait pas non plus une espèce de ciel étrange entrevu par la fenêtre ouverte ; elle aurait voulu connaître le nom d'un livre tombé à terre auprès de lui... Mais c'était seulement au visage que son attention montait, dans un précieux besoin de connaissance...

La pâleur parfaite qui l'entourait s'y condensait entièrement, tel le vol dans la forme palpitante d'un oiseau ; les cheveux semblaient encore d'une douceur blonde autour du front un peu las. Le mystère des yeux dormait sous les paupières fermées, si durement closes que la moindre pensée y semblait morte et qu'elles semblaient deux tombeaux sur le cadavre du regard. La tête était renversée un peu en arrière où la lumière d'un cierge l'éclairait.

Et puis, tout à coup, elle aperçut une blessure auprès du cœur, et à je ne sais quelle vitalité interrompue du visage, quelle jeunesse encore impréparée pour la mort, quel battement d'ailes des narines, elle comprit qu'il avait été tué, elle comprit que non seulement il était mort, tué par la vie, mais tué par les hommes.

Dans son cerveau précipité, tout galopait, comme ces rêves infinis qui ont parcouru tous les horizons et n'ont tenu que dans quelques petites secondes d'éternité.

Tué, il avait été tué. Alors elle comprit la jeune beauté du visage. Ce n'était pas un malade qui dormait. La mort avait saisi brusquement cette pâleur juvénile dont le menton plein de défi semblait encore lui refuser sa place-forte.

Il était mort dans la beauté même de sa vie, dans l'apothéose harmonieuse de sa jeunesse. Tué par les hommes?...

Ainsi l'avenir le décidait ! Mais comment ? Pourquoi ? Où ?

Elle pensa à la guerre alors, à une guerre nouvelle qui viendrait ravager le monde, et arracher les premiers nés à leur mère : plaie sinistre que les Pha-

raons inventèrent et que Moïse ne vient plus chasser.

Pourtant, la chambre n'était pas une chambre d'hôpital; aucun indice guerrier n'y traînait. Il lui semblait que les hommes l'avaient tué.

Tué, par les hommes. Et son ancienne haine la reprit. Les hommes n'ont-ils pas d'autre goût que de tuer. Tué par les hommes, parce que tout les offense de ce qui n'est pas leur plate armée menteuse.

Le sang dont la chemise était teinte, la dernière blessure qui avait mutilé cette jeune statue imaginaire, s'envahissait d'une divination suprême. Toute la destinée de son enfance luisait devant ses yeux, de l'être si mystérieux qu'elle ne pouvait distinguer s'il était un homme ou une femme.

Tué par les hommes qu'il exécrait. Alors elle sentait renaître en elle comme un amour trahi, la vieille suspicion qu'elle éprouvait pour eux, cette horreur du monde qu'ils avaient fait et rendu si plat et si impersonnel, cette épouvante de la vie qu'ils avaient rendue plus irrespirable.

Comme elle les haïssait, ces assassins sur qui plane, à jamais, le sombre nuage d'un crime, vers qui pleure à jamais le premier sang versé comme une insulte à l'éternité.

De siècle en siècle, de race en race, le flambeau qui se transmet n'est plus celui du premier homme. Le jour où un être a supprimé la première conscience humaine, où il a vu luire au fond d'un regard assassiné une lumière pénétrante, où il a entendu, du sang secret versé pour la première fois, s'élever une vapeur rouge, une lumière est née de ce dernier regard, une lumière de protestation, de pitié, d'amour. Mais

comme c'était devant lui qu'elle était née de ce suprême regard supprimé, il a fait disparaître le Flambeau indéfinissable, celui qui devait porter une lumière de nouveauté et d'apaisement sur la misérable aventure des hommes, celui qui devait éclairer l'opaque labyrinthe où nous nous efforçons d'inventer un itinéraire invisible, celui qui éclairerait d'une lueur consolante la misère inguérissable des hommes, l'amour tourmenté des femmes, le visage épouvantant de la mort, celui dont les visages pourraient affronter le visage mortel de la beauté, qui, lorsque nous le considérons face à face, nous pétrifie comme des cadavres.

Il existe quelque part, nous ne savons pas où, le flambeau né de ce regard ; il brûle sur un autel oublié où mène une route que les hommes ne prennent plus. Il brûle encore s'il a su conserver assez de force pour négliger les vestales ; et le flambeau qu'on nous transmet n'est qu'un flambeau mensonger, qu'une lumière apocryphe repassée par un meurtrier.

Chaque grand chercheur porte en soi, image énigmatique, nostalgie inguérissable, le souvenir de ce vrai flambeau. Découvrant au fond de son cœur le sens inné de son orientation, il se raccroche au chemin désert de l'autel déserté où, peut-être, il s'est éteint.

Tandis que les générations successives, comme de vaines levées de feuilles mortes, font courir une lumière mensongère qui semble s'authentifier en persévérant, tandis que les mensonges humains durcissent en vieillissant, tandis que le vieux mot de patrie, vide de sens, couvre de son illusoire autorité un drapeau mort qui semble le cadavre de l'humanité, les

grands chercheurs pensent sans cesse au flambeau perdu qu'il faudrait retrouver, au flambeau né du regard de celui qui a pardonné en mourant.

Égarés devant ce qu'ils voient et à quoi ils ne peuvent pas s'abaisser à croire, traités de blasphémateurs parce qu'ils ne se sont pas agenouillés devant les dieux criminels qui réclament du sang, ils pensent à la lumière impérissable qu'il faudrait faire luire sur le monde, pour qu'il ressuscite d'entre ses cendres, pour qu'une pensive clarté l'illumine et détache de lui comme des nuages les mensonges qui l'étouffaient.

Mais les hommes ne le veulent pas. Tant qu'ils savent que le chemin est délaissé, que l'église est déserte, que le flambeau est mort, ils poursuivent leur existence, celle qui leur plaît, celle où la médiocrité règne, celle où les emplois importants sont tous tenus par ces menteurs de profession, les grands hommes apocryphes, celle où la vie tout entière n'est plus qu'une grande caserne honteuse où chaque âme ne se nomme plus, où chaque être n'est qu'un nombre illusoire, casino sinistre dont les faux génies sont les croupiers. Mais dès qu'ils pensent que le chemin est retrouvé, que l'église a une route qui monte vers elle, que le cœur du flambeau bat toujours de ces palpitations de feu, alors leur crainte se redresse, alors, dans une confraternité haineuse, ils s'élancent pour défendre la route.

Pensez, si on allait remplacer la fausse lumière qu'ils propagent, si on allait arracher à la doctrine qu'ils ont appuyée sur les siècles son importance officielle, si on allait substituer au flambeau de pacotille qu'ils se repassent impunément la torche apaisante

qu'on ne peut tenir que d'une main glacée et qui dévoilerait sur leurs visages de voleur une pâleur de faussaire!

*
*
*

Tué par les hommes et peut-être pour cela! Peut-être parce qu'exhalé de son angoisse, cri de son cœur autant que né de sa chair, il aurait cherché la route interdite. Au pied du lit final qui semblait le socle de sa pâleur, un flambeau éteint gisait comme un symbole! S'il portait cette blessure, quelle vérité avait-il donc apportée aux hommes, quelle nouvelle clarté avait-il jetée sur eux pour que son jeune sang ait coulé?

Alors il lui apparut pour la première fois qu'une chose immense allait naître d'elle. Il lui sembla que la nuit devenait sacrée, que ces visiteuses d'argent, les étoiles, marquaient les chiffres tremblants d'un message initial.

Qu'importaient les avertissements, les larmes de plus tard, la douleur future à laquelle elle avait assisté, le cadavre juvénile offert à ses regards: tout lui semblait sans importance. Elle rejoignait par l'espérance les vaines Danaïdes, sœurs de nos inquiétudes éternelles. Une fois encore elle eût l'espoir de combler le vide précipice, creusé à jamais sous nos pas. Quelle grandeur allait-il apporter au monde, cet être que les hommes tueraient, cet être qui vacillait en elle? Peut-être allait-il rapporter au monde, le flambeau volé de l'église vide? Peut-être serait-il si grand qu'après lui la mort elle-même aurait changé? Elle s'inclinait devant cet espoir. Sa douleur personnelle ne fut plus rien devant cet univers. Il lui semblait que le monde

lui-même, que les attentives étoiles, que le cœur palpitant des chemins avait, sur cette existence future, des droits plus indiscutables qu'elle-même.

Elle accepta tout avec humilité : que son hallucination devienne réelle, qu'il expire un jour devant elle : elle accepta de devenir plus seule après sa mort que ce soir avant sa naissance, car elle espéra en lui ! Aux limites du désespoir, elle crut en cet être inconnu dont elle ignorait le sexe, dont elle n'avait vu sur un lit de cauchemar qu'une image sanglante et mystérieuse. Elle voulut le jeter à la face de l'Univers comme un mot de révolte et d'amour.

Alors, en vérité, elle le créa. Déjà son corps existait en elle ; mais sa tremblante espérance nocturne lui composa une âme. La nuit lui prêta un regard. Elle lui parla une suprême fois. Penchée sur elle-même, comme une berceuse sublime, elle le balança dans son rêve. Et ses murmures descendaient en elle-même pour y devenir chaque fois le battement d'un cœur nouveau.

*
* *

Elle chancelait. Elle se sentait faiblir. Cette obscurité transpercée d'étoiles, ce long jardin muet, ce froid transparent qui venait de la montagne...

Elle reprit le chemin de la maison, d'un pas qui vacille, en se soutenant aux branchages. Personne ne s'était aperçu de son absence. L'immense bibliothèque qu'elle traversa semblait à cette heure plus que jamais pleine de science inutile. Le murmure de la vie future la faisait haleter. Elle s'abattit sur le lit. Elle appela.

V

Maintenant, Miss Hawthorne était auprès d'elle. Puis elle vit entrer le docteur Vernier à travers sa fièvre brumeuse. Elle vit aussi Hubert et l'oncle Marcellus. Ils étaient autour d'elle avec cette expression de reproche qui plane sur tous ceux qui souffrent. Des heures sans doute avaient passé... Que restait-il de sa grande émotion de la veille, de son désespoir, puis de son espérance...

Une aube blanche colorait les persiennes et y inscrivait des lignes pâles. Une étrange aurore givrait chaque chose. C'était l'heure que les malades choisissent pour mourir, cette heure du matin où les vivants eux-mêmes tremblent d'un frisson précurseur.

Elle n'était plus qu'une faible créature humaine en qui la souffrance habitait.

Suppliante, elle réclama de la morphine ! Elle eût tout sacrifié à cet apaisement momentané pour dissoudre la douleur qui la ravageait. Elle réclama de la morphine, comme une enfant désespérée.

Une expression ambiguë parcourut le visage de Miss Hawthorne, immobile contre le lit comme un reproche matérialisé. Elle semblait refuser de voir supprimer au corps éphémère la souffrance tradition-

nelle. Elle semblait considérer comme un crime de s'endormir pour donner la vie.

Irène, elle, tendit ses mains désespérées. Elle qui avait subi la douleur jusqu'aux limites de sa pensée, elle ne se sentait plus la puissance de souffrir. Elle se tourna vers le docteur Vernier dont le visage faisait sourire un frais ruisseau dans le désarroi de sa fièvre et elle obtint ce qu'elle voulait.

Alors elle se sentit disparaître peu à peu... Les visages, les persiennes, la douleur elle-même, semblaient s'endormir autour d'elle.

Tout recula dans du brouillard : le visage d'Hubert, les sombres yeux de l'oncle Marcellus, la fenêtre carrée que le petit jour semblait fendre d'une épée blanche.

Un instant, sa main tâtonnante chercha sur la petite table auprès d'elle une Vierge de corail qu'elle aimait depuis sa naissance; une image mystérieuse la traversa, non pas la vierge traditionnelle, priée dans des chapelles trop suivies, mais la vierge vivante, dans un paysage asiatique, au bord d'un olivier poudreux, la mère du Christ, après sa mort! Elle va, chancelante, consciente d'avoir donné au monde un sauveur, et doutant qu'il soit un Dieu; elle va, dans la pénétrante campagne d'Asie, sans révélation, sans appel, dans le désert du souvenir, jamais plus visité par l'archange.

Puis il n'y eut plus rien. Il n'y eut plus dans l'aurore enfermée de la petite pièce, qu'une femme endormie qui venait de créer un être nouveau.

VI

Alors naquit pour elle quelque chose de nouveau qu'elle n'avait pu soupçonner. Jusqu'alors, la vie lui avait semblé vide de sens. Une douceur inexplicable l'envahissait. Il y eut un berceau vivant auquel elle se raccrochait, aux pieds pâles de qui ses angoisses venaient mourir, vagues impuissantes, contre un port invincible et fragile. Elle, déçue de tous les côtés, blessée à tous les idéals, elle se soutenait à lui. Parfois il lui arrivait de renverser les yeux, en les fermant, et d'appuyer sa tête aux barreaux du berceau. Elle s'abandonnait à son balancement rituel. Elle ne pensait plus à rien, ne souffrait plus de rien. Il n'y avait plus dans l'univers, pour elle, que le battement de son cœur et que la respiration de son fils.

Entre elle et le désespoir, la mort, l'amour, cette barque blanche était venue comme une défense. Elle éprouvait la prodigieuse distraction d'aimer, de cet amour désespéré qui n'attend rien de l'autre, qui consent passionnément à n'être qu'un monologue éperdu dans un silence sans réponse.

Chaque chose de la vie lui semblait différente maintenant qu'elle l'avait donnée : l'immobile jardin, la solitude des misérables étoiles. Souvent, les nuits auparavant, lorsque Hubert était sorti ou qu'il travaillait dans le recueillement quotidien de son atelier,

elle venait s'appuyer au balcon et regardait. Parfois en bas le piano gémissait sous les doigts de l'oncle Marcellus, qui était venu les voir et qui se jouait à lui-même « la mort d'Iseult ». Alors elle jetait vers les étoiles un long cri d'appel, elle lançait audacieusement sa pensée vers elles, elle se laissait fuir dans cet espace effrayant d'où elle ramenait une insurmontable angoisse.

Le vertige qu'elle ressentait en se mesurant aux problèmes moraux, elle l'éprouvait aussi, penchée sur le précipice du ciel.

Qu'était la vie, la mort ? Pourquoi étions-nous là ? Qui nous l'expliquerait jamais ? Y avait-il même une solution quelque part ? Et si elle existait, si Dieu existait, si réellement une pensée inconcevable avait créé cet univers, si l'âme était éternelle, si son inquiète pensée ne pouvait plus périr et continuait encore après la dissolution de son corps, pourquoi ? Comment l'éternité aussi insondable que le néant, comment, cette chose qui durerait toujours, toujours, toujours.

Ce mot de « toujours » l'épouvantait autant que le mot de « jamais », soit qu'il fût appliqué à l'espace, soit qu'il le fût au temps. Penchée sur le ciel, elle se sentait défaillir en pensant à l'infini de l'espace devant elle, à cette inacceptable et glaçante notion d'infini qu'elle ne pouvait comprendre.

Toujours elle avait senti ainsi, dès qu'elle avait eu quinze ans, qu'elle avait réalisé le supplice d'être là et de ne pouvoir plus sortir des mondes, de se sentir emprisonnée dans cet immense enchevêtrement d'heures, de mondes, d'étoiles, dans cette effrayante organisation inutile où il lui semblait que la pire malédiction était de se sentir une conscience épouvantée.

A qui aurait-elle pu parler de cette angoisse? A qui la confier? Bien souvent, l'aveu lui en avait semblé nécessaire. Elle aurait voulu la confesser à un être avec cette impression de délivrance que l'âme éprouve à raconter ses maux. Hélas! qui aurait pu l'écouter. Le docteur Vernier aurait hoché la tête et aurait gardé sa simplicité d'angélus. Un grand psychologue l'aurait fait rentrer dans quelque système de névrose. Et ce n'était pas une névrose!... Chaque névrose est une peur imaginaire et qu'y avait-il là d'imaginaire? Elle avait peur de ce qui était, de ce que nul ne pouvait lui dire qui n'était pas! Elle ne s'était pas adaptée, en grandissant, au problème essentiel de la vie.

Ah! que n'avait-elle eu un art comme Hubert, un dieu comme son frère Emmanuel, un piano comme l'oncle Marcellus.

Et depuis que le petit Christian était né, elle se sentait différente. Elle l'avait senti tout de suite. Rien qu'en se penchant sur la vasque du ciel, gouffre qu'on regarde d'en bas, elle n'avait pas retrouvé son angoisse à la même place, ainsi qu'une étoile morte. Il lui semblait maintenant qu'elle découvrait un sens au mouvement secret des mondes nocturnes. L'infini lui faisait moins peur.

* * *

Elle revenait sans cesse auprès du berceau où la vie s'agitait, où désormais sa vie inutile semblait avoir découvert un sens.

Une de ses idées fixes de plus tard, une de celles qui devait avoir en son fils l'influence la plus persistante, la saisissait dès à présent.

Dans ce vain gouffre de la vie, chacun se forge un

divertissement sublime. Les plus hauts idéals ne sont que des subterfuges angoissés pour nous cuirasser contre la mort ! Alors aussi elle pensa pour la première fois que chaque être humain, chaque âme un peu élevée, pensait peut-être comme elle, que cette inquiétude désespérante qu'elle avait ressentie, chaque âme l'éprouvait sans vouloir l'avouer à personne d'autre, car ce serait trop horrible, trop féroce de se regarder en sachant qu'on ne croyait plus à rien.

Tout ce que pensaient les grands hommes, tout ce qu'ils créaient, toute cette grandeur palpitante dont ils marquaient l'Europe à l'épaule, leur génie incessant et la volupté des grandes amoureuses, tout n'était qu'un désir d'oublier, qu'un désir de jeter dans le vide de leur âme une occupation quelconque qui en masquât la vide ironie.

« Créer », murmurait le génie d'Hubert, au milieu de ses Symphonies ailées, du peuple blanc de ses statues !

« Croire », murmurait l'âme de son frère Emmanuel dont elle avait vu, dans la première église où il avait officié, trembler la main qui portait le ciboire !

« Aimer », murmurait le cortège des femmes, ses sœurs ensanglantées...

Et il lui semblait que chaque être autour de lui dressait un verbe d'énergie pour lutter contre le néant, que chaque être, en se sachant mortel, éprouvait un pressant besoin d'éternité et, limité de tous côtés, s'accrochait à une destinée moins transitoire que lui-même.

Les statues qui, dans l'atelier d'Hubert, lui avaient semblé parfois, au crépuscule, plus respirantes que des créatures vivantes, Hubert les sentait plus éter-

nelles que lui. Le frôlement de ses mains, la force de son regard, quelque chose de lui outrepasserait sa mort et vivrait sur leur froideur blanche. Un message qu'il confierait à leurs lèvres muettes traverserait les siècles et assisterait aux aurores nouvelles.

Ainsi le Dieu d'Emmanuel.

Quand son jeune frère aux yeux d'aigue-marine avait déserté la maison pour devenir prêtre, quand il avait été dans ce séminaire candide où sa mère et elle parfois allaient le voir au milieu de ces colombes noires, n'avait-il pas, lui aussi, cherché à embrasser de ses mains quelque chose de moins périssable ? N'avait-il pas enlacé la haute croix d'or où agonise à jamais le Dieu mourant pour y imprimer un baiser qui dure après lui, un baiser plus vivant que le baiser posé sur des lèvres mortelles ; n'avait-il pas voulu oublier auprès de lui le temps qui meurt, les heures qui se dévorent elles-mêmes, la vie enfin ?

Ne s'était-il pas réfugié à l'ombre du crucifix comme auprès d'un divin refuge d'où il pourrait affronter le temps ?

Et maintenant, un berceau lui servait de tout. Il était devenu le génie créateur à qui l'on confie son âme, la foi d'où l'on défie l'heure qui passe.

Bien souvent, maintenant, elle pensait avec terreur à ce qu'elle serait devenue, si le petit Christian n'était pas né et si elle n'avait pas eu la sagesse de mourir. Elle se sentait une pitié infinie pour les autres femmes, pour celles qui, sans avoir la force de disparaître, demeuraient seules dans la vie, sans trouver de raison de ne pas courir après leur plaisir...

VII

Elle avait attendu un passage de son frère pour faire baptiser l'enfant. Elle tenait à ce que ce fût Emmanuel qui posât ses mains sur le petit front secret qu'elle demeurait des heures à contempler, seul et mystérieux, dans sa fragile ignorance.

Emmanuel de Serlange était maintenant évêque. Après deux années passées à Rome, il avait obtenu l'épiscopat de Malines pour y régner sur du brouillard. Mais il venait souvent à Paris, sans s'arrêter souvent chez son beau-frère et chez sa sœur. Il préférait les voir à la campagne, dans le recueillement fraternel des arbres dont l'écorce pleine de souvenirs gardait parfois, creusée, la forme de son nom presque archaïque.

Hubert passait six mois à Paris, six mois dans la maison de la Muette au grand jardin. Emmanuel vint s'y arrêter au début du printemps, par une journée d'avril.

Il y avait près de trois ans qu'Irène ne l'avait pas vu, et dans son costume de violette il avait conservé toute la grâce de sa jeunesse.

Elle se souvenait de son adolescence et que, presque du même âge, il était le jumeau de son cœur. Elle se souvint aussi de son désespoir quand il les avait

quittés pour le séminaire, quand il avait jeté sur toutes choses ce beau regard un peu méprisant qui luisait sous ses prunelles obliques. Comme il avait l'air de les dédaigner un peu de rester dans la vie ! Des pointes de ses pas à sa belle chevelure d'un blond de miel, il ne condescendait pas à l'existence. Elle se souvint aussi du désir qu'elle avait éprouvé de l'y suivre, de se précipiter dans la magie glaciale du cloître, d'étouffer sous un gris vêtement de religieuse ce cœur trop saignant qu'elle se devinait et, sous un nom de sainte inflexible, son prénom de femme vivante.

Comme elle l'avait envié et admiré de demeurer si peu semblable aux autres ! Né dans une famille où les traditions semblaient des cuirasses, encerclé d'hommes qui se faisaient de leur sottise élégante une loi presque sociale, elle l'avait toujours aimé de le sentir à la fois si moqueur et si désinvolte, si nostalgique et si différent.

Au coin de ses belles lèvres arquées qui ressemblaient à deux baisers serrés l'un contre l'autre, son mépris léger des préjugés disposait une clarté frémissante.

Adolescents, ils se réfugiaient parfois dans les jardins du soir pour partager leurs pensées similaires et elle le sentait plus fraternel que ne sont les frères d'habitude.

Elle avait vu son autre frère se marier, devenir diplomate, avoir des enfants... Deux de ses cousins étaient soldats... Leurs aventures, leurs femmes, leurs chasses, les idées qu'ils avaient et qu'ils avaient ramassées toutes faites dans leur képi, tout cela la dégoûtait. Elle craignait pour Emmanuel une de ces désertions à l'idéal dont la vie autour d'elle ne lui offrait que des exemples. Puis il avait décidé d'être

prêtre. Comme elle l'avait admiré d'emporter au fond d'un cloître un cœur pathétique et brûlant, trop beau pour l'offrir à la vie, trop précieux pour le laisser se déchiqueter, et d'aller cacher dans le demi-jour des églises ce captivant visage que la pitié semble ciseler pour la vieillesse sans l'assujettir à sa maturité...

Elle se souvenait, quand elle pensait à lui, du dernier soir où ils s'étaient vus, alors qu'elle n'était pas encore mariée et qu'il était un jeune homme.

Quelques amis étaient venus au château et Emmanuel semblait déjà vivre en marge de cette vie médiocre qu'il refusait. Tout à coup, après le dîner, tandis que les conversations reprenaient leur cours monotone, il s'était approché d'elle. Il avait sa jeune figure émouvante et aiguë ; il l'avait prise au poignet et il lui avait demandé de venir dans le parc. Tous deux étaient sortis presque sans qu'on les remarquât, elle tremblante dans sa faible robe de tulle qui lui donnait l'aspect d'un éventail. Ils avaient descendu les allées qui mêlaient leur grâce droite à tous les beaux instants de sa vie comme de rectilignes vers illustres.

Sans doute s'étaient-ils faits d'autres adieux. Elle ne s'en souvenait plus. Cela avait été leurs vrais adieux devant la limpidité mélancolique du ciel, au milieu des arbres amicaux, dans cette majesté sororale où leurs grand'mères avaient respiré et où parfois on entendait, comme une élégie des feuillages, le cri poignardé d'une biche.

Elle se souvenait de sa voix brusquement au milieu du parc. Ils étaient arrivés jusqu'à cet endroit du jardin d'où l'on domine un précipice de feuillage et où, au loin, la ville voisine dresse ses lumières sur une sorte de brouillard affaibli, léger et papillotant dans

une atmosphère de souvenirs. Ils s'étaient assis sur un banc de pierre où Jean-Jacques Rousseau, jadis, s'était, paraît-il, arrêté une minute, et d'où le paysage, en effet, semblait, avec sa magie solennelle et déchirante, émerger du XVIII^e siècle, comme quelque Watteau tragique.

De loin, les danses arrivaient du château, à la fois oppressantes et modernes, interceptées par les feuillages.

Alors elle se souvenait de la voix avec laquelle elle lui avait demandé : « Pourquoi nous quittez-vous ? »

C'était la première fois qu'elle le lui demandait, et sa voix l'étonnait elle-même, et ce bref « vouvolement » qu'elle employait pour la première fois, comme si, déjà, le tutoiement était mort entre eux, comme si le « vous », moins tendre, tombait entre leurs figures rapprochées à la façon d'une première grille.

Alors il tourna ses beaux yeux vers elle. Un de ses plus beaux regards l'enveloppa tout entière, un regard jailli du cœur comme un poème, chef-d'œuvre inventé plus pur d'être périssable et où toute une âme a chancelé, regard dont elle sentit monter le frisson brûlant le long de sa forme périssable.

Et ce beau regard aux couleurs de feuillage semblait réinventer tout l'orgueil humain : il semblait exprimer combien il est humiliant de se rétrécir dans la vie ; il semblait plaindre et refuser.

« Pourquoi nous quittez-vous, Emmanuel ? » répéta-t-elle.

Et, plus bas, elle murmura :

« Y a-t-il une force invulnérable qui vous appelle vers Dieu » ?

Alors le nom de Dieu tomba dans le vide.

Pour la première fois, elle comprit que l'adolescent fraternel aux prunelles d'aigue-marine y pensait moins qu'à autre chose; elle comprit que dans ce glissant exil vers la religion, dans ce « non » jeté aux mondes, dans ce hautain refus de la piété, dans cette abdication illuminée, il y avait plus d'orgueil que de ferveur, plus d'intransigeance que de foi.

Ce qu'il allait protéger au fond des églises limpides, au frais abri des dieux, dans cette Rome éternelle où les séminaires pensifs ont des jardins d'amour, dans ces blanches cellules où règne la toute-puissance du dédain terrestre, c'était la fière âme de sa jeunesse. Il devenait prêtre pour ne pas abdiquer. Frère de son mensonge et son idéal, il régnerait sur des pensées et sur des silences, sur des âmes d'adolescents et sur des cœurs éperdus de femmes. Il ne deviendrait pas, comme ses frères, une morne négation de lui-même. Il ne substituerait pas, à l'ivresse de son adolescence, une maturité honteuse et lorsqu'il élèverait, de ses mains aux veines vertes, le ciboire vermeil où se mire le divin espoir, il y verrait luire, dans le halo d'une hostie, le visage aigu de ses vingt ans?

« Pourquoi nous quittez-vous? » répéta-t-elle plus faiblement, comme si elle comprenait, comme si déjà elle admirait ce cher déserteur de la vie...

Alors une biche se mit à se plaindre, tout à coup.

Au fond du vallon secret où semblait s'amasser la nuit comme l'eau foncée d'une vasque, ils entendirent le cri plaintif. Les violons ne venaient plus à eux. Seul, le cri de la bête naturelle, douce aux feuillages qu'elle traverse comme un rayon d'argent.

Tous deux sursautèrent!

Quel braconnier cruel venait de frapper, dans sa

marche délicieuse et presque féerique, cette nymphe agreste du feuillage? Où mourait-elle, interrompue dans le chaste dessin de sa vie?

Oui, ses cris étaient bien des cris blessés trop lointains pour leur porter secours. Nul rossignol en qui s'élève la mélancolie éparse de la nuit, nul cygne à son chant suprême n'atteignait une harmonie si désespérante.

Sans doute, quelques instants auparavant, la créature de pâleur, qui semble raconter une légende antique aux bouleaux argentés qu'elle parcourt, avait goûté toute la saveur limpide d'une vie respirée sans conscience? L'ivresse de sa course, le ruisseau traversé d'un bond, tout lui avait été doux. Maintenant, elle allait mourir; et la douleur physique venue de l'homme lui arrachait la plainte silvestre et éperdue où elle exprimait son âme de biche.

Toute la vie naturelle semblait se plaindre en elle, toute la noblesse des paysages, toute la beauté inconsciente des collines, les eaux courantes où son reflet avait battu sans le savoir, toute l'inconscience animale de la vie semblait maudire en elle la conscience féroce et torturée des hommes.

..

Ils prêtèrent l'oreille à l'agonie dont s'embellissait le vallon et qui aurait pu leur sembler, sans leur pensée humaine, quelque musique nécessaire du soir. Dans le cri de cette biche mourante qui faisait de sa blessure une élégie des bois, mourait toute cette vie de chair qu'Emmanuel allait fuir et à laquelle il prêtait une oreille attentive.

Alors il l'avait serrée contre lui ; elle avait vu chanceler un regard au fond du bel œil déjà disparu comme les yeux de ceux que nous savons qui doivent partir ; et les lèvres d'Emmanuel étaient descendues sur son visage pour y goûter, au bord de ses yeux palpitants, l'émotion grisée par la mort de la biche.

Elle devait toujours se souvenir de ce baiser. Il l'avait comme baptisée à la douleur. Elle ne pouvait s'empêcher d'y penser chaque fois qu'elle évoquait le souvenir d'Emmanuel.

Puis ils s'étaient tus ; ils étaient revenus à la maison. Maintenant les plaintes délicieusement déchirantes s'anéantissaient peu à peu ; la bête allait mourir, la bête était morte. Irène devait se souvenir éternellement du pathétique accompagnement que ce cri de malédiction, jeté à ceux qui ont inventé la douleur, avait donné à leur baiser d'adieu.

VIII

Emmanuel venait d'arriver.

Elle courut à lui dans le silence de la demeure. Il y avait trois ans qu'elle ne l'avait pas revu. Depuis elle s'était mariée. Il lui sembla presque le même, avec les traits comme ciselés dans de l'ivoire... et la jeunesse inconcevable de ses yeux.

Sans doute, s'il n'avait pas été prêtre, il y aurait en lui quelque chose de différent ; il n'y aurait plus cette limpidité sous le front dans deux précipices étroits.

Il lui demanda si elle était heureuse, sans qu'elle eût la force de lui répondre. Il lui sembla qu'il en doutait. Aurait-il fui l'existence si le bonheur lui avait semblé possible ?

Une étrange envie lui vint alors de lui confier tout ce qu'elle avait pensé, la nuit de la naissance de son fils. Suprême confession de son âme, il lui sembla qu'elle découvrirait un écho de son angoisse dans ce frère avec qui, jadis, elle avait toujours partagé ses secrets, sauf le plus essentiel de tous. Il était maintenant là, devant elle, et il était non seulement son frère, mais quelque chose de plus.

Alors elle s'aperçut qu'au fond des yeux dont la forme allongée ressemblait aux siens, il y avait la

même candeur exaltée, mais qu'il n'y avait plus de pitié humaine; elle crut que, là-bas, dans ses méditations austères, au pied du crucifix, son cœur avait cessé de battre. L'amour, l'anxiété humaine, ce qui fait la misérable condition de l'homme, il l'ignorait désormais. Il s'était muré dans la dignité mauve de son sacerdoce, jusqu'où les cris humains ne montaient plus. Délivré et rayonnant, il montait sur les escaliers de sa foi vers une puissance impondérable et il bâtissait son royaume indifférent sur des prières.

C'était son frère, cependant! Elle eût voulu lui nommer tous les jours de leur enfance, un samedi où ils avaient pleuré ensemble; elle eût voulu crier vers lui de toute la force de son passé; ce n'était plus son frère, c'était un prêtre.

Peut-être avait-il fui l'existence par égoïsme; peut-être, dans la désolation vaine de notre vie, s'était-il forgé ce crucifix contre lequel s'appuie une faible structure humaine, mais maintenant il y croyait. Il était figé dans sa ferveur comme dans une prison de soie transparente et inaccessible.

Elle lui tendit Christian pour qu'il le baptisât: et elle qui avait espéré voir son frère, elle ne vit qu'un prêtre mauve penché sur un berceau; elle entendit, au-dessus d'un tremblement de vie qui commence, un étranger murmurer des paroles mortes.

Elle vit ces doigts qu'elle avait connus, saler le petit front à l'amertume de la vie; il dormait dans son berceau, l'enfant énigmatique en qui la vie s'annonçait comme la lointaine mer dans

une barque. Elle pensa alors aux sacrements. Des sacrements naturels, la naissance était le seul qu'il connut encore; des sacrements de l'Église catholique, voilà qu'il recevait le premier, mystérieux baptême pessimiste où déjà toutes les larmes du monde tiennent en suspens dans une goutte de sel.

Odelive et Miss Hawthorne étaient là. L'une dans toute sa frugale simplicité, l'autre dans sa raideur protestante; l'une semblant accepter sans comprendre, l'autre à chaque heure du jour recréant son schisme de protestation et d'austérité.

Si elle avait tant désiré que ce fût son frère lui-même qui baptisât son fils, c'est qu'il lui avait semblé qu'il communiquerait à ces minutes une douceur inhabituelle; et voilà que ce frère incomparable était un prêtre comme les autres.

Elle avait cru que, s'échappant de la vie, il parviendrait à garder sa personnalité dans la tiédeur des églises. Son vain espoir était déçu. Il avait évité le morne uniforme de la vie, mais un autre uniforme était tombé sur ses épaules, celui qui tombe des absides et des colonnes, celui qui se compose de l'humide brouillard rassemblé autour des pierres des églises; la main seule, où elle reconnaissait, dans sa verte arabesque, les veines qu'elle avait vues aux mains de sa mère, les mains seules semblaient de chair vivante; et lorsqu'elles se posèrent sur les tempes de son fils, elle s'aperçut qu'elles ne portaient pas l'améthyste épiscopale, mais une aigue-marine, où semblait s'être réfugiée toute la transparence du regard!

Dans l'aigue-marine de son doigt, elle croyait

revoir, diminués et concentrés, les vallons secrets, les molles pelouses, les beaux feuillages de leur enfance qu'Emmanuel avait peut-être oubliés, et sur lesquels avait maintenant passé la sécheresse de la vie.

IX

Hubert travaillait dans son atelier ! Elle voulut lui conduire Emmanuel qu'il ne connaissait pas, car il n'avait pu assister à leur mariage.

C'est dans l'atelier infatigable qu'Hubert travaillait toujours, dans cette fiévreuse atmosphère d'animation qu'il communiquait à tant de marbres pâles groupés autour de lui dans un silence attentif.

L'atelier d'Hubert n'était pas seulement un atelier. C'était un musée !

En un cercle attentif, les chefs-d'œuvre secrets du passé l'entouraient de leurs immobiles conseils. Et les siens s'élevaient à leurs ombres, protégés par leur grave assentiment. N'était-ce pas pour son génie et pour cette force de créer qu'Irène l'avait choisi entre mille ? Tout de suite elle avait été attirée vers cet être frémissant pour qui le monde venait s'arrêter aux pieds de la statue qu'il créait.

Ce jour-là, quand ils entrèrent, Hubert était en train de travailler. Il terminait une statue dont le buste semblait encore environné de linges et dont la tête seule émergeait comme une pensée supérieure. Le

soleil d'hiver entrant par les hautes vitres et jetait sur chaque marbre une vapeur... et cet être allait, courait de l'une à l'autre de ces statues, comme s'il était le grand maître autoritaire du peuple blanc qui se taisait autour de lui.

Véritablement, c'étaient des êtres qu'Hubert avait créés? Jamais Irène ne s'en rendit mieux compte qu'en entrant ce jour-là avec Emmanuel dans l'atelier où elle venait rarement... Ce soleil, qui faisait osciller une lumière sur ces tempes de pierre, semblait leur faire courir à fleur de marbre quelque jeune et immatériel sang divin? Leurs têtes semblaient nues et cette grande timidité dont ils étaient envahis leur donnait l'aspect de morts irrésignés qui allaient se remettre à vivre.

Victoire sublime de l'esprit sur le marbre abrupt!... Jadis, dans une carrière, un marbre était le bloc inerte que la lumière ne peut parvenir à caresser. Et maintenant il était l'élément divin de ces corps radieux, de ces éblouissantes silhouettes de pierre qui, debout au pied de leur créateur, étaient plus hautes que lui. Le marbre insensible d'Italie était maintenant la chair même de ces êtres nouveaux qui avaient puisé leur âme à même la pulpe frémissante des songes.

Parfois Hubert acceptait de faire des bustes.

Il avait daigné tailler dans la pierre un auguste visage de grand philosophe, le profil d'une poétesse célèbre... mais ce n'était pas ce qui l'intéressait.

Le modèle lui-même, avec son exigeante précision, coupait les ailes de son rêve, et limitait entre ses traits personnels sa fougueuse impulsion. Ce qu'il aimait, ce n'était pas copier la nature qui doit prendre des leçons de l'homme de génie et en donner aux autres,

mais aller chercher ses inspirations au fond de lui-même et les en ramener, comme des pensées sanglantes !

Nourri de pensée comme ce Nietzsche lui-même qu'il avait connu à Rapallo dans la splendeur de son détraquement illuminé, il sculptait avec ce propre sang que le sublime Allemand nous conseille de choisir pour écrire. Ce qu'il aimait, c'est voir sortir de son propre rêve une haute image dont lui-même ne prévoyait pas l'importance et qui ensuite le regardait de ses creuses prunelles. Ainsi sa pathétique sculpture, son génie personnel, n'avait de point commun avec aucun. Chacun des marbres pâles de l'atelier était une pensée, une symphonie, un poème arraché de son cœur?...

D'abord, peu d'admirateurs avaient compris les créations palpitantes. L'âme obéissante du public, qui irait si souvent vers la beauté si les marchands ne l'en détournaient pas, avait longtemps méconnu la puissance d'Hubert pour de plus rassurants tempéraments, pour ces virtuoses médiocres que tous les arts possèdent...

Mais peu à peu il avait compris tout de même... peu à peu il s'était senti désarmé devant « cette chose de beauté qui est une joie pour toujours ».

De même qu'elle console son spectateur, son créateur lui-même n'en peut-il être apaisé? En ce monde où rien n'est certain, et où tous les cœurs sont des précipices, la beauté seule jette une lumière certaine sur ceux qui croient en elle. En ce monde où rien n'est certain et où toutes les vérités sont transitoires, les chefs-d'œuvre véritables ont une sorte de réalité invincible autour de laquelle le néant se rassure.

*
* *

Ainsi l'inquiétude d'Hubert lui-même, sœur peut-être de celle d'Irène, avait expiré aux pieds de ces puissants compagnons qu'il se créait pour vivre, et dont les blanches fidélités ne consentiraient jamais à le trahir.

*
* *

Une de ses inspirations les plus fréquentes, les plus sublimes, était un être mystérieux, la tête serrée entre les mains, si bien que le visage était comme interdit aux spectateurs.

Entre les doigts crispés tel un grillage autour des ailes d'un oiseau, le regard semblait vivre et s'échapper du marbre pour traverser l'espace; la chevelure serrée de pierre était un casque tenace adapté au front; le cou penché, une colonne détruite; tout le long du corps et des tempes glissait une expression miraculeuse.

Quel était cet être indistinct et dont Hubert avait tracé deux ou trois silhouettes? Pleurait-il, se souvenait-il? A quelle investigation douloureuse s'épuisait sa figure inconnue? Es-tu un homme ou une femme, sphynx moderne de nos anxiétés? Hubert lui-même le savait-il? Tel ce monstre subtil qui, en transparence de tous les Vinci, incline un long sourire aigu, il survivait dans l'âme d'Hubert. Et plusieurs fois, son génie prenait sa forme sans accepter de ses mains un visage.

Une fois, le mystérieux voyageur, d'une pureté antique, cachait ce visage entre ses mains; une autre

fois, Hubert avait mis sur sa figure levée une sorte de masque; une troisième fois, il avait essayé de lui donner un visage. Alors son génie avait refusé. Le cheval rebelle de l'inspiration fouettée avait dit « non », et, pour ne pas se démentir, Hubert avait dû supprimer la tête, décapiter le miraculeux inconnu.

Peut-être était-ce là son chef-d'œuvre?

Au milieu de l'atelier, comme une sorte de Samothrace moderne, l'adolescent décapité illuminait la salle blanche. Rattaché à la pierre du socle comme à quelque contingence terrestre dont il subit le joug intolérable, une splendide protestation étincelait dans ce corps dressé. Les bras, cette fois-ci levés semblaient soutenir dans les airs je ne sais quels oppressants nuages, et le cou, colonne détruite, colonne sans chapiteau, l'admirable cou sans tête, s'interrompait comme un cri.

Adolescent mystérieux, comme on pourrait te dire, en effet, comme à la victoire mutilée qui nous arrive des siècles antiques sur les flots du Temps, que tu regardes encore le ciel, même quand tu n'as plus ta tête. Tu le regardais depuis ton pas bondissant, de tout ton corps tendu, de la supplication de tes épaules et ce qu'on pouvait lire dans cet invisible regard, sur cette bouche absente, c'était une sorte de protestation tremblante, de défi perpétuel à la mort.

..

Jamais Irène n'avait été plus convaincue de leur grandeur... Une étrange impression la saisissait aujourd'hui.

Hubert au pied des marbres blancs, si périssables

auprès d'eux, ainsi qu'auprès de montagnes qu'il aurait créées... Jamais il ne lui avait semblé plus humain, plus menacé par la mort, plus misérable auprès de tous ces enfants qui ne mourraient pas, qu'elle n'avait été auprès du berceau de son fils qui devrait mourir...

Ses yeux, dans une double question muette, s'élevèrent de la personne d'Hubert jusqu'au marbre magnifique qui était sorti de son cœur et dont si souvent la singulière image l'avait émerveillée. Jamais l'adolescent décapité ne lui avait semblé plus radieux, dressé au milieu des misères humaines tel une image glorieuse; jamais elle n'avait compris plus ardemment le mystère qui était en lui...

Elle s'éleva jusqu'à la place de la figure et son rêve s'y interrompit. Pour la première fois, elle lui supposait un regard; pour la première fois elle admettait que le symbole humain puisse posséder un sourire.

Elle crut découvrir, pour la première fois, dans le silence de la nuit confidentielle, le visage de l'adolescent décapité.

LIVRE DEUXIÈME

LA STATUE ENTERRÉE

S'ils rencontrent un malade, ou bien un vieillard, ou bien encore un cadavre, ils disent de suite : « La vie est réfutée ».

(NIETZSCHE. Ainsi parla Zaeathoustra. *Des Prédicateurs de la Mort.*)

I

C'était une journée d'automne, froide, craquante, une de ces journées où il est terrible de naître, atroce de mourir ! Son grand-père était vieux et depuis de longues années il était perdu.

Christian avait entendu dire ce mot perdu sans réaliser son authentique sens, comme tous ces mots que nous entendons prononcer avant de saisir leur réalité. Il voyait un vieillard dans le jardin, avec de petits pas, quelque chose de cassé comme un vieux jouet dont l'univers ne veut plus, et un sourire presque heureux, un sourire de bonheur navrant et figé, où il y avait eu des mots vivaces, et toute l'abondance passionnée du langage.

Christian avait toujours eu une préférence, un faible pour son grand-père.

Avant cette maladie même qui en avait fait l'ombre grelottante de lui-même, à petits pas, au soleil, il aimait ce vieil enfant provençal, que le temps n'avait jamais dépossédé d'une incurable candeur, et qui avait joué aux choses sérieuses, ce vieil enfant qui avait eu un cœur et qui, depuis de longs mois, n'avait plus même de raison.

Il le préférait à l'oncle Marcellus, dans son austère uniforme d'honnête homme. Il se souvenait de cette indulgence légère qu'il avait pour tout ; être souriant qui avait convoité la gloire pour lui-même, ne l'avait obtenue que dans son fils et avait su accepter, dans un sourire, de voir refléter sur son visage celle qu'il avait poursuivie dans son essence elle-même.

Avant même que la maladie n'en fit ce vieil enfant de caprice et de divagation, il avait aimé ramener du fond de ses yeux quelque chose de doux et de compréhensif qu'il n'avait pas vu dans les autres regards. Mais il l'avait aimé plus tendrement, depuis cet affaiblissement de cerveau qui les avait comme rapprochés et qui lui permettait de rester de longues heures avec lui, pendant que son père travaillait, pendant qu'Irène était sortie.

Son grand-père adorait le latin ! Une de ses illusions de jadis avait été une traduction de Calpurnius, limpide et inoffensive, où le texte français et le texte latin étaient côte à côte comme deux regards. Il en avait offert un exemplaire à Christian et s'amusait à lui en donner des versions, des thèmes, à discuter sur les exactitudes de termes ! Ainsi le latin lui-même se présentait-il aux yeux de Christian sous les traits

de son grand-père. Il le préférait à ses professeurs et il aimait à répéter auprès de lui ce latin de la décadence, où préludent déjà les proses d'église et qui a une douceur inexplicable de relâchement et de décadence.

Fatigué par sa maladie, le vieux Sylvère de Vénoge préférait à des discussions plus importantes la conversation de son petit-fils. Il se sentait en sécurité dans la salle des jouets où nul regard interloqué d'auditeur ne lui faisait réaliser lui-même le désordre déraisonnable de ses monologues. Et là, avec, à ses pieds, ce petit-fils attentif, il divaguait en liberté.

Sans doute était-il perdu ! Irène et Hubert le savaient bien et ils l'avaient recueilli dans l'hôtel, comme un enfant prodigue. Mais ne le sommes-nous pas tous ? Comme tous les malades, il semblait protégé par sa propre fragilité, par les soins frémisants qu'il recevait, par la sèche infirmière qu'était devenue la grand'mère de Christian. Celle-ci avait, au fond de ses yeux rusés, ce regard un peu fixe de ceux qui ne dorment pas la nuit de crainte que la mort ne vienne pendant leur sommeil prendre ceux qu'ils aiment au delà de tout. Elle l'adorait en effet, mais avec cette sèche et exclusive sévérité qui était une des caractéristiques de son âme, si bien que redoutant plus que personne de le voir se livrer en public à des incartades dont elle redoutait le côté scandaleux, elle n'était pas loin de trouver heureuse la dépendance dans laquelle le mettait cette faiblesse de cerveau qui lui permettait de disposer de lui comme d'un meuble domestique.

Irène et Hubert les avaient laissés s'installer dans une partie de leur maison de Paris qui avançait

comme un pavillon et où ils vivaient à leur guise.

Un matin, Christian ne le vit pas monter dans la salle de jeux. Il apprit qu'il était plus mal, à travers les paroles des serviteurs. Il vit se répandre sur la maison ce désordre grave et affairé auquel il fut, sans le reconnaître, tout de suite habitué. Il vit arriver toute sa famille avec une rapidité si soudaine qu'il ne pouvait comprendre comment on les avait si vite prévenus, comment ils étaient tous là sans exception.

Miss Hawthorne l'entraîna sévèrement dans le jardin qui lui-même semblait nouveau. Il voulait voir sa mère. Il parvint à la retrouver vers la fin de la journée, car une angoisse comme celle qu'il éprouvait avait besoin d'elle pour se résoudre. Il frappa à la porte de sa chambre.

Toujours il devait se souvenir de la figure d'Irène, ce jour-là. Il la connaissait pourtant. Il comprit qu'il la connaissait mal; le premier visage qui s'incline sur notre avènement à la vie est peut-être celui que nous connaissons le moins bien et dont nous avons le plus à attendre. Il nous faudrait, pour nous familiariser avec lui, l'éternité insaisissable que notre esprit humain ne peut pas comprendre.

Sa mère était debout auprès d'une psyché où elle avait l'habitude de se coiffer et qui conservait autour d'elle une guirlande de gestes levés. Tout de suite, Christian vit qu'elle avait pleuré. Elle semblait s'être habillée rapidement, comme pour partir. Il y avait du désordre autour d'elle, et, sur une chaise, son oncle Emmanuel, arrivé lui aussi dès l'aurore sans doute, au rendez-vous de la mort. Sur une table auprès d'elle, son collier, jeté comme une chaîne

inutile, faisait paraître plus dévêtu le cou dont il était absent.

En ouvrant la porte, Christian comprit qu'il avait interrompu une conversation, peut-être une discussion. Il fut étonné que, pour la première fois, sa mère le repoussa presque quand il s'approcha d'elle. Puis elle eut honte de ce mouvement :

« Qu'y a-t-il, maman ? » s'écria-t-il.

Pour la première fois, Christian posait une de ces questions désespérées qui sont les minutes mêmes de la vie de l'homme, les gouttes de sang qui coulent en lui. Pour la première fois, il s'élevait au-dessus de la vaine acceptation qui commence la vie, de cette chaude et douce animation animale qui est celle des bêtes, celle de la biche que sa mère et qu'Emmanuel avaient entendu agoniser, un soir d'adieu, au pied bleu de leur jardin. En effet, de nouveau faisant irruption dans son cerveau, l'invincible vie entrait qui disjoint les persiennes et qui est à la fois si sombre et si lumineuse, tel un grand néant doré.

« Qu'y a-t-il, maman ? » s'écria-t-il...

N'avait-il pas le droit de le savoir ? Il était là. Comme autour de ces bassins trop profonds du jardin que sa mère cernait de grillages de sauvegarde pour qu'il n'y puisse tomber, on mettait autour du grand événement qui avait lieu de la paille et du silence, et des grilles aussi.

Cependant, il avait le droit de savoir, puisqu'il était là... Il était le prisonnier d'une immense bibliothèque qui n'aurait pour tout horizon que des reliures de livres et à qui on voudrait, sans raison, en défendre le plus essentiel. Cette frénésie de la maison, ces arrivées de parents, ce prêtre inconnu amené par

sa vieille tante et qui semblait un prêtre de compagnie, ce silence exigé autour d'une porte entr'ouverte, cette pâleur même de sa mère surprise auprès de sa psyché... il voulait savoir ?

Une impression douloureuse le saisissait pourtant, et il éprouvait, dans son inquiétude enfantine, l'impression d'une double menace. Il lui semblait que le péril tout entier ne venait pas de chez son grand-père, qu'il y avait une autre grave présence autour de lui, et que le hasard avait voulu que toutes les plus sombres révélations lui soient faites en même temps.

A la question de Christian, les yeux d'Irène et d'Emmanuel se croisèrent. Il y eut, dans cette rencontre de regards, une entente inexplicable et désespérée.

« Où est mon grand-père ? » répéta Christian ?

Irène eut un geste d'impatience. Une lassitude inoubliable traversa son regard ; sa main dans laquelle la petite main de Christian s'était creusé une place se crispa fortement autour d'elle.

« Pourquoi ne l'y menez-vous pas ? murmura Emmanuel de sa voix incolore de prêtre. Les enfants ne comprennent pas... »

Alors Christian comprit qu'il allait savoir quelque chose de nouveau. Il comprit qu'une des minutes de la vie passait ; il se serra plus fortement vers Irène.

« Menez-le et revenez, dit Emmanuel en mesurant ses mots. Si vous y allez avec lui, je suis sûr que vous reviendrez... Je serai tranquille... pour vous... »

Christian comprenait de moins en moins de quoi il s'agissait : comment sa mère ne reviendrait-elle pas

de chez son grand-père puisqu'il était en bas ? Que se passait-il d'autre?...

« Il vous faut une heure tout au plus. En ce moment Hubert est en bas. Allez-y. Je vous ai dit tout ce que je pensais. »

Le visage d'Emmanuel faisait une impression étrange au cœur de Christian, tant il y régnait, ce matin-là, de pâle et pitoyable sérénité. Où allait-on l'emmener... Où sa mère parlait-elle de fuir?... C'est à son grand-père qu'il pensait, à son grand-père qui était en bas, qu'on lui avait supprimé. Où pouvait-on l'emmener d'autre part qu'auprès de son grand-père qui était en train de mourir, et par qui ce mot « mourir » pénétrait dans sa première âme, son grand-père qui était en train de mourir en bas, sans que lui, Christian, sût ce que c'était.

Ses yeux alors allèrent à une lettre dont il devait se souvenir toujours et qui était dans le feu ; elle se mit à y brûler devant lui, quand une flamme la toucha, et elle semblait à une pensée qui se supprime d'elle-même.

Irène lui arrangea alors ses cheveux sur le front, l'embrassa. Ils descendirent l'escalier... ils passèrent par un corridor, comme pour éviter les personnes, comme pour éviter la porte de son grand-père qui était là, qui était en train de mourir.

Le soir commençait à tomber ; il semblait à Christian qu'il tombait, ce soir-là, plus vite que d'habitude, comme si leurs tristesses l'attiraient sur la terre ; puis il se souvint de l'automne.

Maintenant ils étaient dehors. Christian ne comprenait pas encore. Pourquoi ne prenaient-ils pas la voiture ? Pourquoi étaient-ils sur le pavé, ces deux êtres qui fuyaient ?

Sa mère attendit quelques instants devant une station ! Alors elle jeta une adresse. Tous deux furent bientôt en voiture, dans ce Paris d'automne qui semble souffrir de la venue de l'hiver, qui semble un adolescent aux beaux sanglots dans un parc blond où il y a des urnes brisées.

Ils furent seuls dans la voiture.

« Où m'emmenez-vous ? » s'écria Christian.

Sa mère, pourtant, n'ayant pas de valise, ne pouvait pas aller loin. Elle ne lui répondit pas. Jamais Christian n'avait vu tant de tristesse sur son visage... sur ces lèvres qui tremblaient comme si Irène ne voulait pas pleurer devant lui et se le répétait à elle-même. Puis les larmes furent plus fortes. La tête merveilleuse où tremblait si convulsivement la belle bouche tremblante s'abîma entre ses mains ; il y eut tous les sanglots humains rassemblés dans une prison qui roulait ; quoi, c'était cela la mort ? une ruine devant laquelle on fuyait, une Sodome incendiée devant laquelle les mères emportaient leurs fils en sanglotant sans même les serrer contre leur cœur ? Et son grand-père, pourquoi le laissait-on seul ? Doit-on mourir ainsi, sans personne, dans la solitude immobile de son acte ?

Alors il se souvint qu'il y avait du monde à la maison, que ses tantes étaient là, le prêtre à la servile piété, son père ?

« Qu'est-ce que c'est que mourir, maman ? » répétait-il...

Irène répondit :

« Je ne sais pas, je ne sais pas, laisse-moi ! »

Quoi, sa mère ne savait pas devant quelle énigme elle l'emmenait ! Sa mère vivante ignorait le secret

dont ils s'étaient échappés, comme des fugitifs ?

« Qu'est-ce que c'est que mourir ? » répéta-t-il.

Il n'y eut pas de réponse... La voiture s'était maintenant engagée dans une rue du côté d'Auteuil, qui ressemblait à une province désolée. Il y avait des arbres, une urne brisée dans un jardin. Chaque maison semblait une maison de campagne.

Irène heurta la portière de la voiture. Par-dessous le givre argenté qui posait sur chaque vitre une respiration oppressée de l'automne, elle avait reconnu un portail. La voiture s'arrêta devant un jardin dont les feuillages semblaient dissous, devant une maison mal éclairée, où ils allaient entrer sans doute ensemble.

Alors sa mère lui parla :

« Ecoute, lui dit-elle, je vais entrer dans cette maison. Je n'y resterai pas longtemps. Je te supplie de m'attendre. Tu resteras dans le jardin, le jardin est grand, mais il faut me jurer de ne pas t'éloigner, de ne pas partir. Il faut que je sente que tu es là, à me rappeler... comprends-moi... Et puis il faudra tout oublier en rentrant, ne plus te souvenir, tuer cela comme un rêve, mon amour, oublier même que nous sommes venus. »

Il y avait un tel désarroi sur le visage d'Irène, une pâleur si poignante, que cette simple pâleur troublait le cœur de Christian plus qu'aucun événement. Le visage bien-aimé devenait à ses yeux un paysage de ferveur d'où s'exhale un trouble inexplicable. Il avait vu rire, pâlir. C'était la première fois qu'il voyait souffrir, la première fois qu'il voyait, sur une faible figure humaine, ce ravage immédiat et transitoire dont la vieillesse n'est, en somme, que l'immo-

bilisation durable. Cette figure éternelle dans son passé et qu'il retrouvait en toutes les impressions de lui-même, quel ordre ne lui aurait-elle pas donné, à cette heure, qu'il n'en eût accepté servilement, avec l'émerveillement empressé de la faiblesse devant le malheur.

« Que puis-je pour vous, mère? s'écria-t-il.

— Rien, rien, dit Irène. Etre là, simplement... »

Elle ouvrit la porte et disparut à l'intérieur, comme si elle s'engouffrait dans un noir tombeau?...

Alors, Christian fut seul. Le nocturne jardin qu'il ne connaissait pas l'enveloppait de feuillages immobiles. Il s'appuya à un banc...

C'était la première fois qu'il voyait cette maison, ces arbres dont les feuilles semblaient arrachées cruellement, ce visage des choses inconnues, cette pâleur inoubliable de la souffrance. Jadis, le sel du baptême l'avait baptisé. Il sentait pour la première fois, sous ces larmes inconnues, dont sa mère venait de lui offrir le spectacle, naître son âme de toujours, de tout à l'heure, de plus tard.

Ce fut le premier grand nocturne de sa vie, un des plus troublants. Quand ils avaient quitté l'hôtel, il ne faisait encore que crépuscule. La nuit maintenant était complètement tombée. Il lui semblait qu'ils avaient refermé la petite grille du jardin sur tout ce qui pouvait demeurer de lumière, que la nuit avait pénétré définitivement dans le parc en même temps qu'eux-mêmes. Il se sentait perdu dans ce jardin inconnu qu'il n'avait jamais vu et dont il lui semblait sûr qu'il ne le verrait jamais autrement que dans cette atmosphère de grisaille bleutée, dans cette obscurité méconnaissable.

Où était-il? D'où venait-il? Quel désastre était-il venu fuir ici, quel désastre y découvrir? Le parcours de la maison à ce parc avait été si rapide, effectué dans une si parfaite obscurité, qu'il ne pouvait en reconstituer l'itinéraire, qu'il n'aurait pu deviner en quel endroit il était.

Alors, il avança dans le parc. L'obscurité, d'abord, lui sembla si totale qu'il avait peine à se diriger, qu'il n'avancait que les bras tendus comme afin d'écarter des branches d'ombres invisibles. Puis, peu à peu, il s'y accoutuma. Peu à peu il vit les arbres, les chemins s'extraire de l'ombre devant sa vue. Peu à peu le visage familier du jardin sortit de son voile. Un petit bassin au milieu de la pelouse, une margelle usée par la mousse, deux grandes urnes, dont l'une était brisée, lui devinrent perceptibles.

Que venait faire sa mère ici? Quelle était cette maison inconnue, cette nouvelle maison dressée devant lui, avec ses grandes prunelles de passante et où sa mère venait pendant qu'on mourait là-bas? Et d'ailleurs, qu'était-ce que mourir?

Mourir... Il répétait ce mot. Quand il avait poussé un cri vers elle, tout à l'heure, quand il avait été devant elle cette petite humanité qui demande raison de sa fin, qu'avait-elle répondu? Comme le beau visage était demeuré fermé en disant : « Je ne sais pas ».

Sa mère ne savait pas ce que c'était que la mort... ou peut-être le savait-elle et ne voulait-elle pas le lui dire? Peut-être était-ce une chose que les enfants doivent ignorer et auprès de laquelle il ne fallait pas rester? Pourtant, il comprenait qu'il le saurait un jour, il comprenait qu'il était fatal qu'il le sût et que

la vie elle-même, il ne pourrait la comprendre entièrement sans cela.

Peu à peu, il s'était rapproché de la maison. Elle l'attirait plus que le jardin comme si c'était là que se passait quelque chose, comme si véritablement elle était le grand cœur sur lequel il faut poser une main pour y toucher un battement.

Il s'était rapproché de la porte ouverte par où sa mère avait disparu, comme dans l'oubli de notre mémoire. Il lui sembla que de longues heures avaient passé. Et sa mère ne revenait plus? Mon Dieu! si elle n'allait plus revenir...

Peu à peu, il lui semblait impossible qu'elle revint. La maison semblait si déserte, si nue, qu'elle ne semblait pas posséder une créature vivante. Une angoisse effrayante le saisit, qu'il ne pouvait maîtriser, comme s'il était perdu dans ce jardin, devant cette maison où il n'y avait plus rien, au milieu de ce silence et de cette solitude dont il ne saurait comment revenir.

Et pendant ce temps-là, son grand-père mourait là-bas, seul peut-être. Et il n'aurait pas le temps de revenir sans qu'il soit mort. La vie humaine est faite de verbes; le bref drame humain tient en quelques infinitifs glacés après lesquels il n'y a plus que le passé et autour de qui flotte comme un remords, la tristesse des conditionnels. Certains verbes lui étaient familiers, s'étaient insinués dans sa psychologie d'enfant, faisaient partie de lui-même. Il connaissait la douceur de jouer, la fraîcheur de boire. Voilà maintenant qu'il allait apprendre le verbe mourir, verbe neutre exclu des grammaires enfantines.

Il ne put s'empêcher de se glisser par la porte où sa mère était entrée. Il l'appela timidement, presque

imperceptiblement, de cette voix réduite des rêves qui ne parvient jamais au monde des vivants. Oui ! il était entré dans la maison et maintenant il aurait voulu fuir. Il lui semblait qu'elle n'était plus là et jamais il ne l'avait aimée autant qu'à la minute où, en la voyant s'anéantir derrière la porte, elle avait semblé si pathétique et où il lui avait paru possible qu'elle disparût ainsi pour toujours, déchirante et effacée, dans le silence de la nuit, par une porte inconnue. N'était-ce pas cela la mort : « disparaître » ? Ce fut la première conception qu'il en eut, la première idée qu'elle fit naître dans son cœur !

Alors il appela plus fort... Puis il se tut ; il lui semblait entendre des voix, là-haut, il lui semblait même qu'il entendait sa mère sangloter. Et ces sanglots le conduisirent. N'était-ce pas lui que sa mère appelait, à travers ses larmes, puisqu'il semblait qu'elle disait un nom. Il monta vers eux...

C'étaient bien les sanglots de sa mère dans la maison inconnue où elle était venue pour pleurer. Il était maintenant devant une porte ouverte, à la cime de l'escalier. Son cœur battait d'une manière inexplicable et parfois il avait envie de ne pas avancer, de ne pas savoir. Chaque pas qu'il faisait semblait l'arracher à cette enfance inconsciente qui l'enveloppait encore et qui lui avait donné, pendant quelques années, une sensation si particulière. Il avait envie de reculer, de se réenfoncer dans ce temps d'où il venait, comme dans du bonheur inattaquable. Il avait envie de boucher ses oreilles et de ne pas entendre ces affreux sanglots dans lesquels il y avait tout l'inconnu du grand martyr humain, où il y avait tant de sang et de désespoir ; d'ailleurs sa mère ne lui

avait-elle pas donné l'ordre de demeurer en bas? Avait-il le droit de voler à sa mère le secret de ses larmes nouvelles dont il n'avait pas le droit de la consoler!

Voilà le spectacle offert à ses yeux : dans la robe noire qu'il connaissait, avec ses cheveux en désordre, sa curieuse bouche tremblante, cet aspect fatal et égaré que prenait sa beauté dans la douleur, sa mère était agenouillée au pied d'un jeune homme dont il distinguait le visage renversé en arrière, envahi de silence, de pâleur, d'anéantissement.

Il n'y avait personne dans la pièce qu'une vieille garde accablée dans un coin et qui semblait s'être assoupie. On sentait que les docteurs étaient partis, que c'était la dernière heure avant la mort, qu'il n'y avait plus rien à faire.

Et, dans le désarroi de sa douleur longtemps contenue, dans cette espèce de délivrance que le cœur éprouve à se soulager, Irène parlait en mots entrecoupés? Il semblait que plus rien ne l'arrêtât... ni la garde, ni le silence mortel et dominateur de la chambre. Elle suppliait cet être de ne pas mourir; les précautions qu'on emploie autour des malades, la peur qu'on éprouve à les voir s'émouvoir de leur sort menacé, rien ne comptait plus : penchée avec fureur sur ce mourant, elle semblait lui reprocher cette suprême infidélité de l'agonie dont il n'était pourtant pas responsable, elle réclamait des paroles, des mots, des respirations; elle exigeait avec égoïsme des souvenirs pour plus tard. Contre l'immense courant qui emportait le jeune corps, la malheureuse ne luttait plus qu'avec des cris, qu'avec des prières, qu'avec des baisers!

Une effrayante douleur s'abîmait dans le cœur de Christian. Ces baisers de sa mère, qu'il avait été seul à recevoir, un autre les recevait!

Il voyait, au-dessus du lit funèbre, l'ange de l'amour lutter corps à corps avec l'ange fraternel de la mort : comme il avait vu au-dessus de son lit d'enfant la pâleur de celle qui lui avait donné le jour s'élever et descendre à la façon d'une hostie, il la voyait au-dessus d'un être qu'il ne connaissait pas et qui ne lui était rien : il lui semblait que ce moribond inconnu, dont les mains gisantes sur les draps avaient reçu les baisers de la bouche tremblante, était le plus grand des voleurs. Il lui semblait, pour la première fois de sa vie, qu'il haïssait sa mère, qu'il haïssait ces deux êtres. Puis une peur infinie passait sur son âme pour tout effacer.

Voilà donc ce que c'était que la mort ! Au coin des gares et des vaisseaux, il avait vu s'accrocher le chagrin de ceux qui restent ; mais de cette séparation terrible, qu'il commençait à pressentir, il ne connaissait rien. Quels que soient les êtres qu'il voyait à cette heure, la minute était terrible. C'étaient deux êtres qui s'aimaient et qui, bientôt, allaient être séparés éternellement. Alors, il n'eut plus pour eux qu'une immense pitié.

Il lui suffit de penser qu'un jour sa mère et lui pourraient être séparés ainsi, qu'ils pourraient être l'un devant l'autre, ces deux figures qui voudraient se regarder une seconde encore et dont l'une va entraîner dans la tombe la vie palpitante de l'autre, il lui suffit de réaliser ce vide pour tout lui pardonner puisqu'il apprenait en même temps ce que c'était que d'être mortel.

Oui, elle suppliait l'inconnu de ne pas mourir avec cette frénésie indomptable et désespérée de l'amour, cette ivresse qui n'y peut rien ; elle lui reprochait sa faiblesse comme s'il en était responsable ; elle criait en vain vers cette victime nouvelle qu'emportait au galop le centaure inconnu, dans son paysage noir.

Alors dans un coin, silencieux, Christian aperçut un prêtre, un prêtre comme celui que sa vieille tante avait mené auprès de son grand-père, un prêtre, sentinelle obscure auprès des morts. Telle la garde annihilée, il restait en marge du drame suprême ; il avait ses yeux pour ne pas voir ! Muet et menaçant, il attendait l'occasion de se jeter sur l'âme, s'il y en a une... Sans doute l'inconnu l'avait-il éloigné, mais, fidèle à sa mission, il attendait en se dissimulant dans l'ombre.

Alors la voix de l'inconnu se leva du lit, comme une prière. L'inconnu parlait, d'une voix entrecoupée, l'inconnu qui allait mourir, l'inconnu qui lui avait volé les baisers de sa mère et qui allait entraîner leur palpitation dans sa suprême immobilité. Il parlait d'une voix entrecoupée, essayant désespérément de mêler sa volonté aux exagérations vaines de l'amour.

— Écoute-moi, disait-il... je ne veux pas que tu pleures ainsi... A quoi bon... tout est inutile!... Comprends-moi... ce sont nos dernières minutes ensemble... jamais plus nous ne nous verrons... jamais... alors je te supplie... je veux que tu m'obéisses... je veux que tu essayes de vivre... pour moi... pour penser à moi... Et puis, je ne veux pas de prêtre ici... car je ne crois pas aux prêtres... je ne veux pas qu'il vienne ici... ni autour de ma tombe ; puisqu'il n'y a rien... puisque je sais qu'il n'y a rien... et c'est pour ça que c'est si

horrible de mourir!... Pas de prêtre tu me comprends, toi seule... tout le reste est inutile...

Christian écoutait chaque parole... Quoi, cet être qui mourait n'espérait en rien! Ce Dieu qu'il connaissait, ce Dieu traditionnel repassé par les ancêtres comme une habitude d'espoir, ce Dieu dont on lui avait parlé, on pouvait ne pas y croire...

Alors, pour la première fois de sa vie, il sentit l'inutilité de vivre; voilà ce qu'était ce cauchemar: on venait ici, on s'aimait, et puis un jour, la mort, un jour, rien. Mais alors, pourquoi ces allées et venues? Pourquoi ces ferveurs, ces séparations, pourquoi ces punitions, pourquoi ces prêtres, pourquoi toutes les minutes perdues, à ne pas se serrer les uns contre les autres, toujours, pendant la traversée inutile? Et pendant ce temps tout ce monde continuait, toutes ces erreurs qui se bâtissaient, toute cette oppression de l'univers, puisqu'il n'y avait rien... que la pitié peut-être, que l'amour...

Ah! comme l'horreur sévère de tout à l'heure avait disparu... Comme il plaignait le malheureux mourant. Depuis des milliers d'années, sans doute, on expirait ainsi?... Le serait-ce jamais. En était-ce plus acceptable? A quoi servait donc le drame de ces deux êtres, leur rencontre, leur tendresse... Tout était inutile. Tout n'était qu'un adieu un peu moins long! Cette maison elle-même était déjà leur tombeau à eux trois. Rien, rien. Ils se disaient adieu pour toujours...

On ne se dit jamais qu'adieu dans un baiser, et lui-même, après, ce serait ainsi... Ah! quand il avait demandé tout à l'heure à sa mère le sens secret de la mort, elle avait dit: « Je ne sais pas, je ne sais pas », au moins c'est une lueur, c'est quelque chose; mais ce

« rien » murmurant par ce mourant, cet adieu à tout...

Alors il se tourna vers le prêtre, dans le coin de la chambre, qui murmurait ses oraisons dédaignées. En lui se réfugiait tout ce Dieu qu'il commençait à mettre en doute. C'était un prêtre rusé au visage du comédien glabre et qui attendait sa minute. Les prières avaient l'air de se dérouler d'elles-mêmes sur les lèvres blanches, sans que la pensée les animât. Lui-même croyait-il en quelque chose, ce fantôme qui avait pour mission d'espérer. Mon Dieu, mon Dieu, du fond de l'abîme, comment croire en vous puisque ceux qui ont pour mission de vous enseigner ont cette expression sur leur visage...

Alors, tout à coup, il pensa que personne ne croyait à rien. Le mourant avait raison. On mettait des idées, des espoirs, autour du gouffre pour n'y pas tomber... Sa mère ne croyait pas, puisqu'elle poussait le cri désespéré de ceux qu'on va séparer pour toujours.

... Puis soudain il vit la garde se lever, s'insinuer près du lit... La voix inconnue s'était tue... Sa mère se jeta alors sur lui et sembla le couvrir de ses bras, comme une immense ombre.

Puis on vit le prêtre se rapprocher. Peu à peu, sournoisement, le prêtre se rapprocha, car son heure était venue. On le vit s'emparer du corps qu'il n'avait pas osé toucher, et, lentement, il murmura au-dessus du lit funèbre les prières refusées auxquelles il ne croyait peut-être pas plus que celui qui était mort.

Ce n'est que fort tard dans la nuit qu'ils rentrèrent à la Muelle, ce n'est que fort tard dans la nuit que

Christian retrouva, entre les murs pâles de sa demeure, l'enfance qu'il y avait laissée. Et entre ce départ et ce retour, toute la fatalité avait tenu et désormais rien ne serait plus sensible.

Les mêmes feuillages dans le parc, les oppressants lointains, les allées symétriques entre les gazons, cette urne nostalgique auprès de l'escalier de pierre, les murs blancs du vestibule, rien n'avait changé pendant quelques heures... Pourtant tout était dépeuplé. Une absence inépuisable altérait ce décor nocturne et familier sur lequel se levait, si lasse, si épuisée d'elle-même, la plus triste lune du monde. La vieille Odélie elle-même qui courait à leur rencontre et qui leur apportait, au bruit de leurs pas, la douce fraîcheur de son visage, il ne la reconnaissait plus. Sur son visage de tendresse et d'habitude, un vide étrange le frappait...

Qui donc avait dépeuplé en disparaissant ce monde immuable des apparences dont un seul visage évanoui peut faire le plus effarant désert?... Quel être de confiance, de jeunesse, de bonheur, venait de disparaître en lui-même et de lui transformer le monde?

II

On ne s'était pas étonné de leur absence, Irène ayant dit qu'elle allait prévenir sa mère. La maison tout entière était pleine d'une pompe inusitée. Christian venait de voir la mort nue, dans sa rigide horreur, celle qui n'a pas d'espérance et de retour. Ici, c'était une autre mort... la mort entourée de prêtres, car il s'en échappait de partout, la mort aidée par ce Dieu dont il savait depuis une heure qu'il n'existait sans doute pas ?...

L'heure du diner avait sonné comme les autres jours... Irène, prétextant un malaise, s'était enfermée dans sa chambre... Autour de la table familiale, Christian fut étonné de voir à peu près la même affluence qu'aux autres agapes de famille, celles qui avaient lieu le dimanche chez l'oncle Marcellus. Sa grand-mère elle-même descendit. L'oncle Marcellus était là... ses tantes... la vieille princesse de Fervaques.

L'agonie, en effet, durait depuis vingt-quatre heures. Une lassitude compréhensible se confondait maintenant avec la douleur. Cet être retombé en enfance et dont le suprême délire durait depuis des mois, résistait soudain à la fin avec une fureur inconsciente. Ses deux oncles lui semblèrent animés d'un appétit curieux et ses tantes un peu déçues.

Après le dîner, sa grand'mère et Hubert remontèrent seuls. Ils se réunirent dans le boudoir de laques au coin de la maison, le boudoir formé d'un paravent ovale aux modelés de visage.

Alors commença une étrange cérémonie dont Christian ne fut pas exclu. Il fallait se mettre d'accord sur le bulletin funèbre de M. de Vénoge, qu'on enverrait après sa mort. A toute heure, en effet, cet accident accepté pouvait survenir. Il était nécessaire de ne pas se mettre en retard, nécessaire que, datée et corrigée, cette sinistre invitation fût mise au point d'avance avec toute la précision voulue, par les membres autorisés de la famille.

En haut, dans ce pavillon particulier qui donnait sur un visage du jardin qu'il préférait d'une façon particulière, celui qui avait été Sylvère de Vénoge agonisait avec lenteur. La pâleur de la mort montait sur sa figure. Et, à quelques minutes de lui, à peine séparés par la brève frontière d'un étage, ceux qui étaient ses enfants, ses amis, ceux qui avaient accordé à son existence une importance si grande, ceux qui avaient partagé les bonheurs de sa vie se révoltaient si peu contre sa mort qu'ils fabriquaient d'avance le papier cerné de noir qui transmettrait cette nouvelle au monde condamné des vivants.

Sans doute la raison avait déjà fui ce corps affaibli ! Sans doute n'était-il désormais qu'un morne survivant de lui-même, que la vie désertait comme un fleuve. Mais il mourait ! Tel le jeune inconnu de la maison de Passy disputé à la mort par l'amour, il allait disparaître ! Ce visage dont Christian avait vu la grave divagation s'incliner sur ses jeux puérils, s'abolirait derrière la grise persienne d'un cercueil, la persienne

de bois sur qui les Israélites jettent à leurs enterrements cette courte pincée de cendre noire.

Christian eut un mouvement d'horreur.

Cette chose après laquelle il n'y avait plus rien, cette fuite immobile dans le vide, il n'était pas possible qu'on s'y résignât : elle était inacceptable ! En vain, misérablement, chassait-il une expression sur un des visages où il lut, reflétée, un peu de révolte désespérée. Il n'y avait rien. Rien. Rien !...

Pour la première fois de sa vie, il eut l'impression que personne ne s'aimait. Non, non, ce n'était ni l'âge ni la déraison de son grand-père. Partout c'était cette égale froideur. Sa livide famille au centre de qui il se trouvait n'était ni plus cruelle ni plus inhumaine qu'une autre. Partout où des êtres mouraient, la même froideur, la même insensibilité. Partout la même humanité glaciale conservait devant le vide ces préoccupations qui les maintiennent en haleine, partout les hommes s'organisaient autour de la mort.

Christian dirigeait des yeux désespérés vers l'assemblée insensible en qui l'humanité semblait se concentrer ; il allait de l'un à l'autre, de chacun de ces jaunes visages à chacune de ces pâles lèvres serrées, cherchant une impression, un regard où il y ait vraiment un précipice d'horreur ! un regard qui n'accepte pas, un regard dans lequel il reconnaisse une insulte irrémédiable à la mort, quelque chose qui n'arrivera jamais à la trouver naturelle.

Sur les panneaux de laque où les Chinois avaient, de leur génie ambigu, extrait des fleurs, des oiseaux d'or, les jaunes ivoires de ces visages familiers et obsédants, ennuyeux comme des traditions, s'enlevaient dans de la lumière. L'oncle Marcellus, l'œil

créole sous ses noirs sourcils, semblait penser à autre chose. Emmanuel, lui, était pâle, mais de cette pâleur habituelle qui ne l'abandonnait jamais.

Lui, Christian, comprenait qu'il eût ce calme, cette placidité, lui était prêtre.

Pour la première fois de sa vie, Christian jetait un regard nouveau sur son oncle, un regard plein de pitié. Les paroles du jeune mourant avaient mis leur révélation entre eux. Quoi, son Dieu n'existait donc pas! Le Dieu à qui Emmanuel avait sacrifié sa vie palpable d'homme, lui qui avait immolé la seule chose qui est aux invisibles pieds de celle qui n'est sans doute pas.

Il regarda alors les deux autres fils de son grand-père, Michel et Jérôme de Vénoge, immobiles sous l'affront définitif et mortel, sous le grand vol du destin. Il se remémora comme ils étaient sévères et critiques, comme ils s'emballaient pour un mot, pour un semblant d'affront; il se souvint comme ils étaient pointilleux, intolérants. Et devant la mort, cette acceptation, cette placidité de collégien! Quelle bassesse! Eux qui, d'un rien, auraient fait un monde, eux qui érigeaient sur le livide univers, dans une loi rigide, leur puérile virilité, la mort était là, cette grande insulteuse, et ils ne lui prêtaient pas d'attention! Quoi! leurs discussions, leurs duels, leurs commérages de cercle, leur commune manière d'être arrogants, tout cela s'éteignait devant elle! Elle les giflait au visage de sa main pâle et froide et ils en gardaient la marque sans rien répondre!

La même expression chez eux, chez ses tantes, la même chez cette vieille princesse de Fervaques, née Vénoge, qui avait connu son père enfant et qui, ce

soir, dodelinait de l'œil de tout ce vieux pastel vivant dont elle était elle-même la conservatrice, ne cessait de murmurer avec l'ironique indolence désintéressée des vieillards : « Ce pauvre Sylvère, qui aurait pensé qu'il s'en irait avant moi ».

Partout ces yeux baissés, ce morne acquiescement ! Partout cette adhésion lâche à ce qui est la loi normale, cette abdication timorée devant la monstrueuse décision de la nature, ce vil salut de la résignation à la mort, lorsque s'annonce son obscur régiment, lorsque tonnent ses tambours assourdis de crêpe, quand son noir drapeau passe...

Ne doit-on pas mourir ? Cela n'est-il pas convenu ? Cela n'est-il pas décidé, réglementé, approuvé ? Cela n'est-il pas une chose que tout le monde a faite depuis des siècles, que personne ne s'est permis de ne pas faire ? Il faudrait bien voir qu'un vivant s'arrogeât ce droit de durer ! L'assemblée des hommes le rappellerait à l'ordre !

La discussion portait tout entière sur la composition du bulletin funèbre dont il était utile que la rédaction fût déjà terminée et qui nécessitait une collaboration empressée et macabre.

* * *

Avant que ton dernier souffle n'expire sur tes vieilles lèvres blanches, avant que tes oreilles ne s'immobilisent dans leur rigidité de coquillage, avant qu'au miroir posé sur ta froideur ton visage diminué de regard n'adresse plus sa vivante buée, écoute, toi qui vas mourir.

Dans le lit de ta fièvre où déjà de toutes parts viennent te menacer les prêtres penchés sur ton âme,

soulève-toi sur ton vieux coude nu d'ivoire usé, et écoute, si tu le peux encore. Écoute, si tu entends encore, les bruits du monde, ô toi qui bientôt n'entendras plus rien que ce silence qui n'est même pas du silence mais la négation de tout.

Écoute l'assemblée des vivants et ce qu'ils écrivent ! Écoute crisser, sur le papier nu, le papier dont tu fais les frais, le papier plus mortel pour toi que ton linceul de tout à l'heure...

Déjà rédigée par ces mornes humains que ta vie a peut-être animés et qui possèdent dans leurs veines le secret fatigué de ton sang, déjà l'invitation prélude dans les airs. Déjà composée par ces juges inflexibles sur qui pèse d'avance une condamnation définitive, elle continue d'exhorter aux obsèques d'un cadavre, dont la rigidité n'est pas encore assurée, la foule invisible des indifférents.

« Vous êtes prié d'assister aux obsèques », murmurent les paroles encadrées de noir, les syllabes dogmatiques coulées dans le moule séculaire de la douleur.

Et, là-haut, l'être vivant est vivant encore. La vie descend par les couloirs ! Une oreille attentive pourrait entendre encore sa gémissante respiration.

Comme autour d'un dîner dont les places ont besoin gravement d'être réglées d'avance par quelque indiscutable arbitre, des discussions s'élèvent au-dessous de ce mort. Aucune ambition humaine n'abdique devant le trépas ; chacun veut maintenir son rang exact ; alors, dans le silence assombri, les voix rauques des hommes se mêlent aux revendications aigres des femmes. Et, là-haut, un homme nouveau allait mourir...

Ce nom veut passer avant celui-ci ! Celui-ci est duc, mais la fille de celui-ci a épousé une altesse impériale ! Et comment mettrait-on celui-ci à la fin. Et le frère ne veut pas abandonner sa place au frère ! Et les rancunes familiales reviennent. Et ceux qui passent les derniers haïssent les premiers qui les ont toujours devancés. Et l'un veut qu'on marque brièvement les décorations ! Et les noms semblent combattre entre eux ainsi que des âmes rivales. Et, là-haut, un homme nouveau allait mourir...

« Voyons, Jérôme, ce n'est pas possible ; il faut mettre Maximilien avant Marcel... tu n'y penses pas... il a été deux fois ambassadeur ! Jamais Corisande n'acceptera de passer après sa belle-sœur... Supprimez les enfants si vous voulez... Je vous propose de ne pas indiquer les instituts ni les décorations — ô bassesse de l'âme humaine ni les conseils d'administration ! »... Et, là-haut, un homme nouveau allait mourir...

Devant la mort, cette résignation et cette mémoire ! Pas un cri de l'âme révoltée, mais tous les métiers, toutes les situations, tous les honneurs ramenés, rappelés, comme si on pouvait écrire quelque chose sur la neige définitive de la mort. Et pourquoi ne mettrait-on pas aussi le nom des ministres avec qui Corisande a dormi pour que son mari soit ministre à son tour... Et, là-haut, un homme nouveau allait mourir...

« Vous êtes prié d'assister aux obsèques de M. Sylvère de Vénoge, mort le... » En effet, quand est-il mort ? Il n'est pas mort encore ? Ce râle qu'on entend, c'est son agonie qui dure trop, cette agonie qui traîne un peu en longueur comme une mauvaise scène de drame ? Mort le... On ne sait pas encore ! Ce soir ?

Demain? Peut-être plus tard? Mettez un blanc. Et l'on met un blanc sur un papier noir... Et, là-haut, un homme nouveau allait mourir...

*
* *

Christian les écoutait, les apprenait par cœur. Il lui semblait qu'un invisible précepteur lui offrait quelque monstrueuse leçon d'humanité. Il regardait les grimaçantes figures de ses tantes, les yeux distraits de l'oncle Marcellus sous ses sourcils créoles, toute cette turpitude banale... Il regardait l'immense œil vague d'Emmanuel, perdu dans son Dieu qui n'existait pas, ainsi qu'en un grand mensonge vital.

Tous ne savaient-ils pas ce qu'était la mort? Comme lui tout à l'heure, n'avaient-ils pas entendu la voix engouffrée dans du silence murmurer ce « rien » qui lui restait au cœur dans un frisson? Croyaient-ils que c'était simplement un embarquement sur une mer connue, avec, de l'autre côté, une rive qui nous espère?

Son angoisse, sa tristesse, les cris passionnés de sa mère au pied du lit, tout lui révélait la mort. Il l'apercevait dans sa totalité et sans aucun des masques que le monde lui donne pour la domestiquer. Leur froideur, leurs vanités, tout lui semblait un mur contre lequel on voudrait se briser la tête. Alors, dans une espèce de désespoir inutile, exprimant dans ce cri toute la force qu'il pouvait, il s'écarta de son coin, il s'approcha des hôtes funèbres qui préparaient la mort de son grand-père. Il s'écria d'une voix étouffée, d'une de ces voix avec lesquelles on cherche à briser la molle paroi des cauchemars :

« Je ne veux pas que mon grand-père meure ! Je ne veux pas que vous parliez ainsi de sa mort pendant qu'il est vivant ! »

... La vieille figure divagante, les versions de Calparnius, les stations dans la salle de jeux, où ils semblaient tous deux si à l'aise, un grand chapeau de feutre gris que mettait son grand-père, tout lui apparaissait en même temps : il ne voulait pas que cela disparût. L'âme humaine, une fois de plus, jetait sa protestation désespérée du fond des larmes d'un enfant.

* * *

Le conseil funèbre se regarda avec stupeur. Personne n'y pensait, à la mort, en effet ? Il y avait trop de préoccupations plus importantes. Jérôme et Michel de Vénoge eurent un mouvement de sévérité. Corisande sourit ! L'écho même de ses cris semblait démontrer à Christian toute leur inutile, toute leur désespérante folie.

Emmanuel se leva, le prit par la main, l'emmena... On l'éloignait de cette assemblée pour qui la mort de Sylvère était déjà une chose acquise, pour qui le corps vivant et aimé était déjà un cadavre, pour qui l'immense séparation n'était qu'une tradition de plus à respecter avec indifférence, comme si l'inacceptable mort n'était pas chaque fois un nouveau crime, comme si chaque fois que ce funèbre escamotage venait jouer avec le cœur humain, il ne semblait pas que c'était la première fois que l'on mourait !

III

C'est dans sa chambre qu'Emmanuel l'emmena. Alors Christian fondit en larmes.

« Mon oncle, mon oncle, murmura-t-il, il faut me pardonner... je suis énervé... j'ai poussé ce cri sans savoir... sans comprendre... mais si vous compreniez quelle journée j'ai passée... quelles heures... Avant, je ne savais rien. Maintenant, il me semble qu'il y a un immense précipice avec au fond tout le bonheur?... Mon oncle, je voudrais entendre une voix avant de m'endormir, une voix où il y ait de l'espoir, de la clarté. Si je ne l'entends pas, je suis capable de me tuer et d'aller rejoindre mon grand-père dans la mort, N'y a-t-il pas des enfants qui se sont tués?... J'ai demandé tout à l'heure à ma mère ce que c'était que la mort. Elle m'a dit : « Je ne sais pas ». Elle me l'a dit deux fois, avec ses lèvres qui tremblaient. Comment voulez-vous qu'on vive avec, là, devant soi, cette chose qu'on ne sait pas?... Vous, mon oncle, répondez-moi... quand même... dites-moi ce que c'est que la mort. J'ai besoin de savoir, d'apprendre... Dites-le-moi. Ce soir, je ne crois pas que vous puissiez me mentir... Répondez. Ne me donnez pas d'illusions. Dites-moi la vérité... »

La chambre était envahie de lune ainsi que la

chambre mémorable où Christian était né jadis. Le jardin vivait tel un noir visage de nubian. Autour d'eux, dans le silence nocturne, les jouets de l'enfance gisaient comme des statues mutilées qu'il ne ramasserait jamais plus. Comme son enfance était morte ! Le blanc lit de son sommeil qu'il avait quitté à l'aube, il ne le reconnaissait même plus dans cette étrangeté de la nuit... Ils étaient tous deux ainsi l'un devant l'autre : Christian tremblant et secoué de larmes, et Emmanuel, le frère de sa mère...

« Dites-moi la vérité, répétait-il. »

Les yeux d'Emmanuel luisaient dans le silence. A quoi pensait-il ? Écoutait-il, refrain silvestre, le cri mourant de la biche ? Se souvenait-il de sa propre enfance, de son propre départ de la vie, de cette existence religieuse où il était allé pourchasser, dans le silence de ses retraites, le Dieu qui ne venait pas jusqu'à lui?... A ses autres fidèles qui venaient à lui sans réfléchir, il aurait répondu la parole d'espoir qui lui venait naturellement aux lèvres, mais à cet enfant, tremblant comme lui jadis, à ce fils de sa sœur, qui venait lui demander la vérité dans le désarroi de son âme, que pouvait-il répondre?...

Il cherchait en lui-même. Il cherchait la vérité !

Il avait déserté le monde, il était devenu prêtre, il était désormais évêque ; sa foi était autour de lui comme une armure ? Était-elle au dedans de lui telle une flamme intérieure?... Avait-il trouvé la certitude d'une raison à l'univers, lui qui avait éloigné les journées vivantes de sa main refroidie ? Était-il persuadé de revoir ceux qu'il aimait ? Ceux qui l'avaient quitté pour la mort ? Ceux qui l'avaient trahi pour cette suprême infidélité ?

Emmanuel ne le savait plus lui-même ? Il était à cette période de la foi où celui qui s'abîme en lui-même ne trouve plus de réponse aux paroles que sa lèvre murmure encore.

« Je ne sais pas, répondit-il... Ce soir, il faut dormir. Ne parlons pas de ces choses ! »

... Alors le cœur de Christian se dressa. Quoi, son oncle lui-même ne le connaissait pas ! Son oncle, qui était près de Dieu ! Mais alors, pourquoi cette vie, pourquoi le monde, pourquoi tout ?

« Chut ! » répéta Emmanuel.

Sa belle main verdie par la lumière de l'aigues-marine se posa sur le front où commençait à naître le problème indomptable, sur les cheveux où soufflait le premier vent de l'inquiétude de l'âme, sur la petite bouche où passait la question formidable dont la réponse n'existe pas encore.

« Chut ! » répéta Emmanuel en essayant de joindre les jeunes mains rebelles à prier dans leur doute primordial.

Puis, peu à peu, le calme descendit dans les âmes ; le sommeil, ce seul bonheur, toucha les prunelles battantes. Emmanuel lui-même devêtit l'enfant qui s'endormait et qui ne luttait plus contre le sommeil. Peu à peu il le vit s'apaiser dans cette mort quotidienne qui rachète la vie...

... Alors il rentra en lui-même. Cette question jetée par l'enfant, cette question immense, combien de fois l'avait-il jetée jadis au monde ? Il avait essayé de l'oublier en croyant et sa foi n'était pas assez grande pour qu'il osât répondre autre chose à l'inquiétude qui l'avait interrogé.

Maintenant, l'enfant dormait. L'angoisse dont il

venait de voir le spectacle, n'était-ce pas son angoisse personnelle ainsi que l'angoisse de tous les hommes? Parvenus à la cime même de leurs âmes, ils lancent un regard frémissant sur le vide qui les circonvient. Ils ont peur d'être montés si haut dans leurs pensées et d'être entourés de vertige. Pascal avait pensé ainsi et Epictète et Gœthe et Shakespeare et tant d'autres, qui maintenant étaient morts. Si parfois ils ne l'avaient pas crié plus haut, c'était de crainte de communiquer au monde l'inquiétude effrayante de leurs âmes...

Emmanuel se souvint de ses efforts pour croire avec certitude. Que de fois il avait frappé sa poitrine comme un rocher pour en faire jaillir un Dieu... En vain! En vain... Devant cet enfant qui l'avait interrogé, il comprenait à quel point il avait peu obtenu de certitude, quel œil nihiliste il jetait, lui, l'évêque catholique, sur les débats désespérés de l'homme. Le sens qu'il avait recherché au monde, il n'en était pas assez sûr pour oser le dire à une voix qui lui parlait directement? Mais alors! Pourquoi tout cela...

Il sentait lui-même, ce soir, quelle inutilité ravagante l'envahissait? Pourquoi ce vieillard qui meurt? Pourquoi ce cri d'enfant qui comprend? Pourquoi cet univers même dont il voyait à travers la fenêtre luire la lune inutile?

Si véritablement le monde n'a aucun sens, pourquoi alors, la conscience de l'homme? Pourquoi sa civilisation? Pourquoi ce terrible besoin d'éternité et de vérité? Pourquoi les hommes, depuis des siècles, ne sont-ils pas habitués à cette courte aventure qui est tout leur lot?

Ah! comme il se perdait dans cet affreux labyrin-

the ! Comme il lui semblait entendre la biche naturelle dont l'agonie de jadis avait maudit la conscience de l'homme... Il se révoltait contre ces idées. Eux-mêmes, les prêtres, n'étaient-ils pas coupables de ces effrayants désespoirs qui déchaînent en nous des hérédités successives de foi et d'athéisme ? Si leurs enseignements étaient des mensonges, n'avaient-ils pas, sur la conscience, le cri de l'être qui, réveillé de leurs erreurs, se tue sur les ruines de ses illusions détruites et ensanglante de son sang désespéré les marches de l'escalier qui ne conduit à rien ?

« La vérité. La vérité... »

Y en a-t-il une, plusieurs, aucune ? Si l'on avait fixé la foi au cœur anxieux de l'homme, il n'aurait jamais souffert de la perdre ! Pourtant elle était née, elle naîtrait toujours, jamais l'humanité n'accepterait de se complaire à un si bref espace de vie que la mort lui empoisonne sans cesse ; depuis des siècles et des siècles, l'humanité réclame une raison de son existence...

Sur son lit, Christian s'était levé. Dans son cauchemar, à présent, la question se posait toujours :

« Qu'est-ce que c'est que la mort ? Dites-moi la vérité ? »

... Emmanuel le repoussa brutalement dans son rêve. Puis il se dirigea vers la fenêtre, il regarda dans le silence l'immense ciel vide qui dédaigne à jamais de répondre à la question effrayante des hommes.

IV

Her kingdom was her sadness.
(SWINBURNE.)

Quelques mois avaient passé. Christian avait maintenant quinze ans. Malgré le désir d'Hubert, Irène refusait de le mettre au collège. Elle ne s'en expliquait jamais avec lui, mais tenait froidement à son opinion, à son éloignement de tout, comme à une sorte d'exclusion systématique des misères de l'existence.

Depuis un certain temps, Christian allait passer de longues heures dans l'atelier de son père et Hubert lui-même aimait sculpter son visage. Il avait fait une statue de lui, sans qu'Irène le sût, et, paraît-il, pour lui faire une surprise.

En effet, rien d'autre que son travail n'existait pour lui. Au fond des yeux de son père, Christian voyait luire, comme une grande lueur, la consolation foudroyante de l'art.

N'était-ce pas pour vaincre la mort que les grands artistes sont des créateurs? Ceux qui ne créent pas acceptent l'anéantissement contre lequel les artistes se révoltent. Dans le poème jailli du cœur d'un poète, dans la symphonie volée aux notes, dans la statue arrachée à la pierre, le créateur éphémère dit « non » à la création qui fait disparaître.

Un jour, pendant qu'il posait, Hubert lui annonça qu'il remettrait à plus tard l'achèvement de la statue. Puis, au contraire, il la reprit, il y travailla plus fiévreusement, toujours en secret d'Irène, et en demandant à Christian de ne pas lui en parler. Ils y travaillaient même le soir lorsqu'Irène dormait.

La gloire d'Hubert était maintenant au paroxysme de son intensité. Il était mieux qu'un grand sculpteur. Une sorte de sens philosophique émanait de ses puissantes créations et il jouissait auprès d'une élite comme de la foule d'une admiration extraordinaire. Tous les grands artistes, tous les poètes, tous les écrivains, venaient maintenant dans la maison de la Muette qui était devenue un musée et où Irène et lui restaient très tard dans la saison, le grand jardin dont elle s'enveloppait leur remplaçant la campagne : Hubert, en dehors de l'atelier où il passait de si longues nuits, casqué de lumière comme Michel-Ange, y avait réuni des chefs-d'œuvre. Dans le hall, où les meubles de Chine semblaient des horizons rapportés, un Greco faisait étinceler sa pâleur. Un Van Dyck, du sourire d'un de ses bergers, illuminait une pièce ovale où Irène aimait demeurer.

Une situation comme celle d'Hubert avait un caractère unique. Tous les éléments s'y mêlaient. La beauté même d'Irène, à la proue de sa gloire, la faisait étinceler plus âprement.

Jamais Christian n'avait reparlé à Irène du jeune mort. Une fois pourtant elle l'avait conduit au cimetière. Par les allées désertes tapissées d'un blond automne, ils avaient atteint le quartier des incinérés. Une urne brisée, une date sur une pierre, un nom sur lequel Christian n'avait même pas voulu jeter les

yeux. Voilà tout ce qui demeurait de celui qui lui avait appris la mort et l'amour.

Christian avait maintenant seize ans. Un des grands souvenirs de son enfance fut un passage chez ses parents de l'impératrice Élisabeth qui traversait juste la France et qui désirait voir les statues d'Hubert.

Cette âme étrange, qui n'avait découvert pour remède à ses désespoirs que le culte de la beauté, quittait rarement le palais de marbre dressé sur le flot corfouan et où elle avait consacré un monument à Achille. Elle voulut voir cependant le peuple de pâleur à qui Hubert imposait le mot d'ordre de son génie... et de passage auprès de Paris, où elle n'avait pas voulu descendre : où elle s'était interrompue à Versailles, dans le transparent royaume des souvenirs, elle fit demander d'être reçue par Hubert : elle voulait être une noire silhouette de crêpe au centre d'une assemblée de statues.

Christian avait vu arriver des souverains. Il avait vu la double allée de curieux, la voiture officielle. En vain avait-il espéré de la royauté une impression de puissance ? Seule, Élisabeth lui en fit une lorsqu'elle arriva dans sa longue robe funéraire où elle semblait à la fois si simple, si impériale et si désespérante.

Toujours il la reverrait ainsi. Les yeux poursuivis, son cou ployant, l'altière faiblesse dont elle était envahie ! Pour lui faire plaisir, Hubert avait invité quelques artistes, de ceux que Christian avait le plus souvent rencontrés à la maison, et dont Élisabeth préférait les livres.

C'était par un jour de printemps léger, plus tiède que l'automne. Le parc, à peine verdi par l'été, avait cet aspect mélancolique, cette douceur qui fait

du premier printemps une sorte d'octobre acide et nostalgique.

Deux ans avaient passé depuis la mort de Sylvère, depuis la mémorable nuit où le « chut » d'Emmanuel avait su rejeter Christian dans le néant du sommeil. Il n'était plus un enfant, mais un adolescent en qui s'élevait le sens de la vie ; Irène elle-même semblait s'être consolée et avoir jeté sur ses misères morales le beau voile bleu de l'oubli.

*
* *

L'impératrice devait arriver vers six heures. Dès cinq heures il y eut du monde dans le hall que remplissaient de leur présence les fleurs les plus subtiles du jardin, celles en qui semble s'être réfugié le bonheur poussivi de l'existence.

Christian, encore adolescent, d'un coin du salon où il demeurait, s'amusait à regarder ces silhouettes célèbres dont il connaissait les moindres détails.

Il y avait ce jour-là, chez son père, la plupart des écrivains, des philosophes, qui formaient l'entourage même d'Hubert et qui donnaient aux réceptions de ses parents un caractère plus particulièrement intéressant.

Beaucoup d'entre eux lui semblaient presque de nouveaux venus à cause des années qui avaient passé. Il vit tout de suite en entrant ceux dont son père était l'ami et qui l'intéressaient le plus particulièrement.

Le plus captivant d'entre eux était accoudé à la cheminée, en grande conversation : Jérôme Darnault, la tête rejetée en arrière, auprès du duc de Charlemont.

Christian connaissait déjà ce masque torturé de Bonaparte qui aurait été vaincu à Wagram; il connaissait l'œil perçant du dominateur dans le jeune désert ocre du visage. Il se souvenait, en regardant ce visage prématurément flétri d'une sorte d'ennui monotone comme s'il semblait à jamais déçu de toutes les possibilités humaines, de tant de belles pages qu'on lui devait et qu'il semblait avoir voulu faire oublier sous des articles et des discours. Il se souvenait d'un jour de son enfance où il lui avait porté un livre, un de ses purs livres de début et de la dédicace qu'il y avait mise...

Oh! ces fragments de lui qu'il avait tant aimés et qu'il lisait avec un battement de cœur. Une à une il entendait trembler en lui chaque page lourde de beauté dont l'aile semblait frapper au visage de ses souvenirs.

Certes, - Jérôme Darnault était un grand écrivain. Renan mourant lui avait laissé le secret mystérieux de son charme. Chateaubriand lui avait laissé sa noble nostalgie... Et parfois entre ses courtes lignes, sèches et lyriques comme des oliviers, toute la tristesse d'un vers de Vigny faisait retentir sa désespérance. Quelle nostalgie nouvelle, quelle pensive curiosité l'avaient poussé vers la vie politique? Quel besoin d'une déception nouvelle?...

Christian souffrait, en regardant comme il devait souffrir toute sa vie, de voir l'idole de sa jeunesse ramasser de ses mains sceptiques, dans la boue populaire des ruisseaux, la cocarde du général Boulanger... Lui, l'individualiste désabusé, lui, l'analyste impitoyable des chaînes de l'homme, lui à qui la noble ambition qui le ravageait pouvait faire cueillir toute

l'admiration de la jeunesse, pourquoi demander humblement à la gloire politique une popularité pour laquelle il n'était pas fait et qu'il était digne de dédaigner? Lorsque la gloire poétique de Byron l'avait frôlé de son aile dangereuse, lorsque Venise ne demandait qu'à l'ajouter aux neuf gloires dont elle honore ses lagunes, pourquoi aspirer à la gloire poussiéreuse qui se fabrique dans les états-majors et dans le temple démonétisé dont les colonnes se mirent dans la Seine?

« Jérôme Darnault, murmurait le cœur de Christian, pourquoi ne tenez-vous pas à la jeunesse les promesses que vous lui avez faites?... Ne savez-vous pas que nous sommes là des milliers à attendre de vous une des plus parfaites œuvres de notre génération, la plus mesurée et la plus spacieuse? Lorsque tant de phrases uniques demandent à naître par vous, lorsque tant de silhouettes immortelles vous réclament la vie, pourquoi préférez-vous les discours inoffensifs qu'on prononce d'une voix *incertaine* et les exhortations belliqueuses auxquelles, peut-être, vous ne croyez pas?

« Je connais l'audacieuse ambition qui conseille aux rêveurs de peser sur le monde et d'aller respirer à Missolonghi les lauriers de Byron...

« Jérôme Darnault, murmurait le cœur de Christian, où sont les rythmes que nous aimions, la chère prose échevelée et mesurée dans laquelle vous faisiez tenir, comme en un vase clos, tant de fièvre et tant d'harmonie?... Je me souviens d'un discours de vous, un jour; vous étiez pâle, au centre d'un hémicycle, et vous sembliez renifler de vos narines, un frémissant parfum de pur laurier, non pas ceux qui traînent dans

le sang, mais ceux qui bleussent dans le rêve!... Alors, vous ne parliez que d'art et de beauté. Vous n'aviez pas encore fixé à vos sèches lèvres de vainqueur le clairon du nationalisme, ô divin voyageur de Sparte, ô interrogateur de Tolède, ô mon moderne Gréco!

« Ah! que de grandeur nous espérions de votre fiévreuse intelligence! Quelles provinces de l'Esprit vous pourriez rendre au patrimoine humain, plus convaincantes que les victoires guerrières? Plus pathétique qu'une province en deuil, la beauté du monde demeurera à jamais veuve du chef-d'œuvre que vous pourriez écrire, du grand homme que vous pourriez être. »

*
*
*

D'autres visages célèbres illuminaient la demeure pensive de l'art dont ils étaient les habitués. André Sperelli, le grand poète italien, le vieux prince de Lusignan, entouré de cache-nez et de plaid, et communiquant à l'existence un aspect d'éternel voyage; le duc de Charlemont, délicieux comme une gravure, scintillant de grâce et de déshonneur, et s'amusant à vendre sa femme quand il ne vendait plus ses meubles.

Irène, sur une chaise longue, causait avec des femmes. La robe qu'elle portait ce soir-là était obscure comme si elle demeurait en deuil de son taciturne amour ou si, par cette ombre jetée sur sa beauté qu'elle encadrait au lieu de l'éteindre, elle voulût rendre hommage aux désastres de l'Impératrice, à la souveraine détrônée qui promenait de mer en mer la blessure inoubliable de son cœur et qui, ne pouvant

plus être puissante, ne semblait réfugier son orgueil que dans l'intensité de son malheur.

Soudain, la grande porte de laque s'ouvrit comme si le cœur même de la Chine se fendait en deux. Quelques femmes venaient d'entrer. Irène, qui n'avait pas invité ses belles-sœurs, fut surprise de les voir paisiblement insinuées dans la porte, sous des chapeaux neufs inventés pour la circonstance. Elles arrivaient paradoxalement avec la duchesse de Charlemont qui n'était pas de leurs amies; celle-ci éperdument dévêtue, si spontanément indécente qu'elle donnait aux pièces dans lesquelles elle se mouvait un aspect immédiatement orgiaque.

Le contraste entre ces nouvelles arrivantes semblait si délibérément voulu par quelque ironique combinaison du hasard que Jérôme Darnault ne put s'empêcher de le souligner de son impénétrable sourire.

Quelques efforts que faisaient, en effet, les deux madames de Vénoge pour atteindre à l'originalité, elles semblaient inguérissablement honnêtes. Les chapeaux qu'elles portaient, les robes qu'elles faisaient copier à leurs petites couturières, les amants qu'elles obtenaient, rien ne parvenait à leur supprimer, même momentanément, une odeur particulière de buis et de livre de messe! Il semblait qu'une déesse maligne les eût condamnées, quoi qu'elles fassent, à paraître de « ce comme il faut » dont il ne faut pas être.

M^{me} de Charlemont, au contraire, étincelait, pour ainsi dire, d'irrespectabilité. Depuis ses talons d'or que la Pannychis de Samain lui aurait enviés, jusqu'à la prodigieuse coiffure défaits qui lui descendait autour des yeux, tout en elle respirait l'amour. Son corps lui-même, dans le lâche tissu de soie, s'offrait à

des caresses indivisibles. Elle chancelait perpétuellement sous la surprise d'une nouvelle étreinte. Et peut-être ne lui connaissait-on pas d'amant? Peut-être, suggestive et voluptueuse, pleine de chasteté et de scandale, traversait-elle la vie avec un cœur qui lui suffisait à elle-même? Peut-être lui suffisait-il assez, lorsqu'elle fermait les yeux, de sentir appuyé sur son aialeine le propre goût de son baiser?

Derrière elle, d'autres personnages entraient, attirés par la perspective de voir l'Impératrice. Albert de Werlé se dirigeait vers Jérôme Darnault et Victor Ramalède qui causaient dans un coin.

Albert de Werlé était un grand ami d'Hubert. Son beau visage, à la fois si robuste et si candide, étincelait sous une couronne de cheveux blancs. La pureté du monde s'était réfugiée dans les yeux bleus de ce géant enfantin qui pouvait se mentir à lui-même mais ne jamais mentir aux autres et qui, au contraire de Fontenelle semblait avoir du cœur jusque dans sa cervelle.

Adorateur d'une tradition qui s'effrite, il put faire résonner dans le clairon d'argent de son cœur les sincères appels d'un militarisme mort, mais son cœur était si pur, si élevé, qu'il ne put lui demander de ne pas s'arrêter lorsque vint le grand carnage; quand la jeunesse sacrifiée se détacha du monde, quand l'hécatombe commença, quand, pour répondre à l'invitation mortelle, la symphonie juvénile fit jouer les grandes orgues de son jeune sang, Albert de Werlé, brusquement silencieux, n'eut plus la force de pousser vers la mêlée ceux qui avaient l'âge de ses fils: étant de ceux pour qui l'élégance est de s'offrir aux idées qu'on éprouve et non d'y sacrifier les autres, il jeta son

œil clair sur la terre ensanglantée... et il disparut, suprême chevalier du monde, dernier spectre de l'héroïsme...

Auprès d'eux pérorait aussi un poète honnête et belliqueux, puéril et attendrissant comme une image d'Épinal, comme un drapeau de sous-préfecture, et dont les grands gestes de girouette et de Don Quichotte insignifiant, partaient en guerre contre tous les moulins.

Les invités étaient réunis maintenant dans la grande salle, pénétrée de cette lumière d'après-midi qui porte déjà en elle toute l'atteinte lumineuse du crépuscule.

En dehors de ceux-ci, il y avait encore le grand philosophe Eginard, que tant de livres puissants et désespérés avaient rendu célèbre.

Soudain la porte s'ouvrit. L'Impératrice parut.

Le cœur de Christian se serra. Sans doute avait-il pensé à elle. Il se l'était imaginée. Il avait cristallisé autour de cette figure et elle ne le décevait pas. A l'encontre des chefs-d'œuvre, elle glissait comme une révélation mystérieuse.

Tout de suite, Christian comprit qu'elle était une de ces âmes inadaptées que la vie contente mal et qui ne sont certaines d'aucun idéal. Des profondeurs de son chagrin, elle glissait sinueusement vers l'existence et elle en demeurait absente. Que n'avait-elle pas éprouvé jusqu'au fond, elle qui avait tout vu, la puissance, l'amour, le malheur, la musique de Wagner, et qui n'avait rien trouvé de grand que la solitude de l'âme humaine ! Elle-même semblait se demander pourquoi elle vivait, et le demander aux autres.

Elle possédait la grandeur obscure d'une de ces

pensées de Pascal qui montent à la cime même des âmes et qui semblent être descendues jusqu'aux fins fonds de la désespérance humaine. Elle aussi avait éprouvé la vanité de tout ce qui est humain, et fuyant de ville en ville son désespoir, elle ne régnait plus que sur le désenchantement universel.

... Sa beauté même, Christian ne la percevait pas, mais, autour d'elle, la torture de son âme. Seule au milieu de ces assistants qui la regardaient curieusement, aucune digue humaine, aucun divertissement ne la séparait du suprême précipice. Elle n'attendait plus rien... même du malheur. Elle vivait, déjà engloutie par le secret final.

Ah ! tous ici-bas avaient un fétiche. Hubert avait son art, Marcellus son piano, l'oncle Emmanuel la puissance même vers laquelle il montait, Jérôme Darnault l'ambition politique devant laquelle il avait éborgné, comme des victimes, ses plus belles inspirations. Elle n'avait rien. Et lui, qu'avait-il ? A qui croyait-il, lui qui ne se sentait relié à aucun divertissement social, lui qui sentait à la fois l'orgueil et l'épouvante de ne penser comme personne, de ne pouvoir construire, entre la mort et lui, aucun de ces obstacles qui empêchent de voir sa terrible figure de Méduse.

Si elle relevait ainsi le cou avec cette fierté triste, c'est qu'elle aussi, rien ne la soutenait ! Plus haut que la mêlée humaine, son regard ne rencontrait que du vide. Ainsi naissent certains êtres, qui tout à coup réalisent la profondeur même des choses, et l'ayant conçue, ne savent plus se reprendre à faire semblant d'y croire.

*
* *

Reine qui n'habite plus son royaume; prêtresse qui n'espère plus en ses dieux; mère qui a vu son fils assassiné devant elle, voyageuse qui sait que la patrie n'est qu'une illusion sanglante qu'on promène avec soi, elle ressemblait, dans cette nuit qui allait tomber, à l'Idéalisme blessé du monde. Au fond de ses yeux pensifs, remuait la misère de l'homme épouvantée de l'humanité.

Lorsqu'elle passa devant Albert de Werlé, devant Jérôme Darnault, une curieuse sensation saisit Christian. Plus sage elle-même que ces hommes, elle ne pouvait continuer à transmettre la lumière d'une étoile qu'elle savait morte depuis longtemps. Mais quand elle passa devant le philosophe Eginard, le cœur de Christian se serra aussi.

Le matérialiste décidé qui, dans son livre *Comprendre* avait relégué toute foi au dernier rang, qui avait promulgué dans *la nécessité de l'Athéisme* les règles des espoirs futurs; celui qui avait, au fronton de sa vie, inscrit la parole de Gourmont : « Ce qu'il y a de terrible, quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve », ce contempteur des dieux, pensait-il comme elle? Non pas! Il avait accepté que la conscience individuelle de l'homme ne soit qu'une minute mécanique, il s'était adapté au terrible néant humain, tandis que l'Impératrice divine par ses aspirations, par sa nostalgie profonde, portait l'instinct d'une beauté supérieure en sachant qu'elle n'existait pas.

Christian alors comprit pour la première fois ce qui

serait une de ses tares : assez intelligent pour ne croire à rien, il n'avait pas la force de se pencher sur ce vide dont elle était l'Impératrice, il n'aurait pas la force de regarder en face le gouffre auquel il était trop faible pour ne pas penser.

Et voilà quel était son sens. Mieux qu'un être, elle se mouvait dans l'univers avec la souplesse d'un symbole. Ce qu'elle cherchait en tous lieux, ce qu'elle avait poursuivi dans l'amour, dans ses pèlerinages, ce qu'elle avait demandé aux pays nouveaux, c'était l'oubli de la mort, c'était je ne sais quel idéal assez puissant pour lui remplacer ce dieu qu'elle connaissait et auquel elle ne croyait plus...



Sans cesse les regards de Christian revenaient vers elle, tandis qu'elle se mouvait dans la salle. Deux longues boucles d'oreilles suspendues à ses oreilles, taillées dans du saphir si obscur qu'elles étaient noires, semblaient deux gouttes de nuit perpétuellement prêtes à tomber? Ces poussières anxieuses qui frémissaient autour de son visage faisaient vivre sa figure impérieuse dans une dépendance d'obscurité... Resplendissantes et funèbres, elles semblaient, elles aussi deux versets de l'*Ecclésiaste* ciselés dans les ténèbres, deux cloches de noire pierrerie dont l'une murmurait sans cesse *pourquoi* et dont l'autre disait *hélas!*

Un instant, l'impression de Christian fut qu'il y avait dans ses gestes, dans sa voix, dans la hautaine façon dont elle portait sa tristesse, un indéfinissable

cabotinage, et presque une secrète mise en scène minutieuse de son propre désespoir; il eut la sensation confuse qu'elle posait devant l'éternité, pour un auditoire invisible et secret; puis soudain il pensa à sa vie, il la revécut pour ainsi dire en une minute par un tour de force de sa mémoire, il se souvint des mots qu'elle avait dits, et qui, réunis, auraient formé le bréviaire du désenchantement, il comprit ce qu'elle avait souffert.

Poserait-elle même devant la mort? Qu'importe! Christian comprit quelle magnifique différence entre cette sublime poseuse dont les attitudes étaient des pensées immobiles, avec ceux qui jouent sur la scène de leur temps, pour divertir une populace, avec les histrions passagers dont l'indolence de Paris se compose des hochets vivants, avec les auteurs qui acceptent que le niveau baisse pourvu que les recettes montent.

En effet, cet oubli dont chaque homme a besoin, ce divertissement qui lui donne la force de se lever de son lit et de n'y pas dormir son existence, c'est dans son désespoir qu'elle le trouvait, c'est dans cet effrayant et trouble plaisir de désespérer qu'elle découvrait une flamme nécessaire pour incendier ses minutes; elle était, à l'ombre de son voile, entre les deux gouttes noires de ses oreilles, la métaphysique elle-même, la vaine métaphysique couronnée par l'inutile passion des hommes, d'un diadème ironique de souveraine.

*
* *

Tandis qu'Irène la regardait vivre, ce n'est pas à cela qu'elle pensait; ses méditations allaient à l'en-

contre de celles de Christian. L'amour de son fils n'était-il pas pour elle la colonne salutaire autour de laquelle tout s'apaise ?

Elle regardait venir à elle la mère désespérée qui vit son fils tué devant elle, qui, dans le lointain palais de Krasnoia, un soir d'émeute, vit s'abattre à ses côtés celui à qui elle avait transmis l'existence, qui vit l'immense bouche des foules souffler sur le flambeau qu'elle avait allumé.

Celle qui était pour Christian toute la pensée désespérée de l'homme n'était pour Irène qu'une mère orpheline de son fils.

« Comme elle avait dû souffrir » pensa Irène. Et des images s'évoquaient, brusques, vivaces, ces portraits éphémères qui chancellent en nous. Elle la revoyait, plus jeune, dans une gravure de Lenbach qu'elle avait aperçue jadis à Munich, tête de dentelle noire contre la tempe de son fils ; elle voyait aussi des portraits de l'archiduc Stéphane, plus tard, peu de temps avant sa mort, avant sa jeunesse poignardée ; un visage ovale d'Autrichien où songeait la chère prunelle effarée de sa mère. Et maintenant il était mort. Il s'était arraché d'elle. Il était tombé à ses pieds. Et alors elle pensait à elle. Cette mort d'un fils semblait lui menacer le sien. Au corps de l'archiduc poignardé, elle ajoutait le visage de Christian. Elle pensait qu'elle aussi, elle pouvait redevenir cette isolée du monde, que la colonne pourrait s'abattre à ses pieds ; qu'un jour pourrait venir où elle serait cette désespérée qui cherche un visage disparu dans la foule dépeuplée de l'univers, et à qui tous les visages humains, toute la cruelle diversité des visages, toutes les formes qu'ils prennent, ne peuvent

rendre l'expression d'un sourire, le coin d'un œil, l'irremplaçable petit paysage humain dévasté à jamais par la mort.

*
* *

L'Impératrice était venue à elle; elles avaient parlé un instant pendant qu'elle buvait son thé. Soudain elle avait demandé d'aller vers les marbres d'Hubert, vers ceux qu'elle était venue voir et qu'elle semblait désirer visiter seule.

*
* *

La nuit s'était presque imposée quand elle y entra; les lumières étaient nées derrière dans le hall où les invités parlaient encore, où Jérôme Darnault cherchait à la capter dans le réseau d'or de ses mots, comme une tragique libellule.

Seul, Hubert l'accompagnait. Christian aussi, d'un pas lucide comme s'il eût compris, par quelque sage avertissement, que cette rencontre était unique, que celle qui mettait face à face la désespérée des idées avec la beauté parfaite des formes.

Une grande lumière que supportait un domestique indolent, régulier et distrait comme un César en livrée, colorait les statues d'une vie plus pensive. La grande, la plus inimaginable de toutes, dominait la salle de son geste éternel : celle qui avait été le leit-motiv de l'œuvre d'Hubert, l'adolescent singulier dont le corps pourtant décapité ne semblait qu'un immense regard levé, qu'un cri de marbre interrompu.

L'Impératrice s'approcha du marbre incolore, où la radieuse perfection des formes semblait donner un

démenti à notre angoisse; elle caressa les mouvements, éternisés dans une vérité palpitante.

« Savez-vous à quoi je pense, murmura-t-elle, appuyée contre le marbre froid, soutenue à la beauté tangible; lorsque nous aurons disparu, ces immenses témoins de nous-même vivront encore. J'aime la poésie; n'ai-je pas dédié un pavillon de mon palais à Henri Heine? J'aime la musique; mais il y a dans la sculpture une éternité manifeste de la forme qui semble défier la mort?... Penser que la vie humaine pourrait s'éteindre du monde, que la conscience pourrait disparaître dans la brume, et que vos marbres seraient là encore, durables éléments créés par des mortels!... Les héros de la pensée et de la vie pourront disparaître du monde lorsqu'il n'y aura plus de conscience pour les concevoir, mais sans pensée, sans vie même, les créatures de marbre continueront à exister *en soi* dans l'infinité des siècles. »

Elle s'était appuyée à la statue et elle continuait à parler. La porte entr'ouverte laissait glisser des échos de voix. Hubert la referma. Seule auprès de la manifestation glaciale de son génie, l'Impératrice semblait un fragile chef-d'œuvre de chair et de crêpe, pesant de toute sa faiblesse contre la statue immortelle.

« Oui, répétait-elle, dans l'infinité des siècles! Lorsque le poète, pour dresser de lui une image durable, saisit la pulpe tremblante des mots; lorsque le musicien cherche à faire retentir sa harpe dans les temps, pour se défendre contre la mort, c'est à leur pensée qu'ils s'adressent; mais pour vaincre la mort matérielle, la seule qui s'adresse à la nature elle-même, c'est une nouvelle créature qui vit et qu'il défie la nature de tuer. Le temps passe et le caillou

de la populace peut déchirer la toile où Raphaël a peint sa jeunesse sous un béret noir ; mais lorsque nous serons tous morts, ces statues invisibles existeront encore ?... Ces spectres solides de la pensée, sculptés dans la matière elle-même, iront demander raison au Temps, de la mort qu'ils infligent à la conscience qui les créa. Vous-même, ajouta-t-elle dans un défi en lui désignant les hautes statues, vous ne pourriez pas supprimer ce chef-d'œuvre. Le poète peut déchirer ses mots. Le musicien imposer silence à ses sons. Le maître des statues ne peut plus supprimer celles à qui il a donné la vie et qui continueront à vivre après sa mort. »

Elle les regardait anxieusement. Alors Hubert la vit se pencher vers la statue livide. Il vit la bouche de l'Impératrice penchée sur les épaules de marbre comme si elle leur murmurait quelque chose. Ses doigts, ses gestes, son noble regard qui s'était exercé à parler aux nuages, semblaient secrètement en confiance avec les durs chefs-d'œuvre. Une minute s'écoula. La petite tête se releva en serrant ses yeux clos entre les longues boucles d'oreilles comme une morte debout. Les noirs saphirs eurent le vacillement de deux ombres. Il n'y eut, pendant quelques secondes, presque pas de différence entre les visages de marbre et le visage de chair. Puis l'existence ranima les traits impériaux, le miracle de vivre reprit sous le petit front obscurci, la voix s'anima :

« Je les ai chargés d'un message pour l'avenir », murmura l'Impératrice.

Et elle redescendit vers les autres.



A partir de cet instant, elle sembla changée.

Ayant considéré gravement entre les lumineuses vouîtes ces vivants de demain, elle eut de plus en plus l'air d'une ombre. Elle semblait glacée par cette éternité dont elle avait l'habitude et qu'elle avait oubliée un instant. Pendant l'heure où elle demeura encore, elle évoqua Venise avec Jérôme Darnault.

« Retournez-y, lui dit-elle. Vos plus belles pages lui sont consacrées. Et surtout, ne descendez pas à la politique. La popularité n'est pas digne de vous. Je vois autour de vos regards les noires ailes de la gloire. »

Elle fit souvenir Charlemont du temps où il venait chez elle, en Autriche, et où elle avait encore du plaisir à être impératrice. Elle interrogea gravement Eginard sur le problème de la mort. Elle dit à Hubert :

« Je voudrais que vous connaissiez mon palais sur les flots et que vous m'y fassiez une immense statue d'Achille, que mouillerait la haute mer. »

Puis elle voulut, avant de partir, traverser le jardin et que sa voiture aille l'attendre à la porte.

La nuit était tombée discrètement. Le jardin nocturne se renouvelait dans un silence inattendu. Hubert l'accompagna et Christian avec une lanterne. Arrivée devant la porte, elle monta dans la voiture qui devait la ramener à Versailles.

Une étrange impression traversa alors son visage; il semblait à Christian qu'elle devenait plus qu'une femme, qu'elle était une de ces créatures étranges par

qui la civilisation jette des jalons pour créer des êtres nouveaux ; l'espérance qui émanait d'elle était cette lumière spéciale qui flotte sur les êtres extraordinaires et qui semblait démentir la matière même dont ils sont pétris. Telle qu'elle était là dans la nuit, montant dans sa voiture, il lui semblait qu'elle devenait une de ces figures dont quelque chose doit survivre et qui refusent le néant...

On ne sut jamais ce qui se passa. Au moment où elle allait monter en voiture, où elle eut laissé le baiser d'Hubert se poser sur ses mains, une ombre s'interposa entre la portière et ceux qui l'y avaient conduite. Elle poussa un faible cri, comme un enfant qu'une abeille aurait piqué... On venait de poignarder l'Impératrice !

*
* *

On ne sut jamais qui avait frappé l'Impératrice. Un être tremblant qu'on arrêta avoua son crime et fut condamné. Le médiocre assassin qu'on guillotina, comment avait-il pu frapper dans ce rêve immense?... Il semblait que la Nature impérieuse elle-même avait voulu ramener à l'ordre cette pensée qui s'opposait au monde et s'élevait au-dessus d'elle, ce grand regard sans acceptation.

*
* *

Lorsque Christian vit, à la gare, le cercueil dénudé de fleurs de son amie impériale, lorsqu'il pensa au voyage que maintenant elle allait refaire étendue, elle qui lui semblait si belle debout, lorsqu'il se souvint du message qu'elle avait confié aux marbres, qu'elle ne devait jamais répéter aux vivants et qui

avait été son dernier secret, une insurmontable tristesse le saisit. Elle qui lui avait à peine parlé, il se sentait plus proche d'elle par une étrange ressemblance d'âme qu'aucun de ceux qui la pleuraient.

Il eut une émotion brûlante quand le train s'ébranla, emmenant la dépouille précieuse, emmenant à son tombeau le fantôme pensif dont la mort avait fait un cadavre ?

Alors, pour la première fois, il comprit ce que la foule veut. Dès qu'une pensée s'élève pour juger le monde, elle attire la haine des foules ; elle appelle un assassin inconnu. Ce n'était pas la souveraine dépeuplée qu'on avait frappée sortant de chez Hubert, c'était l'intelligence secrète du monde.

Pourquoi tout ce qui est haut, puissant, nouveau, le monde le déteste-t-il ? La foule aime un miroir factice que lui tend son dompteur et dans lequel elle se voit.

Tendant sa main pâle vers le cercueil qui s'en allait Christian fit un serment à son amie inconnue, à la mystérieuse amie qu'elle avait été, il lui jura de garder en lui, comme une flamme, l'intelligence qu'il éprouvait, il lui jura d'être l'être nouveau qu'elle avait essayé d'être ; il lui jura d'imposer à la foule secrète une image parfaite de lui-même !

V

L'ombre du parc projetait sur les pelouses de bleus espaces de fraîcheur.

Depuis quelque temps, Irène a envoyé Christian chez son oncle, à Louveciennes, dans une propriété mélancolique, en pleine forêt; il en aime la douceur altérée, les arbres foncés heurtés de courses de biches, les grands hêtres qui secouent parfois à leurs branches l'aigrette rousse d'un écureuil.

Un long mois à la campagne le distrait, il aime, avec un livre, aller dans le parc s'étendre sur le gazon et lire dans un halo ingénu et silvestre.

Un silence vaporeux passe sur les pelouses; entre les arbres, pendant qu'il lit, il aperçoit ses cousines qui vont à la chapelle... Il aime le soir qui descend sur le jardin et semble, en obscurcissant toute chose, conserver aux eaux solitaires leur brusque éclat pailleté. Un cygne les traverse de son vaisseau vivant, inconscient de sa prestigieuse beauté noire et rose... Christian lit avec une sorte de fièvre, plus qu'il n'a jamais lu à Paris...

*
*
*

Brusquement, un soir, l'idée de chez lui le saisit ; il voudrait revoir la maison. Pourquoi, d'ailleurs, l'en éloigne-t-on, pourquoi l'a-t-on séparé de son père ? Pourquoi sa mère vient-elle si rarement le voir ? Pourquoi ne voit-il jamais son père ?

Il traverse Paris, il arrive à la Muette. Il traverse l'autre jardin. Il aperçoit le visage familier de la maison, le visage retrouvé.

C'est à l'atelier qu'il veut aller. Il faut passer par le jardin pour le rejoindre ; il marche sur le sable craquant d'une allée : le sable des chemins semble avoir une voix ; puis tout à coup, à travers la vitre, il aperçoit les statues... Elles sont là dans leur immensité douloureuse, les grandes sœurs blanches de sa vie, les visionnaires sans regard, les illuminées qui demeureront toujours. Et au milieu d'elles toutes, au centre de ces blancheurs, la statue qui n'a pas de visage. Ainsi vivraient-elles si le regard lui-même n'était plus là. Voilà au moins quelque chose qui existe, une vérité dans ce monde de rêves, une bouée de marbre !...

Au milieu de l'atelier, une statue nouvelle est dressée sous un linge qui adhère à elle comme une peau... Où est son père ? Pourquoi n'est il pas là, à cette heure ?

Soudain, il le voit...

Est-ce la lumière, le soir qui descend, la faiblesse de son regard ? Il lui semble qu'il ne reconnaît plus son père. Que lui est-il arrivé pendant les mois qu'il vient de passer ?...

On ne le reconnaît presque plus. Quelque chose a passé sur lui de plus déchirant que la vie, de plus triste que le bonheur. Ce n'est pas de la pâleur, mais une chose indéfinissable, une chose qui le subtilise à l'existence. Il est réduit, diminué, tout petit aux pieds des grands monstres blancs qu'il a créés, comme diminué, annulé, absorbé par eux. Il passe une main sur son front ; il semble las, sans même travailler, anéanti auprès d'eux ; et Christian se prend à espérer que c'est la paroi vitrée qui les sépare et qu'il repousse pour entrer...

*
* *

Tout de suite son père le reconnaît. Sa voix elle-même ne s'étonne pas de cette absence de deux mois ; elle parle comme s'il venait de voir Christian, mais c'est une étrange voix, une voix réduite, la voix pantelante d'un autre être...

« Ecoute, lui dit Hubert, tu viens juste, tu vas pouvoir m'aider à faire ce que je veux ; je suis heureux que tu sois venu, parce que je n'aurais voulu demander cela à personne, mais à toi je le pourrai. »

Hubert s'était écarté un peu et, de sa main fiévreuse où apparaissaient toutes ses veines, il arracha à la statue inédite le linge qui la recouvrait... Dans l'atelier, Christian vit apparaître, dans une lumière inouïe, une Statue de lui-même.

C'était la statue à laquelle son père avait travaillé, en cachette d'Irène, celle dont il voulait faire une surprise à sa mère. Pour la première fois Christian la voyait devant lui, complète, éblouissante, achevée.

Jamais il n'avait vu chose pareille. Jamais la statue même de l'Adolescent décapité n'avait atteint une

beauté aussi merveilleuse, aussi rayonnante ! Jamais, dans ses imaginations les plus pensives, Christian n'avait imaginé une création pareille.

Là, dans la nuit de l'atelier, sculptée dans un mol saphir obscur, le marbre lui-même semblait prendre vie !

*
* *

Un créateur lui avait octroyé la permission de naître. Maintenant, l'assentiment silencieux du crépuscule l'animait d'une seconde existence. Et ce n'était plus la statue incomplète qui tendait vers la lumière un geste inutile de révolte, ce n'était plus le divin mutilé dont le cou se brisait comme un cri, mais une prodigieuse incarnation de la jeunesse, quelque chose qui semblait provoquer le géant de l'existence ainsi qu'un Goliath indéfectible, dire « non » à la mort, secouer de ses mains radieuses les chaînes de l'humanité, crissantes à ses poignets, à ses mains, comme des colliers et des bracelets de servitude.

Aucune des statues immortelles, les plus illustres ; celles qui traversent le Temps avec des sourires, avec des thyrses, avec des flambeaux ; celles qui illuminent la sombre nuit des temps de leur merveille marmoréenne, ne pouvait égaler la radieuse image qui semblait commander aux autres statues de son prestigieux regard, qui semblait absoudre le noir secret de la vie avec un long geste lumineux...

... Et c'était son père qui l'avait faite ! C'était son père, fatigué, usé, son père qu'il ne reconnaissait plus, qui avait donné l'existence à ce dieu immobile qui le regardait et qui avait été fait à sa ressemblance à lui, Christian. C'était son père qui avait osé la

grande image qui, dressée dans l'atmosphère crépusculaire, concentrait en elle toute la joie possible du misérable univers; il se souvint des angoisses de son père, de ces fragments d'œuvre qui en étaient nés, de la statue privée de tête comme d'un sens, comme d'un commandement supérieur. Il se souvint combien elle était belle, destructive, pathétique... Mais cette fois-ci, à la statue de son génie, au témoignage éternel de lui-même qui descendrait sur le fleuve noir des siècles, son père, son père dont il avait été séparé, son père qu'il avait à peine reconnu tout à l'heure par la paroi vitrée, son père avait donné son visage à lui, Christian.

C'était des épreuves de ce buste pour lequel il avait posé en cachette de sa mère, qu'il avait extrait ce pathétique chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre qui le regardait dans le silence de la nuit, reflet perpétuel, dressé dans sa luminosité sur un socle d'angoisse, froide image de lui-même en relief sur l'obscurité de l'espace.

Il se sentit chanceler, comme s'il allait périr ! Mille impressions se succédaient en lui; était-ce la course qu'il avait faite pour venir, l'émotion de voir le visage de son père si affaibli, l'épouvante de ce fixe regard dont il se sentait enveloppé et poignardé ?

Il ne savait : et aussi un immense, un épuisant, un dévorant orgueil.

Christian avait l'impression d'être éternel.

Il revoyait encore, appuyée aux marbres, la silhouette morte de l'Impératrice, ressuscitée par son souvenir.

Il se souvenait comme elle s'était appuyée, elle qui allait mourir, aux glaciales immobilités des bustes créés pour toujours désormais... Le geste de son cou

se dessinait en lui avec une précision hallucinante. Et sa triste voix, la voix qui avait parlé à Jérôme Darnault, à son père, à Honoré de Charlemont, à lui, cette voix qui semblait toujours traverser de sa flèche lasse le désespoir du monde...

Il se souvenait aussi de ses paroles, de ses dernières paroles, auxquelles le poignard d'un inconnu avait décerné une beauté définitive, comme si elle avait tracé dans l'air même de cet atelier qu'elle ne devait plus revoir, le Testament illimité de son âme.

N'avait-elle pas parlé d'un message confié à ces oreilles marmoréennes, d'un souffle d'elle déposé sur ces pierres éternelles? N'avait-elle pas voulu fixer sur ce radeau pâle des siècles un peu de son âme vagabonde? Oui, lorsque tout sera mort, les statues vivront de leur vie inconsciente et impérieuse; lorsque tout sera mort, lui-même, du haut de cette éternité froide, regardera la fuite des siècles.

Son père avait fait cela, son humble père. Tandis qu'Irène lui avait donné la vie, un être énigmatique et muet, muré dans son opiniâtre travail, lui avait offert l'éternité! Elle était à lui. Sous cette forme glaciale, il descendrait le fleuve noir des destinées, il assisterait aux aurores nouvelles, aux mondes renouvelés, aux êtres qui viendraient. Il pénétrerait dans cette zone inédite où la pensée elle-même n'entre qu'en vacillant.

C'est lui, c'est son incarnation lumineuse qui ira porter aux générations futures le message angoissé du présent humain, le secret de l'Impératrice.

« A jamais, à jamais », murmurait-il.

Une sorte d'ivresse tournoyait en lui, concert d'ailes qui se brisent à force de se heurter!...

Ainsi, lorsque les tombeaux clos auront avalé les foules que nous voyons; lorsque tout ce qui est aujourd'hui se sera abîmé dans la terre purificatrice; lorsque les sociétés présentes s'écrouleront dans un rauque bruit de tonnerre; lorsque les pieds nus des enfants à naître auront piétiné sur le sol poussiéreux les drapeaux enterrés; lorsque tout ce frénétique présent qui porte sur ses épaules le poids séculaire d'un vieux monde, mais aussi des aurores naissantes dans ses yeux se sera de lui-même enfoncé dans l'oubli; lorsque des vers que nous lisons il ne restera plus que ces mots isolés que les êtres se repassent comme des torches; lorsque la justice humaine aura remis à leur place les gloires momentanées; lorsque les visages que nous regardons ne seront même plus des souvenirs collés au fond d'un cœur mort; lorsque de ce siècle de rapidité et de sang et de tous ces noms que tant d'êtres ont portés, il ne restera plus que ces deux ou trois syllabes qui flottent comme des pavots énormes sur l'oubli terrible des siècles; lorsque tant de maréchaux dépossédés de leur prestige ne seront qu'une vieille redingote méprisée dans un musée qu'on ne visite plus; lorsque les histrions oubliés dormiront comme les hochets des enfants disparus; lorsque, peut-être enfin, les guerres seront mortes et les noms des pays supprimés; lorsque la carte, elle-même, refusera de porter, sur sa surface, des lignes noires pour lesquelles les hommes s'assassinent, lorsque les êtres de vingt ans, au lieu de donner à leur jeunesse le hideux exutoire de la haine, briseront les casques et les épées; lorsque le courage humain servira à autre chose qu'à tuer des êtres; lorsqu'on ira chercher dans leurs réduits obscurs les savants inconnus pour

leur donner la permission de venir au secours de ce monde misérable ; lorsque, peut-être, se lèvera sur le monde une lumière inventée par les hommes et qui refusera de luire sur des fils assassinés, sur du sang qui coule et sur des drapeaux ensanglantés, il sentit qu'il vivrait encore. Oui, il vivrait : puisque cette pensée elle-même, qui dépasse la tombe, serait toujours là comme un témoignage, puisqu'il se sentait ressusciter sous cette forme comme un Lazare fantôme, il possédait l'avenir.

Lui, le désespéré, lui en qui le désespoir humain était une fontaine inépuisée, lui qui déjà sentait cette mélancolie éternelle lui obscurcir chaque minute, voilà ce qu'Hubert avait fait pour lui : devant son hésitante jeunesse, devant son nihilisme natal, voilà que son père avait dressé cet autre lui-même qui semblait appeler tous les « pourquoi » et les vaincre et tordre les problèmes humains et leur tristesse passagère entre ses mains victorieuses.

Quelle radieuse expression rayonnait sur le visage né pour toujours ! Que voyait-il au delà des nuages du temps, pour sourire de cette manière, l'adolescent qui lui ressemblait ?

Y avait-il une lumière dans ce monde de ténèbres, non pas en arrière, non pas en haut ? mais là, devant : pour ceux qui auraient le temps de la voir, pour ceux qui vivraient et ne recevraient pas le coup terrible de la mort.

« Père, père », murmura-t-il, plein d'admiration, de reconnaissance, de ferveur.

Hubert s'était relevé. Sur sa figure nerveuse, une sorte de joie effrayante vacillait comme un prisme.

« N'est-ce pas qu'il est beau ? murmura-t-il. N'est-

ce pas que j'ai exprimé en lui toute l'âme de la jeunesse? Et puis, tu vois, ajouta-t-il, il est vivant. Il respire. Il écoute. »

Dans un coin, le piano d'Hubert semblait, de son panneau ouvert, entr'ouvrir toutes les symphonies.

« Il aime la musique! Si tu voyais quelle impression déconcertante elle pose sur son visage de pierre... L'autre soir, je lui ai joué la *Mort d'Yseult*, tu sais, ce fragment que ta mère aimait tellement, ce fragment que l'oncle Marcellus joue d'une manière si déchirante. Eh bien! il écoutait. Je te jure qu'il écoutait comme toi tu écoutais jadis ».

Des gouttes de sueur sur le front d'Hubert luisaient comme des étoiles tristes; il s'appuyait au marbre, il voulait parler, crier :

« N'est-ce pas que c'est toute la jeunesse et toute la joie humaine. D'ailleurs, que sait-il? que connaît-il? Il n'a vu que de belles choses. Il n'a entendu que de la beauté. Le soir où on a frappé l'Impératrice, tu te souviens, il était là, sous son linge, inachevé! Il a entendu sa voix. Ce fut sa première musique... Oh! s'il avait connu la vie, il ne serait pas pareil! Regarde dans les musées comme les chefs-d'œuvre s'abîment? Ils ont honte de voir tous ces masques humains qui viennent leur apprendre la laideur! Tout le monde ne devrait pas avoir le droit de voir les chefs-d'œuvre! »

Maintenant, un peu d'effroi naissait dans l'âme de Christian. Il aurait voulu appeler, comprendre : l'air de l'atelier se raréfiait, devenait irrespirable.

« Pas le droit, continuait-il. Et c'est pour cela que je suis heureux que tu sois venu pour m'aider... car les autres, je ne veux pas... c'est toi qui m'es néces-

saire... Tu comprends, il est trop beau pour aller dans les musées, trop beau pour les spectateurs... Je ne veux pas qu'on meure et qu'on souffre autour de lui. Je veux qu'il garde cette expression de joie, Christian, cette expression des yeux qu'il a, cette lumière pour laquelle il n'y a pas de mort. »

« Père, qu'allez-vous faire pour cela? » s'écria Christian.

Hubert releva son visage. Un orgueil étrange y éclatait. Sur cette figure pétrie d'inquiétude, rayonnait un astre nouveau inconnu des astronomes.

« Ce que je vais faire... Je vais l'enterrer, là, dans le coin du jardin; j'ai déjà creusé... il y a une grande tombe ouverte. C'est là que tu vas m'aider à le mettre, là où nous le porterons. C'est là que plus tard on le retrouvera, lorsque les hommes seront peut-être devenus dignes de l'apercevoir. Michel-Ange avait fait cela pour son Cupidon, ne t'en souviens-tu pas?... Oui, je veux l'enterrer... Une année dans ce monde, une année d'angoisse, de deuil, d'inquiétude, de douleur, de maladie... et il ne serait plus ce qu'il est. Je ne veux pas qu'il voit le monde tel qu'il est, Christian. Le monde doit attendre! Il attendra peut-être toujours! »

La nuit était maintenant tombée. Elle avait dévoré les choses, les objets, tout ce qui était dans l'atelier. Elle avait absorbé jusqu'aux visages. Seule, elle respectait la blanche statue qu'elle ne pouvait parvenir à éteindre et qui semblait illuminée d'un resplendissement intérieur. Seule, elle respectait la blanche statue qui prenait, dans la pénombre paradoxale, des nuances de perle, des colorations d'hostie, tous les tons différents de la blancheur, la blanche statue

d'orgueil et de ténacité, trop lumineuse, trop pure pour habiter avec les hommes.

... Christian se sentait plus troublé que jamais. Alors il vit Hubert se diriger vers la statue, il le vit poser ses mains périssables sur le marbre éternel. Il l'attira à lui dans un geste extraordinaire. Par un de ces prodiges de force dus à ses nerfs, il remua la silhouette divine qui semblait un moulage génial de sa propre forme.

Alors sa pâleur devint plus grande. Christian comprit que son père faisait un effort au-dessus de lui-même. Il se précipita à son aide.

Sa raison elle-même se trouvait immobilisée, enchaînée devant l'impressionnante voix. Comme devant sa mère jadis secouée, galvanisée par la force dévorante de l'amour, il obéissait à son père en proie au génie, à la folie. Il ne pouvait lui arracher son aide.

Ils furent, dans les chemins éteints du parc, dans le silence des feuillages, deux êtres vivants qui portaient un cadavre de pierre.

« Arrête », dit brusquement Hubert.

Ils déposèrent la statue sur le sol et Christian regarda.

C'était un coin du jardin où souvent il était venu jadis avec un livre, où il avait écouté le cri mortel des premières lectures, où il avait lu Goethe à quinze ans. Peut-être le même endroit où jadis sa mère, jeune fille en robe de tulle, au bras d'Emmanuel, avait prêté l'oreille à l'agonie saccadée de la biche.

Un cyprès pensif à côté d'un buisson d'azalée blanche les enveloppait d'une gravité d'anthologie. Au loin, le paysage s'évoquait comme dans un regard jeté

derrière l'épaule. D'immenses nuages semblaient s'y défaire, à la limite du ciel, comme de célestes bouquets qui s'effeuillent. Et la lune elle-même y paraissait si blanche, si ténue, qu'elle semblait un nuage rond à travers lequel on apercevait encore le ciel.

Une enfantine, une déchirante beauté peuplait ce ciel d'automne, indifférent et nombreux comme un paysage de la terre et où les morceaux de ciel entre les nuages dessinaient d'immenses routes inutiles et obscures.

*
*
*

Alors il aperçut le tombeau. Au pied noir du cyprès, elle était ouverte comme sur un promontoire antique, la tombe réduite et profonde où les machinations de la terre s'élaboraient en secret : tombe mesurée et naturelle, faite pour recevoir la dépouille de Cyparisse ou d'Hyacinthe et que n'altérerait de son sens de désespoir, de sa divine aspiration brisée, aucun crucifix symbolique, aucun encens suppliant.

Et autour, c'étaient les arbres de son enfance, les lointains de sa jeunesse, tout l'immense et petit décor submergé de souvenir et de paix.

« C'est là que nous allons le descendre. »

Ils avaient déposé la Statue auprès de l'arbre et ainsi, penchée dans le feuillage opaque, elle s'illuminait de lune. C'était toute sa jeunesse qui se dressait devant lui... les minutes de joie où il avait aimé la vie, où il avait réfuté la mort, enveloppaient, d'un tournoiement d'abeilles heureuses, les cheveux marmoréens.

« O père, père, s'écria-t-il, ce n'est pas possible ! Au nom du ciel, père, je vous en supplie ! »

« Il le faut ! » murmura-t-il, un doigt posé sur ses lèvres, accroché comme un secret.

... Christian n'osait plus lutter. Dès qu'une pelletée de terre retomberait sur la tempe invisible, il lui semblait que quelque chose de pâle allait être sauvé, et pourtant il en souffrait. C'était tout ensemble comme si la folie de son père enfonçait sa propre jeunesse dans la poussière de son jardin et aussi comme s'il soustrayait sa plus parfaite forme à la sanglante médiocrité des hommes.

Maintenant le marbre était couché. Silencieux et frigide, Christian se considérait, au fond du trou béant, comme une divinité couchée dans une blessure. Était-ce vraiment une statue ? N'était-ce pas un être humain, cet immobile lui-même dont le sourire montait au lieu de descendre ? N'était-ce pas de la chair, ces pâles épaules sur qui Hubert rejetait avec fureur le sol remué comme un drap silencieux ?

Alors une voix cria : « Hubert », qui les fit sursauter. C'était, là-bas, dans le jardin, du côté de la maison, un cri d'angoisse où Christian découvrit la voix d'Irène.

Une hâte religieuse saisit alors les mains de son père comme s'il craignait d'être saisi, interrompu dans son travail. Ils se pressèrent plus fiévreusement. Bientôt la tête seule de la statue émergea du limon, qui ne pouvait toucher à elle, qui ne pourrait attendre, dans l'avenir, à son incorruptible beauté.

« Statue, murmurait Christian, statue de moi-même, n'est-ce pas que, tel un cadavre ordinaire, tu ne pourras pas dans ta sépulture ? N'est-ce pas que la terre persistante ne parviendra pas, de par sa chaleur vivante, à transformer ta froide immobilité ? »

« Hubert! » criait la voix d'Irène.

On les avait cherchés sans doute? On s'était étonné de leur absence. Désormais, le terrain mystérieux avait repris son aspect plane, uni; désormais ils allaient quitter l'endroit inoubliable où gisait l'adolescent fraternel.

*
*

La nuit était totale. La lune, plus distincte, brillait à travers les arbres et descendait en reflets argentés sur la chevelure bleue du cyprès. Un peu de terre remuée suggérerait l'idée d'une sépulture humaine.

Et maintenant, une tristesse étrange l'envahissait. L'œil fiévreux d'Hubert était devenu hagard.

Alors, sur cette sépulture énigmatique qu'aucune désignation n'indiquerait aux vivants, Christian s'agenouilla. Des larmes montèrent à ses yeux, tandis qu'il abandonnait, peut-être sans retour, la dépouille incorruptible. Christian s'agenouilla comme si tout l'Idéal humain dormait là, dans la terre obscure.

« Statue, murmura-t-il, Statue que les hommes ne déterreraient peut-être jamais, garde en toi ma forme éternelle. Si le jour vient de te reprendre au sol à qui nous t'avions confiée, reparais comme ma jeunesse elle-même. Si j'étais plus sage, ô Statue, le lieu où tu dors deviendrait le terme de mes jours; je m'anéantirais sur ce tombeau, et j'évitais, comme toi, l'insulte de la vie et du changement. Je ne verrais pas les hommes se mentir et s'assassiner, les folies et les dérisions, et l'amointrissement de moi-même. Je ne me décomposerais pas dans la vie elle-même.

« Hélas! je vais vivre, Statue? Où vais-je vivre? Que vais-je faire? Quels rêves réaliserais-je de ceux

que compose ma jeunesse, comme des écrans devant la mort? Où sont les amours et l'idéal humain? Les Dieux sûrs, les chemins qui conduisent vers quelque chose? Toi qui as la possibilité de durer, attends paisiblement, à l'ombre de ta sépulture vivante : traverse sans obstacle les siècles ténébreux pour aborder peut-être à quelque pur rivage, dont nous portons en nous la claire nostalgie. Traverse les siècles, ô Incorrup-tible, et lorsque tu émergeras tranquillement du tombeau dont nul ne ressort, dresse à travers un monde nouveau le souvenir de mon regard, jette la forme de mon sourire sur une humanité qui te ressemblera. »

VI

Alors ils reprirent le chemin familier de la maison, celui qu'on suivrait en fermant les yeux.

Tout le corps d'Hubert, tout son visage, était maintenant comme retombé, ravagé; la singulière animation qui l'avait remué pour enterrer la statue laissait place à une pauvre pâleur ravagée. Comme son père avait vieilli. La vie semblait avoir quitté cette figure exacte qu'elle avait fait suffisamment souffrir.

Le jardin lui-même étonnait Christian. Il semblait qu'il en avait fait rouler la part la plus précieuse dans la tombe de la statue. Il s'étonnait qu'il fût là encore. Sa jeunesse, ses beaux décors, cette nuit de saphir liquide entre les arbres, ne l'avait-il pas enterrée aussi avec le marbre incorruptible?

Tout à coup, son père s'appuya contre lui. Il sentit la belle épaule du créateur contre sa poitrine, réclamer du secours. Il le soutint. Il le supporta contre lui et il fut presque étonné de le sentir allégé d'un poids mystérieux, comme s'il n'était plus lui-même.

« Écoute, Christian, j'ai encore à te parler; depuis longtemps je désirais t'écrire, mais cela m'épuise. Les mots sont longs à venir et puis on ne t'aurait peut-être pas donné ma lettre. Tu vas voir ta mère, Christian, tes oncles. Il ne faut pas croire ce qu'ils te diront. Ils te diront que je suis fou. »

« Père ! » s'écria-t-il.

« Ce n'est pas vrai, Christian, s'écriait-il avec une pauvre voix déchirante ; je te jure que ce n'est pas vrai. Si j'étais fou, suppliait-il, est-ce que j'aurais pu faire la statue que tu as vue et que nous avons enterrée, que nous avons protégée dans la terre ? Ils disent cela parce que je suis triste parfois et que j'ai d'étranges malaises et là — il montrait sa tête — là, quelque chose qui me ronge ? Mais je ne suis pas fou. Tous les créateurs sont ainsi, Christian, tous ceux qui ne vivent pas dans la minute présente, tous ceux dont l'imagination angoissée est projetée dans l'avenir, comme un promontoire. Je ne suis pas fou, mon enfant chéri, je te le jure. Et je ne veux pas que l'on m'enferme. Je ne veux pas. »

Il semblait écarter autour de lui les murs rapprochés d'une prison.

« Taisez-vous, père. De quoi parlez-vous ? »

« Oui, ils veulent m'enfermer. Eh bien, je ne veux pas. Ta mère, l'autre soir, parlait avec mes frères. J'entendais leurs voix autour de la lampe. Ils parlaient d'une maison près de Rueil. Je ne veux pas y aller. Je veux créer, travailler encore. Mon œuvre n'est pas finie. Le marbre m'appelle et veut que je prête encore des formes à sa masse immobile. Écoute-moi, Christian, il faut que tu t'opposes à cela. Il faut que tu me jures de t'y opposer. Il faut que tu me jures que tu m'empêcheras d'aller... où ils veulent m'enfermer. »

Tout le pauvre visage d'Hubert semblait menacé d'un danger horrible qui planait.

« Je vous jure, mon père, je vous jure. Calmez-vous. »

Mais déjà, comme il jurait, une étrange angoisse saisissait le cœur de Christian. Déjà ils étaient face à face avec Irène qui les avait cherchés et qui, à la porte de la demeure, semblait une statue vivante sculptée à même l'inquiétude humaine.

*
*
*

Après s'être étonnée de son retour, après le lui avoir reproché, Irène lui confia l'atroce secret. Lorsqu'ils eurent fait rentrer dans l'atelier le malheureux Hubert, grelottant d'angoisse, Irène emmena Christian dans sa chambre. Elle avait ce même visage angoussé du soir de la mort de son amour — ce visage sur qui passe et repasse la douleur, comme une aile violette.

En regardant son visage, ce soir-là, dans l'atmosphère de la chambre, dans le décor qui lui convenait, Christian s'aperçut que le visage de sa mère semblait avoir été composé pour la douleur. Sans doute il était beau dans la joie, par cette netteté régulière, mais il n'était pas lui-même. Dans l'intensité, les traits eux-mêmes devenaient d'une pureté plus déchirante, sous le signal d'une âme qui a besoin, pour s'exprimer, de respirer dans les grands domaines.

Elle lui fit l'aveu terrible : son père devenait fou. On avait consulté les plus illustres docteurs, tous les célèbres confrères du docteur Vernier. Le merveilleux cerveau où avaient frémi, avant de naître, tant de créations prodigieuses, s'éclipsait sous des nuages. Déjà, parfois, il ne trouvait plus ses mots. Le langage contrarié se brisait sous sa volonté supérieure. L'autre jour on l'avait trouvé aux pieds de ses

marbres, divaguant, les yeux douloureusement éteints, une bave effrayante à la bouche.

Ainsi, les horribles pressentiments de Christian se réalisaient ; mais ce qu'il avait craint, redouté, presque prévu, sa confuse inquiétude, n'était rien auprès de la foudroyante réalité prévue.

Et pourtant la statue ?

Un fou aurait-il pu faire cela ? D'un cerveau en désordre, d'une âme en ruine, de ce qui descend vers la déchéance, une telle chose pouvait-elle sortir ? Plus belle que Minerve, issue toute cuirassée du cerveau paisible de Jupiter, est-ce d'une âme en décomposition que pouvait sortir cette lumineuse effigie, cette clarté éternelle ?

Ainsi, comme une preuve magnifique, le marbre gisait dans le silence de la sépulture. Et la terre secrète le portait maintenant contre son cœur fermé.

Christian allait le dire à sa mère... Puis il n'osa pas. L'aveu se glissa sur ses lèvres. Son père lui avait recommandé le secret — et n'était-ce pas leur premier secret, celui qu'il ne pourrait jamais trahir, ce pauvre secret humain d'un homme que les autres hommes considéraient comme fou ?

Dans la chambre, deux autres êtres étaient entrés : Jérôme et Michel de Vénoge. Les familiers de la vie accouraient au rendez-vous de la folie comme ils étaient venus au rendez-vous de la mort ! Les frères venaient respirer le malheur fraternel.

Le bonheur des âmes, ils l'avaient possédé pourtant, et sournoisement, depuis toujours, du fond de son calme bonheur familial, ils l'avaient haï pour cette flottante présence du génie autour de lui. Et maintenant, dans leur sèche redingote, dans leur

aïnesse honorée, ils étaient heureux que le Destin semblât donner tort à ce puissant coup d'aile du génie et ravisse dans les nuages de la folie le clair esprit qui veut monter.

« Mon Dieu, n'aimez-vous pas l'intelligence des hommes, pensait Christian. Est-ce à la résignation, à la plate sensibilité, au matérialisme quotidien, que vous apportez les palmes ? Et vos grands hommes sont-ils les constructeurs, d'avance vaincus, d'une tour de Babel qui s'effondre dès qu'elle va heurter le ciel ? »

*
*
*

Ses oncles vivaient, dans leur calme et hideux bonheur, et son père était fou. Voilà où aboutissait le magnifique désir d'émancipation de ce cerveau. Voilà où le marbre conduisait, quand on veut le vaincre. Voilà où menait, de sa main tremblante, l'inspiration qui dévore. Ses oncles vivaient, mais de cette espèce de revanche, une fois encore, la Nature hautaine, jalouse de la personnalité vivante, se vengeait sur elle. Une fois encore la beauté avait tort.

« Oui, il faut absolument se résigner », murmurait Jérôme.

Et toute la haine fraternelle qui prend sa naissance dans le premier air respiré, luisait dans son œil jaune, sur toute sa médiocrité repue, sur toute sa hideur raisonnable.

Ah ! Celui-ci n'était pas fou ! Il ne le deviendrait jamais. Il vivrait dans sa maison de sage, accrochée sur la colline médiocre, qui ne regarde aucune étoile et sur qui l'obscurité des nuits tombe comme une punition.

L'enfermer... Alors, une révolte immense tourbillonna en lui.

Déjà, jadis, on avait retranscrit le feuillet funèbre de son grand-père avant qu'il ne soit mort, et maintenant on allait enfermer son père, au fond d'un cabanon secret!

Dans une cellule on allait cacher ce flambeau incomparable!

Alors, il se souvint de sa promesse. Jamais, lui vivant, on ne commettrait ce crime! Jamais, lui vivant, on n'enfermerait son père!

« Vous n'en avez pas le droit! » s'écria-t-il.

Autour de lui, comme jadis, l'assemblée s'était formée sans qu'il sût comment; il était au milieu d'eux condamné éternellement dans cette ronde prison vivante.

Sa mère s'était un peu écartée et pleurait dans un coin, mais sa famille était là, ses oncles, tranquillisés par la condamnation prochaine du génie! D'où venaient-ils? Qui les avait appelés ainsi? Qui les avait tous fait venir? Par quel sort, par quel hasard, tous leurs visages devenaient-ils, chacun, la grille de son enterrement?

Seul contre cette armée de visages! En vain, comme jadis, il guettait sur ces masques similaires que l'âge avait à peine marqués un peu plus, sur ces lèvres qui n'avaient jamais connu la délivrance farouche du baiser, sur ces yeux qui n'avaient jamais regardé que des murs de cellule.

... Et tandis qu'il cherchait, il se sentait vaincu. Il sentait qu'une fois de plus cette hideuse assemblée allait avoir raison contre lui. Il sentait qu'une fois de plus l'humanité qui transparaisait sur tous les visa-

ges triompherait de l'humanité solitaire qui avait inscrit sa révolte en lui.

Son père fou ! Pouvait-il être fou ? Était-ce possible ; à la cime du génie, cette ruine ?... Là-haut, dans l'immense arbre vert du laurier gigantesque, ces feuilles mortes ? Cet incendie du sommet ?... Fou ! Non pas.

Ah ! comme il l'aimait éperdument, plus douloureusement que jamais. Brusquement, il se sentait plus attaché à lui, plus confondu en lui, depuis que la vie lui était une solitude au milieu des hommes. Brusquement sa tendresse réveillée planait sur lui comme un cyclone.

Il se souvenait, comme d'une oasis, de son visage de tout à l'heure, des mains tremblantes autour de la statue éternelle, des mains si tendres, si prenantes à la fois. Fou ! Comme il le comprenait dans sa folie, l'être méditatif, comme il comprenait, plus que jamais, la sculpture mystérieuse !

S'il avait voulu, au fond de la terre pensive, coucher le marbre plus cher que son cœur, s'il l'avait, au fond de ce tombeau humain, dissimulé à jamais, c'était pour le protéger contre les choses, c'était pour qu'on ne le voie jamais, c'était pour qu'aucun de tous ces regards ne vienne profaner sa blancheur éternelle, c'était pour que la terre moins cruelle que les hommes le lui garde éternellement...

Mais sa mère, sa mère, toujours ne l'avait-il pas sentie, à cette heure, tremblante comme lui-même ! Elle-même, ne s'était-elle pas associée, de toute sa ferveur, aux œuvres de jadis, n'avait-elle pas apporté son attention aux chefs-d'œuvre qui étaient nés ; avant tous, n'avait-elle pas vu leur claire apparition dans son regard ?

*
* *

Oui, il se tairait. Comme il l'avait promis à celui que les hommes nommaient un fou, il ne leur parlerait pas de la Statue ! Puisqu'une fois de plus la médiocrité humaine avait encore raison du génie, il ne leur livrerait pas le pâle otage confié à la terre ; mais sa mère, sa mère, ne le verrait-elle pas un jour, après les orages de l'existence, sa mère ne verrait-elle pas, du fond des ombres, dressée comme une vérité radieuse, la Statue protégée par la mort?...

*
* *

Christian, ce soir-là, quand ses oncles eurent dîné, demeura seul avec sa mère. Il voulait lui parler à elle seule, sans que les autres fussent là. Il voulait retrouver avec sa mère cette impression d'anxiété curieuse que tout homme éprouve avec toute femme.

Calme, son père dormait. La nuit était revenue sur le jardin ; la Statue dormait pour la première nuit son sommeil vivant dans la terre.

Il demanda à sa mère de venir avec lui ; la maison l'oppressait. Sans qu'elle sût en quel lieu il était, c'est sur la tombe inconnue qu'il voulait l'emmener.

Comme tout à l'heure au crépuscule, ils referaient le chemin familier, celui qu'on pourrait suivre avec les yeux fermés. La nuit considérait le parc avec silence ; rien n'indiquait plus le lieu mortel où gisait le marbre. Il la fit asseoir sur le vase de pierre où elle s'était jadis assise avec Emmanuel, le soir où la biche agonisait.

Et alors, dans la mélancolie de la nuit, il se mit à ses pieds.

Le vent soufflait à peine. Chaque arbre semblait réfléchir. La route arrondie du ciel s'étendait dans son étendue inutile.

Alors il parla à sa mère. Jamais il ne lui avait parlé ainsi. Jadis, une nuit où il allait naître, elle lui avait parlé plus profondément dans son inquiète rêverie. Ce n'est qu'à présent qu'il répondait à sa grande interrogation.

Et c'était un cri supplicatif, un cri éternel dans le soir éphémère, sur la tombe qu'elle ignorait et dont lui seul sentait monter en lui comme un froid sublime et brûlant.

Et ce n'était pas seulement le cri de Christian vers sa mère, ce cri qui le traversait, mais l'immense cri problématique, secoué de prophétique révolte, que lance la créature à la création.

* * *

« Mère, écoutez-moi, disait le cœur oppressé de Christian; jamais je ne vous aurais parlé avec cette fluide et pathétique confiance, car vous n'êtes pas ce soir ma mère seulement. Mais vous êtes un peu la mère pensive de tous les hommes.

« Si vous étiez une mère comparable aux autres, je me serais tu encore, et je me serais tu encore si je n'étais pas votre fils à ce point, si je n'étais pas, malgré l'air qui circule entre nous, si étroitement votre fils; car nous sommes tellement les fils de la femme plus charnellement et plus impétueusement que nous sommes les fils de l'homme.

« Ma mère, écoutez-moi, je vous connais ; je me suis tu secrètement, mais je vous connais. Souvenez-vous que je vous ai suivie dans la demeure où votre amour allait mourir. Quels yeux vous aviez ce soir-là, d'immenses yeux privés de vie comme deux prunelles aveugles ; et souvenez-vous combien j'ai eu pitié de vos larmes et ce que j'ai appris en elles. Celui qui n'a pas pleuré ne sait rien, mais celui qui n'a pas regardé pleurer sait moins encore. Ma mère, souvenez-vous.

« Souvenez-vous combien j'ai tenu vos mains contre les miennes, étroitement posées comme les feuillets lourds d'un livre de douleur ; ô ma mère, il faut me répondre, vous n'avez pas le droit de laisser sans réponse le cri plaintif que j'ai jeté vers vous.

« ... Lorsque naguère, il y a toute ma vie depuis, vous avez senti en vous mon âme qui allait naître, qu'avez-vous senti ? Où avez-vous pris la force de me nommer d'un nom terrestre ? Aviez-vous donc été si heureuse ? Croyiez-vous en la vie, alors ? ... Dites-moi, qu'avez-vous pensé cette nuit-là, coulée, mêlée, multipliée par mon cœur inconnu qui commençait à battre ?

« O ma mère, répondez-moi : souvenez-vous ; je ne puis croire qu'en cette minute vous n'ayiez pas senti tourner en vous, comme aux parois d'une brûlante ruche vivante, mille pensées, comme mille abeilles ; de quel droit, pour quel but, m'avez-vous fait vivre entre les hommes ?

« Est-ce par crainte de mourir, lorsqu'une partie de vous-même est devenue vous-même ? Est-ce par crainte de mourir et pour jeter à l'avenir un peu de vous sous une autre forme et pour descendre encore les saisons ? ...

« Et maintenant, ma mère, vous sentez-vous vivre en moi? Vous souvenez-vous en moi de quelque chose? Fermez ces yeux qui m'ont appris les larmes. Verrez-vous encore avec les miens? Issus l'un de l'autre et provenant l'un de l'autre, comme un poème sanglant de son créateur, nous sommes aussi séparés que des étrangers qui n'auraient jamais dormi dans la même maison. Je puis vous faire souffrir, et je ne puis vous faire vivre; nous serions seuls séparés pour toujours, depuis ma naissance mortelle.

« O ma mère, souvenez-vous? Je ne puis croire que la seconde de la naissance soit une seconde comme les autres. N'avez-vous jamais senti ce droit dont on ne parle jamais? Pourquoi avez-vous cru que je naissais? De quel droit m'avez-vous donné cette sombre terreur de vivre parmi les hommes?

En arrière, le visage d'Irène semblait absorbé par le vide; ainsi, du cœur de Christian, jaillissait la plainte désespérée qu'elle avait poussée elle-même!

« Pourquoi? » répéta-t-elle entre ses dents, et elle mâchait la question rejetée comme un buis funèbre — et elle sentait, sur le visage de son fils, reparaître avec persistance son angoisse natale. Sans doute la personnalité mourait. L'inquiétude demeurait: sous la jeune forme de Christian, son inquiétude de jadis revivait, torche rallumée qui aurait emprunté de l'angoisse à la torche qui la précédait.

« Pourquoi? » répéta-t-elle.

Et Irène revoyait tout: la chambre originelle, la descente au jardin, la vision précise, tout ce qui avait été cette nuit le retour vacillant dans le parc nocturne; l'espoir enfin, l'espoir de jeter ce fils à la face de l'humanité comme une révolte éternelle.

« Ecoute-moi, dit-elle en chancelant, je sais tout ce que tu m'as dit, je l'ai senti, je l'ai pensé... Quand tu as parlé tout à l'heure ainsi, avec cette voix... c'était comme si moi-même je parlais, comme si les méditations de cette nuit étaient devenues des paroles sur ta bouche. Je ne puis te dire. J'ai pensé tout cela et même, écoute, Christian, écoute... une minute, j'ai voulu te tuer... »

Irène était devenue très pâle.

« Ecoute-moi comme je t'ai écouté. J'étais un être désemparé, inutile; déjà ton père me faisait souffrir; déjà à ma forme vivante il préférait les formes qu'il aimait, lui, d'une existence supérieure; rien ne m'attachait à l'existence. J'avais vu mes parents mourir; alors pour l'éviter ce supplice, ce vide supplice, j'ai voulu te tuer, tu m'entends; et comme il n'était plus temps, c'est nous deux que je voulais immoler ensemble... Je suis descendue dans le jardin, alors, quelque chose m'a arrêtée de mystérieux... »

« La peur de mourir, sans doute? » interrompit Christian.

Irène recula.

« Non, pas la peur de mourir, poursuivit-elle en frémissant, mais une espérance étrange, une espérance grande comme le monde. Ah! comprends-moi, Christian: pose sur moi la pitié de tes mains; je ne parlerai pas comme une mère à un fils, mais comme une femme à un homme. J'étais faible, vacillante, et mes idées elles-mêmes mouraient en moi. Et sans doute le fils de ma sœur est entré alors, guidé par ton père, avec ses yeux profonds, et il est venu s'asseoir près du lit. Alors je pourrais te dire que tu tressaillais en moi, et que malgré mes inquiétudes je sentais

juste de ne pas te faire naître. Si tu savais quel attendrissement dans le corps de la femme, si tu savais quel battement de cœur en soi?... Eh bien, non, ce n'est pas cela. La pensée de toi, de ton existence, ce n'est pas cela qui m'a convaincue. J'ai été plus hautaine, plus puissante que cela... plus tragiquement maternelle... Et pourtant, quel appel, quelle curiosité!... Non, non, rien ne m'a convaincue. J'étais décidée à cette mort... ensemble, à cette mort inséparable. »

Les mots d'Irène se pressaient sur sa bouche pâle, en désordre, sa bouche qui demandait pardon :

« Et je suis descendue dans le jardin... et j'allai vers la mort... dans le même jardin que ce soir... Et je te portais, comme pendant la fuite en Égypte, mais sans étoile. Et alors, une impression étrange m'a pris. J'ai cru en toi, Christian, j'ai cru en ta destinée. Au-dessus de nous, j'ai vu ton visage et sa jeunesse sur le monde. J'ai espéré éperdûment en toi. Je me suis dit que tu ne ressemblerais à aucun; qu'au-dessus de la mort, de la ruine, du malheur, tu pourrais élever quelque chose d'unique et de nouveau. Je t'ai vu à la cime de nos vies, comme cette fleur blanche qu'Antigone, prisonnière, regardait d'entre ses barreaux et qui l'empêcha de mourir. »

« Pourquoi parlez-vous ainsi? Ne connaissiez-vous rien de la vie; n'étiez-vous qu'une créature inconsciente? » s'écria Christian.

« Si, je connaissais tout, mais j'espérais quand même. »

« Et maintenant, s'écria-t-il, regardez-moi. De votre bel espoir, voyez ce qui demeure : Vous m'avez laissé vivre et déjà la vie m'a réduite à son esclavage... Ah!

qu'avez-vous fait? Que faisons-nous tous? Un être au-dessus des autres! Hélas! nous ne sommes tous que de pauvres êtres humains qui se font souffrir les uns les autres. Il fallait alors ne me donner aucun cœur, aucun nerf. Il fallait m'empêcher de voir ceci et cela, et tout ce que j'ai vu. Il fallait que je ne vois pas la mort et la folie, et vos pauvres larmes? Mais il n'y a qu'une statue qui puisse durer ici et ne pas se décomposer dans la vie. Vous n'avez pas mis entre l'existence et moi des barrières assez hautes, assez invincibles. Que voulez-vous que je fasse, que voulez-vous que fasse l'homme qui sait qu'il doit mourir? Voyez, regardez-moi : je n'ai pas encore vingt ans, et déjà de tous côtés la réalité m'opprime, m'assiège. Vous m'avez soustrait aux collèges et aux casernes. Vous avez cru faire de moi un être libre et vous en avez fait un être seul. Et il y a la mort. Pouvez-vous m'empêcher de mourir, de voir mourir, de savoir qu'on meurt? de savoir qu'on tue?... Le problème est insoluble. Mieux vaut, peut-être, puisqu'on donne la vie, l'accepter tranquillement, dans sa médiocrité, dans son mensonge, avec ses pactes incompréhensibles. Vous m'avez fait un cœur qui ne le pourrait pas... Et depuis ce soir là, y avez-vous pensé?

— Je t'ai aimé, Christian, ah! combien je t'ai aimé!

Les yeux d'Irène étaient pleins de larmes... Et alors Christian sentit en lui fondre une immense douceur.

— Vous ne me l'avez jamais dit comme ce soir.

— Jamais je ne l'ai senti ainsi, murmura Irène; depuis des années, n'as-tu pas senti ma tendresse éperdue?

— Seriez-vous capable de m'aimer toujours ?

— Hélas ! murmura Irène.

— De ne jamais douter de moi ?

Les yeux d'Irène se levèrent vers le ciel.

— Parce qu'alors, peut-être, murmura Christian, alors peut-être je me sentirais la force de tenter quelque chose de grand, d'inespéré. Peut-être, si j'étais sûr de vous trouver toujours dans ma vie, aurais-je la force de résister de toute ma fragile personne à l'humanité qui monte...

D'un coup d'œil, Christian enveloppait sa destinée : les minutes effrayantes qu'il avait vécu semblaient lui donner une force plus pathétique. Il s'était approfondi : il se voyait au milieu du monde. Il y envisageait les atouts qu'il apportait, sa personnalité palpitante. Ses premières années de jeunesse ne l'avaient encore asservi à aucune des effrayantes domestications de l'homme. Certes, sa pensée était neuve, indépendante, aérienne. Mais sa faiblesse était sa sensibilité, cette effrayante sensibilité qu'avait développée sa vie ; ne pourrait-il pas s'en créer une force nouvelle, au contraire ? N'était-ce pas ce qui avait le plus manqué aux autres ? N'était-ce pas sur cette force incalculable qu'on pouvait reposer son avenir ?

Sentir, n'est-ce pas comprendre, et comprendre, n'est-ce pas tout ? L'homme ne peut arriver à se surpasser qu'en comprenant toutes ses faiblesses, au lieu de tirer de lui-même et de dresser à ses côtés une factice effigie de lui-même, un masque trompeur où la vie humaine ne se reconnaît plus. Lorsque nous affrontons les grands hommes, ne nous heurtons-nous pas, souvent, à d'immenses récifs de pierre ? Ainsi, l'âme d'un Hugo demeure toute verbale. Ainsi jamais

le doigt blessé ne relève le livre où il n'y a que des mots, des mots!

Il se souvint combien de fois certaines pages de Renan, les dernières des *Souvenirs*, ses premiers pas hors de Saint-Sulpice, lui avaient apporté de force, de secours, à cause de cette sensibilité toute-puisante, déchirante...

Oui, il ferait de sa sensibilité une force! Il y attirerait toutes les sensations humaines pour les y comprendre toutes. Sa sensibilité serait la base expérimentale de l'humanité. Ceux qui n'ont pas partagé les émotions vivantes ne peuvent pas les comprendre. Ceux qui n'ont jamais eu besoin qu'on ait pitié d'eux n'éprouvent jamais de pitié. Et c'est encore le cœur de Rousseau, le cœur torturé, lassé, sensible, l'immense cœur de révolte et de franchise qui plane sur l'avenir des hommes et sur leurs révolutions nouvelles.

Oui, déjà Christian avait souffert. Lui qui avait aperçu la plus belle statue de lui-même au-dessus du limon terrestre, déjà il connaissait les affres hideuses de la mort? Déjà il avait vu, sur un visage adoré, la folie qui glisse à pas lents. Mais que peut la forme, sans la souffrance? Que peut la beauté sans un cri? Que peut être le chef-d'œuvre sur lequel il n'y a pas de sang?

« Plus tu seras sensible et plus tu seras grand. »

Il se souvenait d'une ligne entrevue dans un livre.

Oui, il devait extraire quelque chose de la vie et de son âme éperdue, livrer quelque chose aux hommes. Quoi? Il ne le savait pas encore. Un mystère puissant planait sur lui-même.

De tous les dons palpitants qui s'agitaient en lui, il ne savait auquel il donnerait la main pour le conduire

vers une cime : et cependant son avenir devenait lucide ! Il le sentait avec une fermeté certaine, avec cette lumineuse confiance qu'il ne retrouverait jamais. Un marbre qui aurait un cœur ! Voilà la loi qui montait de la terre. Voilà les ordres que lui donnait la dépouille incorruptible. Voilà ce qu'il comprenait.

Sa vie future se levait en lui comme une aurore mystérieuse dont il ne connaîtrait pas la puissance. Elle se levait sur les larmes de sa mère, sur le visage voilé de folie, sur le désespoir et sur la démence : elle se levait, dans l'ombre, sur la Statue enterrée.

LIVRE TROISIÈME

LA STATUE VIVANTE

I

La lumière se levait sur la chambre d'Emmanuel de Serlange.

Il ouvrait les yeux dans la demeure où s'épuisaient les semaines de sa vie, où depuis trois mois, le Pape l'avait appelé à une suprême élévation.

Emmanuel se souvenait de sa jeunesse; il y avait quelques mois qu'il n'avait pas vu Irène ni Christian, depuis son retour à Paris, depuis qu'il était venu se réfugier dans cette ville séculaire dont il était devenu archevêque.

D'étape en étape, il était devenu ce qu'il était. Le jeune prêtre qu'il avait été, le jeune évêque qu'il venait d'être, l'archevêque qu'il était maintenant, voilà ce qu'il opposait aux pathétiques silhouettes de lui-même soulevées contre lui, à cet amant rêveur et juvénile dont il avait interrompu la légende, à cet homme qu'il ne serait jamais...

Oui, il avait obtenu la paix de vivre; jamais la paix de l'esprit.

Il n'avait connu ni les déchéances de l'amour, ni ses

ravages ; il ne connaîtrait jamais le départ d'un être aimé, la mort d'un fils, le trouble humain aux mille visages. Mais il n'avait jamais obtenu cette tranquillité de la pensée qui est le partage des âmes simples.

Emmanuel n'avait jamais cru absolument à ce Dieu auquel il avait consacré sa vie.

Plus il s'élevait vers les rangs suprêmes du catholicisme, plus il voyait l'autel se rapetisser jusqu'à s'anéantir. Plus il éprouvait cette angoisse de vivre qui avait saisi son neveu et à laquelle il avait imposé un « chut » irrémédiable.

Depuis longtemps il n'avait pas eu de nouvelles des siens, d'Irène ; il savait Hubert malade. Jérôme Darnault, qui était venu l'autre jour lui rendre visite à l'archevêché, lui avait dit quels bruits couraient sur lui.

Souvent il pensait à Christian.

La ressemblance que portait l'adolescent à une sœur qu'il avait si étrangement aimée lui avait fait découvrir en Christian un fils purifié de son angoisse, né de la brûlante communion d'âme qui existait entre sa sœur et lui.

Souvent il évoquait sa silhouette, souvent il aurait voulu porter secours à cette inquiétude familière dont les premiers battements l'avaient troublé si puissamment.

Tandis qu'il méditait, l'heure se mit à sonner, à une horloge, puis à plusieurs, comme une argentine conversation de cloches. Il se leva et alla s'appuyer à la fenêtre qui donnait sur Paris et qui le séparait de l'existence. Elle donnait sur un parc.

C'était une de ces heures que les hommes connaissent peu et qui semblent réservées aux prêtres. L'air était

neuf comme si peu d'êtres le respiraient. Le soleil était à peine levé. A cette minute, pensait-il, combien peu d'êtres sont éveillés : il lui sembla qu'une fraternité le réunissait à ces privilégiés qui aspiraient cette aube précoce, aux travailleurs qui déjà, impérieusement, se levaient pour leur labeur quotidien, aux inquiets qui n'avaient pas su dormir, aux débauchés et aux insomniaques tourmentés qui demandaient à cette fraîcheur ce que le sommeil n'avait pu leur donner et ne leur donnerait plus jamais.

Puis il pensa à la messe qu'il devait servir à Notre-Dame et pour laquelle il fallait se hâter, la première depuis qu'il était archevêque...

Il repoussa la croisée ouverte, il se hâta.

Il descendit l'escalier du palais qu'emplissait une odeur de cyprès et de marbre. La voiture l'attendait au portail. Il y monta, serrant son bréviaire familier entre ses gants rouges, ses gants de fine soie sanglante...

Dans l'aurore parisienne, les chevaux indolents se mirent à piaffer. D'un coup sec, il fit s'ouvrir la vitre et l'air s'engouffra dans la petite demeure roulante, dans le vieux coupé pieux aux banquettes usées, où les autres archevêques, vers tant d'autres messes, avaient été assis dans des matinées pareilles.

Par l'ouverture carrée, il vit défiler le paysage de chaque jour. Parfois il apercevait un prêtre, morne et renfrogné, allant à sa messe quotidienne et qui saluait, en reconnaissant aux armes princières la voiture de l'archevêque; Notre-Dame, dressée au-dessus de Paris, semblait défier notre mesquine époque de sa dentelle robuste, de sa farouche éternité d'église.

Négligemment il feuilletait son livre de prières. Un

feuillet s'en détacha. C'était l'image de première communion de Christian. Au verso de l'image précieuse, souriait une figurine mystique pleine de douleurs, d'affaissement. Au recto, les dates, les prénoms : « En souvenir de la première communion de Charles-André-Christian de Vénoge, faite en l'église de la Muette, le 15 juin 1905. »

Christian!... Emmanuel n'aurait jamais de fils et il lui semblait qu'en ce fils de sa sœur continuait un peu de son âme. Lui aussi, il avait secoué autour de lui les conventions sociales dans une révolte déchirante. Lui aussi, il avait été cette aurore tremblante qui se refuse au monde; son entrée dans l'église n'avait été qu'un holocauste au pied d'un Idéal trop beau. Lui aussi, s'il avait voulu, quel amant il aurait été? quel poète?... Mais il avait eu peur de la réalité, peur de vivre... peur de se mesurer au désenchantement humain... Et il était monté vers ce Dieu qui, maintenant, le laissait si seul...

Comme il le laissait seul, en effet, dans cette aurore glaciale dont le fleuve recevait les premières atteintes mauves.

Jamais il ne l'avait senti comme ce matin.

Bientôt la voiture s'arrêta devant la cathédrale. Il descendit. Les portes s'ouvrirent et se fermèrent. Il était seul avec Dieu... dans cette immense nef où les siècles semblaient chanter.

*
*

Tandis qu'il montait les marches de l'autel, ployant sous sa somptueuse chasuble bleue, entre ses prêtres habituels, comme il se sentait seul!

L'église lui semblait vide, qui se remplissait pourtant d'une fervente assemblée de fidèles. Et pour cette église vide, il avait quitté la vie sans savoir ce qu'elle aurait pu être pour lui, il avait abandonné la vie à ceux qui en font un mauvais usage; il n'avait pas accepté de lutter : il avait choisi un des grands mensonges vitaux qui sont le squelette impérissable du monde.

Alors il commença la messe, sa première messe d'archevêque. Son rang l'anéantissait de pompe; les hauts ostensoirs luisants élevaient leurs mobiles monuments d'or; au dehors, Paris s'éveillait dans sa pompe quotidienne, comme une courtisane enivrée dans sa cour de prêtres et de Césars.

O Puissance! O Solitude!... Il se sentait plus solitaire aujourd'hui dans cette église que dans l'ancienne chapelle des frères maristes. Plus il avançait dans la vie, plus il lui semblait qu'il s'éloignait de Dieu. Le retrouverait-il jamais?

Il avait tout trahi pour s'obliger à la foi et si ce Dieu n'existait pas? Jadis, à la question de Christian, il n'avait rien répondu. Le prêtre n'avait pas découvert de mots pour dire à l'enfant de jadis; que lui répondrait l'archevêque aujourd'hui?

La vérité, voilà ce qu'on lui avait demandé. Voilà ce qu'il avait poursuivi au fond des églises? Voilà ce qu'il avait cru arracher à sa conversation interminable avec Dieu, et il n'avait demandé que l'oubli, l'oubli qu'il n'obtenait même plus à présent?

Mécaniquement, il disait sa messe. Et sa pensée courait, colombe blessée, au-dessus des paroles rituelles.

Alors il se retourna pour bénir. Il vit les assistants.

Il aperçut la tête baissée de la duchesse de Charlemont qui était une de ses paroissiennes les plus fidèles... Il vit une porte s'ouvrir, une silhouette nouvelle s'ajouter aux fidèles de l'église, une présence qu'il sentit avant de la voir, dont il reçut la sensation directe avant d'en avoir la vision.

Jamais les assistants de cette messe ne connaîtraient sa pensée de ce matin-là. Fermement il soulevait le calice. Et il lui semblait qu'aucune messe ne pouvait sembler plus fervente que cette messe à laquelle il ne croyait plus; il s'en acquittait comme d'un rôle glacial qu'aucune émotion ne pouvait troubler et dont il était lui-même le souffleur impeccable.

« Mon Dieu! mon Dieu! » murmurait-il en lui-même... Et s'il était sûr que Dieu n'existait pas, ne devait-il pas le leur dire? A la secrète pensée de ces intermédiaires divins que sont les prêtres, les fidèles n'ont-ils pas le droit? Ne devait-il pas leur annoncer la révélation de son âme qui lui semblait ce jour-là plus définitive que jamais, son âme divorcée d'avec Dieu! Et si Dieu était mort en lui, n'avaient-ils pas le droit de le savoir; avait-il même le droit de frôler l'hostie incolore, l'hostie toute-puissante d'une main qui n'est plus glacée de cet effleurement?

La vie qu'il avait sacrifiée, la foi qu'il avait choisie comme oubli, l'existence qu'il y avait conformée. Et maintenant, ce vide, ce silence? Se taire lui semblait un crime, parler lui semblait une offense? Il n'avait pas eu le droit de choisir le lieu sacré de Dieu comme le refuge d'une âme blessée, mais il n'avait pas le droit, aujourd'hui, du haut de cette grandeur où il était monté, de jeter vers les hommes sa parole de désolation... Que n'avait-il été franciscain, trappiste,

un de ces prêtres isolés dont la foi est une présence mystique dont on n'a pas à rendre compte, mais dans cette ambition religieuse dont il avait alimenté sa solitude, il était devenu un de ces conducteurs d'âmes qui enseignent un idéal dont ils ne sont plus sûrs ? Si l'idéal oscille entre leurs mains, c'est leur punition secrète.

La communion tinta.

Le prêtre desservant lui passa le calice vide où les hosties pâlissaient au centre de l'or. Il descendit les marches qu'il avait gravies. A la lisière de la grille sacrée, les visages espéraient la descente de Dieu.

Il les regardait chacun dans une lucidité effrayante. Jamais ils ne lui avaient apparu ainsi. Il vit le visage de la duchesse de Charlemont, belle encore de cette beauté qu'il avait connue, altérée d'amour divin et dont l'amant venait de mourir. Il murmura les paroles sacrées et sa pensée en lui disait : « Oublie, malheureuse, oublie un instant, dans cette sublime griserie, l'éphémère condition de notre être ».

Après elle c'était un jeune homme, presque un enfant. Il murmura les paroles sacrées et lui donna l'hostie. Et sa pensée en lui disait : « Oublie, être fragile, commence d'oublier, dans cette griserie, ce que tu comprendras demain ».

Ensuite il vit une malheureuse... C'était une créature du peuple, qu'il connaissait, presque une fille. Et son amant l'avait trahie ; et les portes de partout lui étaient fermées.

Et, dans l'église seulement, elle se sentait à l'aise comme entre les barreaux d'une halte fraîche.

Il murmura les paroles sacrées et lui donna l'hostie. Et sa pensée murmurait : « Oublie, victime passionnée,

oublie un instant les innombrables déchirures de ton cœur. Oublie ton terrible amour humain dans la jouissance éperdue de l'amour divin ».

Ensuite il vit un vieillard penché. Peut-être n'avait-il que quelques jours à vivre. C'était une figure parcheminée que le sang ne réchauffait plus, deux yeux trop vitreux pour s'illuminer d'un regard. Et il reconnut un homme qu'il avait vu, jadis, et qui avait semblé reculer les bornes de la honte.

Il n'avait vécu que pour la cupidité de l'argent et pour la poursuite des honneurs. De toutes les infamies qu'il avait commises pour réussir, sa boutonnière seule avait rougi. Il n'avait affiché des convictions profondes que pour les renier avec plus de poids. Et les grandeurs officielles avaient plu sur lui comme pour dissimuler sa honte. Et parfois on avait choisi de l'honorer pour ne pas être obligé de le déshonorer. Et il était devenu une statue officielle, construite dans la boue de lui-même, une sorte de monument d'infamie nationale, illustre par sa durée.

Mais la vieillesse était venue, cette respectabilité de ceux qui n'en ont pas, cette blancheur déconcertante... Et la mort était proche. Et il avait peur... peur de la mort et il s'était réfugié maintenant dans cette foi dont autrefois il avait fait métier d'être l'insulteur; et maintenant il venait demander secours à ces crucifix qu'il avait nargués, dans sa toute-puissante maturité; il venait supplier ce Dieu qu'il s'était illustré en poursuivant. Sênile et suppliant, il mendiait de l'espérance pour demain, l'espoir que ce ne soit pas tout, l'espoir que la mort ne dissolve pas entièrement dans quelques heures, en soufflant dessus, sa statue de boue.

Et près de lui, pour le supporter, pour le soutenir,

attendant en paix sa récompense du dimanche, il aperçut la vieille maîtresse de cet homme. Elle soutenait sa forme croulante, elle venait avec lui jusqu'au bord de la grille.

Et il murmura les paro'es sacrées, et il donna l'hostie, la sublime hostie, l'hostie pure du sang divin. Et sa pensée murmurait : « Oublie, créature misérable, jusqu'à la honte de toi-même. Oublie la mort qui va venir te saisir et fera de toi un cadavre méprisé. Oublie ce qui monte de ton passé dans cette minute d'exaltation puissante ».

Ensuite il vit un vieillard austère. Il le reconnut tout de suite. Les yeux bleus luisaient dans la claire figure de plein air. Les cheveux relevés en brosse exprimaient l'âme martiale. Celui-là, croyait-il ? Jamais, autant que ce matin, Emmanuel n'avait cherché à approfondir les visages auxquels il discernait l'esprit... Ce matin, la foule anonyme des fidèles prenait chaque fois une personnalité affirmée. Chacun semblait une des formes de cette humanité médiocre sur laquelle sa précieuse puissance dispersait un farouche oubli.

Quelque chose d'impérieux et d'inutile, de frivole et de sévère, habitait le visage du général marquis de Reuilles qu'il avait connu chez ses parents jadis. Tout le long de cette vie militaire qu'il avait choisie et par laquelle il avait gravi les échelons des grades, il n'avait été qu'une forme sanglante et il avait conservé sa piété d'enfant. Cet homme qui avait choisi pour métier la mort humaine, ce bourreau galonné, était un chrétien farouche et ingénu ; et, entre ses mains qui avaient tué, le chapelet semblait égrener des noms de morts...

Derrière lui, derrière sa figure, Emmanuel voyait des petits tertres obscurs, de ces tombes silencieuses qui semblent comme un soupir désespéré de la terre; il en voyait à l'infini et aussi des armées, toute une armée de jeunes visages morts qu'il avait conduits au massacre. Ses deux fils étaient morts. Lui vivait de cette espèce de vie supérieure qui semble arroser la mort d'autrui, ayant maintenant dépassé les âges où l'on meurt et tout emprisonné dans sa vieillesse illustre et sanguinaire. Sur ses mains, dans lesquelles il tordait un gant pâle, les veines dessinaient d'obscurs chemins. Il croyait! Pouvait-il vraiment croire? Il venait au Christ qui a dit : « *Tu ne tueras pas* » les mains toutes rouges de sang, les oreilles bourdonnant de plaintes, celui dont le destin avait été la mort d'autrui, celui qui semblait sortir d'un immense abattoir d'hommes.

Et il murmura les paroles sacrées et il donna l'hostie, la sublime hostie, l'hostie pure, blanche comme le sacrifice total de soi-même, pleine du sang versé pour sauver le monde. Et sa pensée murmurait : « Oublie ceux dont la mort est autour de toi! Oublie la mort que tu as donnée! Oublie ces cris que tu entends la nuit et qui sont les cris mêmes de la jeunesse!... Oublie l'immense charnier sur lequel tu règnes et dans lequel ton drapeau, chaque jour, cherche de quoi devenir rouge ».

* *

Devant lui ainsi, pour la première fois, se dressaient les visages humains, tous ceux qui viennent

réclamer à la piété son inépuisable oubli, tous ceux qui viennent se réfugier en elle, ceux pour lesquels il était un immense médecin spirituel, sublime dispensateur d'une morphine plus noble mais dont il ne pourrait jamais accroître la dose.

« Et s'ils repartaient d'ici différents ? si l'hostie que je leur décerne, si ce Dieu dont je les investis les réduisait définitivement à son règne, mais tous retourneront à leur crime, tous ne reviendront que lorsqu'ils n'auront plus que cela, lorsque toutes les espérances humaines les auront trahis. »

*
* *

C'est alors qu'il aperçut Christian...

Il ne l'avait pas vu entrer, il avait senti une présence nouvelle dans l'église, mais il ne l'avait pas vu. Il l'aperçut tout de suite.

Son visage était serré, presque sans regard... comme annulé par l'émotion ; ses cheveux serrés autour de ses tempes, il attendait l'hostie... Pourquoi était-il là ? sans l'avoir prévu ? quelle immense expérience d'âme venait-il tenter ?

Emmanuel s'arrêta une minute et ses pensées se pressèrent en lui. Aux autres peut-être il avait le droit de continuer à mentir, mais à lui, à Christian?...

Non ! il ne pouvait pas lui décerner l'hostie ; il n'en avait pas le droit. Dans le bref parcours du calice à sa lèvre, elle tomberait sur le sol. Il avait pu la donner à la femme privée de son amour, aux rêveurs tourmentés, à ceux qui voulaient oublier leur crime passé, leur honte enfuie... mais à cet être qui lui ressemblait,

avait-il le droit de laisser à l'hostie sacrée, le symbole qui lui était attaché? Et pourtant quel prétexte pouvait-il invoquer. Il levait les yeux vers le ciel!... et il ne voyait que les murs écrasants de l'église, que le vitrail obscur, même pas un carré de ciel par une vitre ouverte, un carré bleuté!... Il ne voyait que l'immense lourdeur de la foi qui pesait sur ses épaules de toute sa somptueuse chasuble dorée.

L'église tout entière, l'église immobile, l'obligeait au silence et tout cet immense auditoire agenouillé vis-à-vis duquel il s'était engagé dans un pacte solennel... Le jour où il avait gravi ces marches, le jour où il avait revêtu cette robe écarlate, le jour où il s'était essayé à soulever le calice de ses mains lasses d'être humaines, il était devenu un des menteurs effrayants et sublimes, qui sans cesse doivent verser de leurs mensonges à tous les désespérés humains; il ne pouvait plus sortir de là et sa punition était de continuer à élever au-dessus des foules cette lumière qu'il savait éteinte : y renoncer serait d'un traître. Le problème était insoluble!; Oui, il fallait continuer de mentir, il fallait perpétuer jusqu'au bout la messe inexorable qu'il avait accepté de servir...

Aucune échappatoire n'était possible?... Et celui qui était si près de son cœur, voici qu'il venait, agenouillé à la grille, lui demander sa bénédiction et l'hostie en laquelle il ne croyait plus!

Que n'était-il demeuré dans l'univers, que n'avait-il refusé d'entrer dans aucune des solidarités humaines? En dehors des lois, en dehors de tout, que n'avait-il été une de ces voix inexprimables qui font de la Vérité une colonne traversant les murs, une de ces libres voix qui ont le droit individuel de tout dire...

Et Christian était là qui l'attendait, qui attendait...

Un remords immense glaçait les mains de l'Archevêque, et élargissait l'horizon vide de son regard mais, comme il avait fait pour les autres, il murmura les paroles sacrées et il donna l'hostie.

Quelques instants plus tard, Christian et Emmanuel se retrouvèrent ensemble à la sacristie. Ils firent la route pour revenir chez Emmanuel. Chacun se taisait, comme si ni l'un ni l'autre des deux ne voulait être le premier à rompre le silence. Christian le brisa le premier dès qu'ils furent dans la demeure d'Emmanuel, au pied du fleuve qui déroulait son écharpe d'argent.

« Vous semblez m'en vouloir, mon oncle ? » murmura-t-il.

« De quoi puis-je t'en vouloir ? répondit Emmanuel. De ta venue de ce matin ? elle m'a surpris, voilà tout. Rien ne me la faisait prévoir. Je n'avais pas eu de tes nouvelles depuis un mois. Et puis soudain ton visage, là, au milieu de ces inconnus... Tu as dû voir ma main trembler, n'est-ce pas ? Oui, cela m'a surpris. Tu n'es pas pieux, tes parents non plus : quelle brusque folie t'a prise ? J'avais envie de te demander pourquoi tu venais. »

Le visage de Christian s'était penché.

« Pourquoi venais-tu ? Voilà une question bien singulière dans la bouche d'un prêtre, me diras-tu ? Où ai-je lu qu'il ne fallait jamais demander aux fidèles quel désespoir, quel désenchantement, les con-

duisait au pied de nos autels. Quelles que soient les causes qui nous ramènent, c'est Dieu qui les a inspirées et elles sont bénies. C'est Joseph de Maistre qui a écrit cela, je crois, quelque part... Je ne pense pas comme lui. Pour les autres, peu importe. Je ne plonge pas si hardiment dans les âmes indifférentes de mes fidèles... mais la tienne m'est plus précieuse... Si tu croyais véritablement, je te dirais : « Viens, Christian »... Mais tu me ressembles trop pour que je n'aie pas le droit de deviner, un peu, ce qui se passe dans ton âme. La foi est un don sublime. Si nous avions vraiment la certitude de Dieu, si nous étions sûrs de sa puissance et de sa vie, le monde serait changé... mais personne ne croit véritablement. »

« Que me dites-vous, mon oncle? » s'exclama Christian.

« Non, répondit Emmanuel en secouant la tête, personne ne croit véritablement; et voilà ce qui change tout. Pense si les êtres qui prétendent croire étaient sûrs, absolument sûrs, quelle indulgence, quelle grandeur, quel détachement des choses humaines! Pense comme tous les préceptes sur lesquels les hommes s'appuient pour vivre s'effondreraient devant cette lumière! Mais le souci de la vie matérielle subsiste avec le souci de la vie spirituelle. Ces deux ambitions coexistent. Et continuant à vivre leur vie mesquine, leur vie de guerre et de haine, les médiocres croyants prennent, avec la foi, timidement, la précaution timorée d'une assurance sur le ciel... Pense, Christian, au paradoxe de la foi, à ces Judas, à ces Pilates agenouillés pour venir rendre hommage au Dieu dont ils ont peur sans en être certains.

« Voilà la foi qui remplit une part du monde, voilà la foi que je rencontre au pied de mes grilles, celle qui n'a même rien du pari terrible de Pascal. Toi, c'est autre chose. Au début de ta vie une immense inquiétude te saisit. Du fond de toi-même, comme lorsque tu étais enfant, a jailli la formidable interrogation qui devrait soulever le monde entier. Tu te demandes si Dieu existe. Tu vas plus loin, plus hardiment, en toi-même. Dieu encore — et il baissa la voix — Dieu pourrait lui-même ne pas exister; mais ton âme, la mienne, celle des êtres qui te furent chers, l'angoisse immense, le pilori moral auquel la naissance nous a attachés, le voilà qui commence ! Tes yeux se sont ouverts à la lumière, tu as senti en toi cette personnalité incommensurable, ce je ne sais quoi que l'homme ne peut ni deviner ni transmettre. Et tu ne saurais accepter qu'il finisse entièrement. Tu ne le peux pas. Ou alors, pourquoi tout ? pourquoi pas le suicide du monde ? pourquoi pas l'extinction de cette planète ? Une fois tu m'as posé cette question, enfant. Et je t'ai dit « chut ». Aujourd'hui je veux te répondre... Aujourd'hui, c'est plus grave. »

« Mon oncle ! » s'écria Christian.

« Aujourd'hui je te répondrai, Christian : je suis prêtre, ma mission est de croire... et je ne suis pas sûr... Tout à l'heure, lorsque j'ai vu ton anxieuse pâleur attendre l'hostie, j'ai failli te la refuser. Je n'étais plus sûr de ce qu'elle représentait, et à toi je ne voulais plus te mentir. Dieu peut-être n'existe pas ! Notre âme sans doute s'éteindra à l'abolition de notre corps et il n'en restera rien, même dans les fils que nous aurons eus. Nous rentrerons dans le glacial néant dont jamais nous n'aurions dû sortir. Mais

nous en sommes sortis. Voilà la grande chose. Nous sommes. Et nous qui concevons ce vertige, nous qui mesurons notre petitesse, nous devons avoir notre part d'éternité. La façon dont une âme se juge mortelle et périssable peut influencer sur sa force vivante et nul ne sait jusqu'où il est et jusqu'à quand ! Comprends-moi. Éphémères et transitoires, nous avons le droit, puisque nous vivons, de faire quelque chose qui reste. »

« Mon oncle, mon oncle, où trouverons-nous la force nécessaire ? » s'écria Christian.

« En nous-même si tu m'écoutes !... Christian, si je n'avais pas eu peur de la vie, je serais devenu un de ces êtres qui vivront peut-être toujours et qui créent le Dieu qui n'existe pas... Il y avait en moi une intensité, une indépendance... Mais j'ai eu peur d'être vaincu, je n'ai pas voulu risquer une défaite : je n'ai été qu'une force négative. »

Sa belle tête ciselée était appuyée à la porte et il la frappait contre le bois, comme s'il voulait la blesser.

« Oui, j'ai raté ma vie, comme le monde rate peut-être la sienne ! Je ne serai pas un des traîtres à son idéal, comme tant d'autres qui nous entourent. Mais je n'aurai pas agi sur cette vie même où le hasard m'a fait entrer... Je ne veux pas que cela t'arrive. Tel que tu es, avec ton inquiétude et ta générosité, tu dois faire quelque chose pour le monde. Tu ne dois pas venir dans une église, être un fantôme de plus, un spectre agenouillé. Non, Christian... Va-t'en, va-t'en, n'entre pas ici. Va vers les hommes. Ils sont misérables, éphémères, ils vont mourir. Et vois ce qu'ils font. Essaie de leur crier quelques-unes des grandes

vérités qui, elles peut-être, seront éternelles. Deviens une des torches vivantes qui brûlent sur le coteau de la vie pour éclairer l'avenir. »

« Mon oncle, mon oncle, s'écria Christian, est-ce vous qui me parlez ainsi? Qu'y a-t-il à faire avec le monde? Il faudrait pour cela une force, une fougue, une lumière. Et en ai-je suffisamment? Oui, vous m'avez deviné. Avant de vivre, j'ai eu peur et je venais demander asile à cette ombre et essayer de croire; moi aussi je me croyais appelé à quelque mission sublime et il me semblait qu'un Dieu m'animât; mais déjà les laideurs du monde m'ont contaminé, et je ne veux pas vivre une vie qui n'a pas de sens. »

« Et si tu lui en donnais un : oui, la vie n'a pas de sens encore, murmura l'archevêque, mais si tu lui en donnais un, répète-t-il presque doucement. Du fait qu'une chose n'est pas encore, pourquoi affirmer qu'elle ne sera pas, qu'elle ne sera jamais. Le sens du monde n'est pas dans le passé, où nous sommes, mais dans l'avenir que nous composerons. Et là peut-être il nous attend. Ce n'est pas dans nos ruines, ni dans nos églises que tu apprendras à devenir un être nouveau. Tu n'y trouveras que l'oubli. Mais va en avant, pense à ce qu'il y a de lumineux, peut-être, et de fort. Pense à l'ivresse d'être un de ces précurseurs qui crut en l'avenir. Pense à la joie d'être un de ceux qui installent dans le monde une idée qui ne peut plus mourir. »

« Hélas! répondit Christian, je crois, en vous entendant parler, écouter mon âme elle-même. Oui! je voudrais faire d'un monde qui m'écouterait quelque chose d'immense. Des idées tourbillonnent en moi! Des rythmes s'agitent! Je me sens la force de défier

un monde. Mais suis-je assez pur ? Pour être l'homme d'une mission, ne faut-il pas sentir en soi toute la pureté humaine ? Et mon misérable corps est fragile. Et les tentations sont fortes sur moi... Mon oncle, je sens en moi tous les appels de la sensualité humaine... »

L'Abbé le regarda un instant, fixement, comme s'il le confessait entièrement dans un regard.

« Ceux qui ne sentent rien ne peuvent rien pour les hommes, murmure-t-il. Si la Destinée t'a rendu faible, remercie-la. C'est celui qui aura tout le mieux senti qui sera le plus près de Dieu. Il n'y a pas de péché de chair ni d'amour. Il n'y a de péché que dans la haine ; il n'y a de péché que dans l'argent et sa laide poursuite. Et d'ailleurs, tous les hommes sont semblables. Ni le cœur, ni le sexe, ni la terre n'ont de frontières, et les barrières que l'homme veut mettre à l'amour sont inutiles. Puisque tu as peur de toi-même, Christian, laisse-moi te faire un aveu : j'ai aimé autrefois, j'ai aimé passionnément un être que je ne pouvais pas posséder, que je ne devais pas posséder, que je ne posséderai jamais. Et maintenant lorsque j'y pense, je sens se lever en moi une révolte profonde. Comment n'ai-je pas eu la volonté de déclarer cet amour, de narguer les lois créées par les hommes, les lois qui n'existent pas. Il n'y a qu'une règle humaine : ne pas faire souffrir ; Dieu naîtra, le jour où les hommes ne souffriront plus. »

« Mais vous, mon oncle, vous dont la parole ainsi me soulève, continuerez-vous à dire des mensonges ? »

« C'est ma punition, Christian. Je puis, toi, te prévenir. Je puis t'écarter de ce tombeau vivant. Je ne puis plus en sortir. Car je n'ai pas le droit de

décevoir les hommes, les fidèles là qui m'attendent.
C'est ma punition. »

Et Christian vit couler des larmes le long du beau visage, sur les mains pâles qui continueraient à lever sur les foules l'ostensoir auquel il ne croyait plus.

III

Et à partir de ce jour, le sens de son œuvre naquit en lui. Au fond de l'ombre, dans le parc silencieux, au sein du paysage tranquille, dormait la statue immobile de lui-même. Il y répondrait par une statue vivante, réplique de celle qui attendait dans la cendre et à laquelle il pensait si souvent ; incorruptible, elle aussi, à sa manière et digne de porter aux siècles un message inépuisable.

Oui ! son œuvre naquit en lui, encore imprécise, encore palpitante, mais vibrante et comme un cri de révolte, un cri de révolte contre la mort et contre la vie... Elle était née depuis le jour où, enfant, il avait vu le visage glacial, sculpté dans sa suprême matière, où il s'était dressé contre les iniquités de l'existence.

La Vérité ! la Vérité ! Voilà ce qu'il voulait substituer aux troubles mensonges du monde, la Vérité qui est une et qui ne régnait nulle part...

Il connaissait à peine l'univers ; il n'était pas encore sorti de France. Et pourtant il connaissait l'humanité. Il s'était penché sur lui-même pour la connaître.

Et d'abord il voulut connaître la vie, il voulut se l'incorporer et qu'elle entrât en lui. Seul, il voulut descendre auprès d'elle : il voulut la voir partout.

Il voulut la poursuivre jusque dans ses retranchements les plus étranges, ceux où elle se confond avec la mort.

Et Paris lui apparut, Paris sortit de son mystère pour lui répondre.

Une fois encore la magnifique explosion de la personnalité humaine risquait en lui son immense et suprême aventure, débarrassée de tous les liens qui l'étouffent, de toutes les disciplines qui la courbent, de toutes les traditions qui l'anémient.

Comme la statue du jardin, la beauté était enterrée. Son père fou avait eu raison : le marbre immobile, le chef-d'œuvre de pierre n'aurait pu affronter ces horreurs, le spectacle du temps présent... Partout la médiocrité régnait, dans une sorte de triomphale souveraineté ; la vie, abandonnée aux monstres, devenait une courtisane souillée et couverte de morsures, un Prométhée éternel qu'il fallait délivrer de ses chaînes pour qu'il puisse jeter sur le monde l'éternité de son regard.

Un matin qu'il galopait au Bois dans une fiévreuse allure, des rythmes naissaient en lui :

« Paris, s'écriait-il, pense à ce que tu pourrais être!... Et pense à ce que tu es... Je suis venu à toi dans ma jeunesse pour y composer mon œuvre. Mon cœur est penché sur toi. Feras-tu, de ta laideur nouvelle, une insulte au passé déçu? Rendas-tu les ciels vers lesquels nous allons moins beaux que ceux que nous laissons en arrière? Rendas-tu l'Avenir moins lumineux que le Passé? Ne feras-tu pas se lever d'entre tes murailles futures une aurore nouvelle?

« O toi qui portes un nom de berger grec, un nom

de fils de roi, Paris, n'est-ce pas toi jadis qu'a suivi cette Hélène en qui la Beauté refléurit? Et maintenant les yeux tournés contre ton cœur, n'est-ce pas toi qui la conduit? Paris, ta beauté meurt.

« Pourtant, une minute moderne pourrait être grande. Les histrions ont tous menti qui détestent la grande chevelure d'or jetée contre ton cœur. Une conspiration de haine monte contre ce qui est beau, un américanisme hideux enveloppe le monde et supprime une élite disparue par une élite plus médiocre. Au moins les souverains de ton passé reconnaissaient la puissance de tes poètes. Et les vers de Racine excusent le siècle de Versailles. Et les jardins de Trianon, la nuit, avec leurs aigrettes de jets d'eau!

« O Ville lumineuse, s'écriait Christian, cette Bastille que tu as ouverte, et ces têtes que tu as promenées au bout des piques, est-ce pour cela? Toute cette Révolution dont tu t'honores, est-ce pour nous offrir ce spectacle?...

« Pourtant la Beauté n'est pas morte!... O Ville lumineuse, nous feras-tu regretter d'autres époques, feras-tu que nous n'ayions de nostalgie que de ton passé et que nous doutions de ton avenir?

« Pourtant la Beauté n'est pas morte. Ses yeux refermés sur son regard dorment dans un silence éternel et si tu te rendais digne d'elle, tu la verrais rejeter son linceul et marcher dans tes rues, du bout de ses pieds pâles.

« L'Univers est-il donc toujours le même, sans progrès possible? Et du fond du panier où on les met, les têtes coupées nous lancent-elles un regard ironique?

« Non! non, des révolutions humaines, je n'espère

peut-être rien, mais du réveil des hommes et des êtres à naître. Peu à peu, en remplaçant les vieux idéals de jadis par des idéals nouveaux et en les imposant dans les cerveaux des générations futures; et lorsqu'au mot d'honneur nous aurons substitué le mot d'amour, et au mot de devoir le mot de tendresse et au mot de justice le mot de pitié, et au mot de patrie le mot de beauté humaine, alors peut-être naîtra une génération éclairée pour qui l'esprit humain et son rayonnement seront plus précieux que toutes les provinces.

« Ils ont menti, ceux qui prétendent que nous allons vers la laideur; une ère nouvelle peut naître dont je serais le conducteur. J'arracherais au temps présent, comme une illusion nouvelle, sa beauté que je veux connaître? Et j'entr'ouvrirais ses fenêtres sur le siècle qui a vingt ans.

« Paris! En toi qui fus l'espoir, le monde désespère; en toi qui fus le cri qui donne la lumière; en toi qui secouais les étranglants liens! Ton devoir n'a jamais survécu par les armes, et sur le trépied d'or arrosé par des larmes, si tu n'éclaires plus le monde, tu n'es rien?

« Ta destinée aventureuse fut de voir avant tous les horizons nouveaux, de choisir la plus haute et la plus jeune cause et d'y courir sur tes chevaux! Paris, qui sentis battre au fond d'une âme creuse, le cœur de Jean-Jacques Rousseau!...

« Oui... je sais... j'ai connu la mort et mes larmes ont ruisselé? Mais je veux cependant faire de cette époque une ère de grandeur nouvelle. Je veux que de mon siècle, à travers les siècles perdus, on se souvienne, ainsi que d'un siècle sauveur, et je veux

décliner ce siècle ravalé des empoisonneurs qui l'enchaînent?

« Vois partout, en tout lieu, la laideur qui s'installe, vois tout insulté, avili! Vois partout la bêtise organisant sa halle, vois la foire d'horreur offerte à l'infini! Vois ces morts qu'on a mis autour de ton royaume! Vois cette garde de fantômes, et le cri des usines, et le cri des canons. Sors de tes rangs, Paris, et renverse tes maîtres. Fais crouler ceux qui voudraient mettre sur ta bouche d'azur un drapeau pour bâillon!

« Où donc est la Beauté que j'ai lue dans les livres? Où sont tes poètes divins? Où sont tes hauts penseurs, dont le Monde était ivre, tes Renan, tes Vigny, tes dieux du lendemain? Où donc est le signal allumé par tes mains?

« Est-ce toi cette ville absurde, infamilière, où les aventuriers montent sur les tréteaux? Où les plus grands savants, pour escorter leur bière, n'ont que des larmes pour écho, où toute la Beauté, insultée et battue, fuit devant des rythmes guerriers; où, dans le sang de ceux qu'on tue, on plonge ses moindres lauriers, où toutes les places publiques sont souillées par de vils échos; où l'on élève sur des socles les acteurs et les maréchaux?

« Où donc est cette époque où vivaient, en tes murs, Lamartine et Chateaubriand; où l'intelligence et l'azur te faisaient un front rayonnant; où le monde ébloui de te voir dans la nue, comme un phare plein de douceur, te demandait conseil comme à sa haute sœur?

« Tes poètes sont morts avec tes jeunes gens! Toute la beauté de ta vie, tu t'en es moins saigné! Et c'est des vieillards pleins d'envie, que tu déterres pour régner. Oui, des vieillards partout, vacillants, pleins

de haine, tous les oubliés de jadis, tous ceux qui ne peuvent qu'à peine, se hausser sur la tombe où sont couchés leurs fils.

« Où vas-tu, Ville auguste, où tant de destinées ont cependant jeté leurs premières lueurs, où le cœur de Rousseau commença la journée, dont le soleil montant devrait sauver nos cœurs. D'autres villes avaient des dons sur le visage, et d'autres horizons dans leur lumière claire. Londres avait Shakespeare en otage, et l'Allemagne avait Wagner. De son âme exaltée les rauques Walkyries déchaînaient sur la nuit leurs farouches archanges, et répandaient des harmonies, avant de répandre du sang.

« Mais nous, nous pour qui rien n'existe, qu'être beau, tendre ou grand, qu'être sensible ou triste, nous qui ne croyons pas au pouvoir des patries, au despotisme des drapeaux, nous pour qui le monde immortel n'est qu'un cœur morcelé qui regarde le ciel, il nous semblait pourtant, Paris, qu'on t'eût choisie pour faire, à l'Europe ravie, un signe du côté des Idées éternelles.

« Dans ton orgueil de race, écoute-moi, ô Ville. Et si l'orgueil peut te sauver, si ce qui fut toujours ta coupable faiblesse, un instant, peut faire ta force, renais entre tes murs pour que demain l'Europe reconnaisse ton doigt levé, sois encore une fois la première, orgueilleuse, à montrer, d'un cœur plein d'amour, le chemin difficile aux nations peureuses, que tu leur montreras toujours.

« Et même s'il fallait, dans une âpre épouvante, disparaître de cet effort, pour éclairer le sombre sort, deviens une torche vivante. »

IV

Il jetait les yeux sur Paris et il se sentait étonné, plus conscient de lui-même et de la civilisation moderne qui ne lui semblait qu'une barbarie.

Il avait vu le visage de la mort, les larmes maternelles, la folie dans des yeux adorés. Il connaissait sur quel vertige nous vivons. Et comme Nietzsche, il voulait dresser sur ce vertige un promontoire de bonheur, être une œuvre d'art qui fait oublier et en composer une, il voulait qu'une fois en lui la personnalité humaine aille jusqu'au bout d'elle-même, et renouveler en ce siècle menacé quelque chose qui pourrait être comme le miracle grec, cet accident inoubliable.

*
* *

O vous qui avez crié sur lui, sachez quelle grandeur était en son âme? Vous qui ne l'avez pas compris, comprenez quelle puissante intention le soulevait, comme il était attiré par un noble motif, comme il regardait plus loin qu'où nous regardons tous? Pensez qu'il ne pensait qu'à l'avenir. Pensez qu'il ne sacrifia à la maigre réussite du présent aucune des exigences de son âme. Pensez qu'il fut au siècle momentané du précaire et du transitoire, sur ce bateau qui va sombrer, l'ami brûlant de l'éternel.

*
*
*

« Oui, il y a la Vie, pensait Christian, et puisqu'il y a la Vie, il faut en faire quelque chose de beau, de haut, de grand... Comme mon oncle le comprend?... Je ne dois pas m'écarter de cela. Il faut inventer une manière d'oublier la mort en sachant pourtant que sans immense elle décerne à la vie. Il faut, en sachant qu'elle est tout notre lot, la rendre la plus belle possible, la plus intéressante!...

*
*
*

Alors il voulut comprendre tous les moyens d'oublier que l'humanité compose, tous les moyens auxquels elle continue, depuis des siècles, à supporter sa fin qu'elle connaît.

Alors il connut les intoxiqués. Il descendit vers ceux qui oublient leur personnalité au fond d'un flacon, sur une dose qui augmente. Il vit les fervents tourmentés de la morphine, il approcha ceux qui demandent à une poudre blanche la suppression de leurs maux; ceux qui fument, appuyés en silence, la main sur une pipe, avec, autour d'eux, la fumée tournoyante de l'oubli.

Un de ses amis, un Espagnol, Ignacio, était morphinomane; il vit peu à peu les doses plus fortes anémier le faible corps, les yeux se dilater, la piqûre devenir plus fréquente.

Il le vit aussi le jour où il mourut, le corps tout poignardé d'abcès, avec ce délire suggestif et cette

impression terrible!... Oh! pas cela, pas cela! De sa main hautaine, il écarta les poisons qui annihilent l'intelligence. Il sentit auprès de celui qui s'évadait de lui-même l'horreur de ne plus être soi, et que se diminuer c'est mourir. Alors il comprit que le remède dans la vie est dans une exaltation qui ne vient que de soi-même.

*
* *

« Ainsi le monde entier ne cherche, pensait Christian, qu'à oublier sa mort. Personne ne pense à autre chose. L'effort humain tout entier n'est qu'un bras levé pour cacher aux yeux le précipice effrayant qu'on longe. Tous les êtres prennent tour à tour une conviction comme un poison. Et les idéals ne sont que des morphines plus nobles.

« Pourquoi aurais-je l'horreur du pauvre Ignacio, avec ses grands yeux tristes et sa fiolle toujours prête? Du moins, le libre poison qu'il prend n'intoxique que lui-même, et, seul, le fera mourir. Son égoïsme inutile est plus pur que les ambitions sanglantes de ceux qui conduisent les peuples. La foi de mon oncle Emmanuel, le piano de Marcellus, l'œuvre de mon père, le patriotisme de Jérôme Darnault, poursuivait-il, tout cela c'est la même chose, et l'amour de M^{me} de Charlemont, ce qu'elle veut oublier dans un baiser, c'est la mort toujours, oui, la mort...

« Celui qui joue à une table avec des jetons et un portefeuille n'est pas différent de celui qui joue au sommet d'un monde avec des nations qui s'entrechoquent? Si nous étudions le cerveau de certains de ces arrangeurs de nations que la peur environne de respect et qui semblent protégés de notre scepticisme

par la discipline de leur autorité, nous n'y trouverions pas une très différente qualité d'inquiétude que dans celle du joueur qui s'acharne, sur une table verte. Personne ne pense à personne qu'à oublier qu'il mourra... et dans la grande voix de discours officiels où semble parler une nation entière, frémit la même voix humaine, la pauvre voix misérable, accrochée à la conviction qui la sauve, suspendue à son petit idéal d'homme ?

« Hélas ! rien ne serait grave, poursuivait Christian, rien ne serait grave si chaque idéal n'était qu'un idéal personnel. Ceux qui semblent les plus nobles sont les plus cruels et lorsque le patriotisme naît, lorsqu'un homme choisit le patriotisme, cela ressemble à un poison qu'on prendrait et qui tuerait les autres.

« Ignacio, pauvre Ignacio, lorsque tu es mort, dans l'ombre qui s'argente, lorsque tu as jeté une dernière fois ton regard vitreux sur un décor habituel, du moins dans l'ivresse que tu avais choisie, c'est toi seul que tu entraîrais dans la tombe ! De ton poison préféré tu n'as tué que ton propre esprit. Et lorsque je passe auprès du cimetière où tu dors, sans être rentré en Espagne, dans cette Espagne dont tu portais dans tes yeux comme une grande goutte noire, mon cœur se serre devant le spectacle définitif de la mort que tu t'es donnée ?

« Pitié sur ceux qui, pour oublier, ont choisi un poison qui n'a frappé qu'eux-mêmes !

« Mais il est d'autres intoxiqués plus puissants. Lorsque je passe auprès du cimetière où dort Ignacio de Villermose, dans le sable éphémère, au pied des montagnes du pays basque, ma main se tend pour le

bénir... Mais devant les tombeaux de ceux qui ont choisi pour poison l'orgueil de peser sur le monde, je ne puis m'empêcher de jeter une malédiction éternelle. »

*
* *

« Oui, chacun cherche un Idéal pour oublier. Et moi-même n'en ai-je pas cherché un dans mon désespoir et dans mon orgueil, dans ma tristesse et dans mes plaisirs ?

« Eh bien, poursuivait Christian, je ne choisirai aucun Idéal. Il est temps de désidéaler le monde et de le regarder face à face. Il est temps de dire la vérité au monde et ce que nous savons et d'organiser sa vie sur cela. Le mensonge est entré partout comme une masse grise et chaque vérité se tient. C'est en poursuivant la vraie Beauté que nous pouvons quelque chose pour le monde. J'aime la vérité, même si j'en devais mourir.

« Il ne faut pas oublier, jamais oublier. C'est en oubliant qu'il y a la mort, là-devant, que tant de choses peuvent durer. C'est en oubliant que nous vivons sur un précipice qu'on a perdu son temps à construire des palais de mensonges pour le regarder de plus haut.

« Si j'avais su ! » dit le cœur humain... Et déjà il est trop tard et l'être s'embrouille dans les méandres du monde, dans les labyrinthes inventés.

« Car chacun ment avec son idéal, ment aux autres, ment à soi-même. Nul ne croit au labeur qu'il a choisi. Et pitié à ceux qui ont choisi un idéal dont ils sont seuls à mourir. Mais maudits ceux qui marchent au-devant des hommes et agitent devant eux un étendard qui les conduit à la mort.

« O mes frères, je vous propose de regarder la vie face à face : l'humble vie qui peut-être n'aura pas de retour. Pensez que nous nous sommes tous rencontrés sur un vaisseau dont nous ignorons le pilote et dont nous ne voyons pas le terme. Et là, sur ce vaisseau inexplicable, il y aurait autre chose que de l'amour. »

*
*
*

Parfois il avait un rêve, un rêve étrange, un rêve qui n'en était pas un et qui était comme une vie qui s'explique elle-même. Il apercevait un immense océan qui donnait sur un gouffre ; des deux côtés le gouffre existait. Et d'innombrables êtres, procession mystérieuse, procession innombrable, procession infinie, montaient entre les deux gouffres. Et chaque pèlerin avait un visage qu'il reconnaissait, un malheureux visage humain, tout enveloppé de torture et chacun tenait à la main un talisman.

Alors il s'écriait : « Pèlerins qui montez vers la route d'oubli, quel est ce talisman qui tremble dans vos mains ? »

Et mille voix répondaient : « C'est mon idéal. »

Quoi, tant d'idéals que cela... Et dans les mains calleuses d'avoir monté, l'idéal luisait, rapetissé. Et tantôt c'était un crucifix et tantôt un drapeau et tantôt un dé, car il y avait de tout dans la procession. Et c'était avec ces petits idéals qu'ils se cachaient le précipice.

Et sans cesse il reconnaissait des visages.

Toute l'humanité était là, gravissant son calvaire et montant, son idéal aux mains, dans cette foire aux Idéals?

Et il voyait son oncle Emmanuel avec sa pâleur et ses grands cheveux ; et toujours il levait l'hostie : Croire, demandait-il comme on supplie ; et il semblait supplier l'hostie elle-même qui vacillait entre ses mains.

Et il voyait son père Hubert avec sa petite statue, une petite statue pâle entre ses mains, toute petite, qu'il travaillait toujours... jamais finie ! ô réplique infinie et réduite de la grande statue enterrée ! Créer, demandait-il comme on supplie, et il semblait supplier la statue elle-même qui chancelait entre ses mains.

Et il voyait Jérôme Darnault avec un drapeau, un petit drapeau dans ses sèches mains, un petit drapeau pour lequel tant de visages étaient morts, et auquel il demandait d'oublier.

Et d'autres, d'autres venaient, tous les désespérés du monde, accrochés à leur bouée de sauvetage, à leur idéal de mensonge, à leur noble ou ignoble idéal.

« Non, disait Christian, je n'entrerai pas dans la procession. Je serai seul. » Et la parole de l'aïeul Cacciaguida était en lui : « Il est beau d'être seul parmi les autres et d'être son propre parti à soi-même ». Je regarderai la mort face à face ; je comprendrai la Vie dans toute son intensité et le cri que je jetterai sur toi, monde, ce sera le cri d'une époque où tu seras digne de voir la statue que mon père a enterrée ! Ce sera le cri d'une époque qui, rejetant les idéals qui font mourir, n'aura pour idéal commun que la lumineuse libération de l'humanité.

« Gloire à moi si j'ai été pour quelque chose dans un avenir où tout sera terminé de nos hideux men-

songes, où les malentendus humains s'écrouleront comme des murailles et si cette époque ne devait jamais venir, si les pensées de nos âmes n'étaient que la plus déchirante utopie, gloire à moi si, soutenant un vivant miroir de mes mains désespérées, je n'ai jamais cessé de dresser devant l'Humanité le reflet passionné de ce qu'elle devrait être!

QUATRIÈME PARTIE

LA STATUE MENACÉE

I

Les années avaient passé. Chacune des grandes Nymphes du temps s'était étendue dans son linceul de neige... Dix fois le terme était revenu que les hommes, dans le temps inexistant, fixent à une année humaine. Des espoirs avaient plié les genoux. D'autres avaient relevé la tête. Dans le silence de la nuit où plane la prunelle ironique de Sirius, des étoiles même étaient mortes dont nos têtes, penchées le soir, continuent à recevoir la lumière évanouie.

Et Christian s'éveillait, ce matin-là, dans sa chambre, devant les arbres du Bois où il habitait depuis la mort d'Hubert, depuis qu'Irène et lui avaient vendu la grande propriété de la Muette.

Et ce matin, en s'éveillant, une méditation mystérieuse l'oppressait. Comme Irène avait jadis fait pour la sienne, il pensait à son enfance, puisque toujours ainsi la rêverie reprend, puisqu'au même balcon songeur le coude retrouve la trace de l'autre coude appuyé, du coude qui l'a précédé dans ce geste méditatif.

*
* *

Il revoyait la première époque de sa jeunesse, la minute où on commence à comprendre, la mort de son grand-père, le visage décoloré de l'étranger, la folie de son père, puis sa mort graduelle, cet émiettement progressif de sa pensée et de son corps jusqu'au jour où on l'avait descendu dans la tombe, lui qui ne semblait même plus vivant.

Pendant son année de mariage avec Micheline de Vanves, il avait quitté cet appartement de sa jeunesse. Il l'avait repris lorsqu'ils ne s'étaient plus accordés, lorsque, après la naissance du petit Claude, ils étaient brusquement devenus des inconnus l'un devant l'autre, deux tristes ennemis attachés au même boulet et qui auraient eu le courage de le rejeter loin d'eux.

Lui qui était libre, lui qui n'avait senti aucun des asservissements perpétuels, ni celui du collège, ni celui de la caserne, lui dont la liberté individuelle avait si fortement renâclé à toute discipline, pourquoi avait-il épousé Micheline de Vanves?... Par quelle faiblesse, par quelle languissante détermination avait-il accepté cette expérience du mariage pour lequel il n'était pas fait? Pour ne pas la faire souffrir?... Et ne l'avait-il pas fait souffrir plus profondément?...

Il la revoyait telle qu'elle était pendant les deux années où ils s'étaient connus avant leur mariage, pendant la semaine où il avait cru l'aimer. Il revoyait ses yeux pleins de lui, cet immense et torturant amour dont elle l'entourait et à qui il ne pouvait s'empêcher de donner de l'espoir. Oui! elle l'aimait, elle l'avait aimé passionnément. Et de loin mainte-

nant, en l'apercevant, haute silhouette, il comprenait l'intensité brûlante de cet amour : il se souvint d'une rupture éphémère quelques jours avant son mariage, de sa pâleur soudaine, de cette noble et imprudente faiblesse qu'elle ne lui cachait pas, d'être à la merci de souffrir par lui.

Rarement peut-être il avait vu un exemple d'amour pareil, de cette façon nonchalante et désespérée qu'ont les femmes de se jeter à l'amour qui les emporte?... Il la revoyait telle qu'elle était pendant ce dernier automne qui avait précédé leurs fiançailles définitives, et qu'ils avaient passé sur la côte basque, tout près d'Espagne, dans ce pays jeté aux limites des deux pays comme une morte éblouissante; les pieds vers Paris, la tête vers Séville.

Il revoyait Micheline, non pas tant comme elle était dans ses gaies robes d'été, dans ces subtiles nuances qu'elle affectionnait, mais à un bal un soir, chez les Versainville, dans une robe noire qui semblait la mettre en deuil, d'avance, de son amour menacé : il se souvint comme elle était expressive et douloureuse, presque sans bijoux, ce soir-là. Ils étaient descendus sur la plage, auprès de la mer, à l'endroit où le jardin d'Isabelle de Versainville avance dans le flot. Comme elle lui avait parlé ce soir ! L'immense voix de la mer serrée entre les deux rochers dans l'éventail flottant du phare, ressuscitait dans sa mémoire. Ce soir-là il avait décidé de l'épouser ; il s'y était contraint sans être sûr de l'aimer, sans être certain d'éprouver pour elle autre chose qu'une immense et pitoyable tendresse...

Il la revoyait, la créature de noblesse et d'amour, avec son beau visage limpide et passionné. Elle lui avait tout donné ! Elle lui avait donné plus encore...

t sans cesse cette double image revenait en lui : la jeune fille vêtue de noir tendant ses baisers à ses lèvres insensibles, la jeune fille vêtue de blanc, droite auprès de l'autel comme un cierge vivant qui se mettrait à brûler pour lui. Et il apercevait alternativement le parc où il s'était fiancé, l'autel où il avait menti, l'autel où il lui avait promis l'unique et solitaire amour qu'il était incapable de ressentir.

Cette image noire, cette image blanche, le hantait d'un double remords... Il maudissait la douloureuse faiblesse qui l'avait poussé à ne pas rompre avant le mariage, cette peur de faire souffrir qui l'avait amené à faire souffrir davantage ...

Puis il revoyait la nuit de leur rupture, le soir où il avait senti impossible de vivre ensemble, toute la haine que dans le cœur de Micheline était devenu son amour mille fois meurtri, repoussé, brisé. Comme elle s'était traînée à ses pieds, comme il avait vu le misérable désarroi de son cœur, comme il avait regardé avec des yeux secs ce terrible spectacle de l'amour qui semble si extérieur à celui qui le regarde... Après deux ans, encore, le souvenir de Micheline le hantait... Aucun des êtres qu'il avait aimés ne le troublait autant... Il sentait sur lui comme un poids invulnérable, l'horreur de l'avoir fait souffrir; il aurait voulu son pardon avant de recommencer à vivre. Il aurait voulu avoir le cœur ingénu qui lui aurait permis de l'aimer, comme elle avait su l'aimer ; et à cette heure où elle n'avait sans doute plus pour lui que de la haine, il n'éprouvait plus pour elle que de la tendresse.

*
* *

Pourquoi pensait-il à elle ce matin si particulièrement en s'éveillant dans sa chambre de Paris ? Sans doute à présent était-elle consolée ? Il ne l'avait pas vue depuis de longs mois. Elle habitait chez sa mère, rue de Constantine...

Alors il aperçut sur sa table de toilette un amas de lettres en désordre ? Il se souvint qu'hier au soir avant de dormir, après une soirée qui l'avait fatigué, il s'était mis à ranger des lettres ; elles traînaient là, encore, ces déchirures vivantes du passé, ce paquet lacéré de souvenirs ?... Il les avait relues, avec cette impression déchirante de s'appuyer sur les colonnes fragiles des journées mortes, et parmi elles, les lettres de Micheline, si misérables, si passionnées.

Distraitement, il les attira. Pourquoi n'avait-il pas brûlé tout cela ? Pourquoi l'exactitude des mots le retenait-elle en le déchirant ? Toute sa vie était là ; en relisant les feuillets d'où montait le passé, toute sa vie se reconstruisait d'elle-même ; c'étaient toutes les lettres précieuses qu'il avait reçues et entre les pages desquelles bourdonnait l'immense abeille d'une minute essentielle.

*
* *

Pourquoi pensait-il à cela ce matin en s'éveillant dans sa chambre, à Paris ? De longues années avaient passé : plus de dix ans, depuis le soir où Hubert et lui avaient enterré la statue dans le taillis magnifique où sa trace s'était effacée telle la mémoire des hommes. Il avait dix-sept ans alors, et maintenant

Christian en avait trente. Un an avait passé depuis que Micheline et lui ne vivaient plus ensemble.

Et il s'éveillait dans cette chambre ensoleillée qui donnait sur l'espace et d'où l'Avenue du Bois montait comme le rayon d'une étoile... Cette chambre lui était chère où il avait réuni tant de souvenirs et où l'avenir liquide du ciel, semblait venir jusqu'à lui...

Hubert était mort. Emmanuel était archevêque. Altérée depuis son chagrin, Irène, après avoir beaucoup voyagé, habitait à quelques maisons près de lui, dans la même avenue.

Et la carrière de Christian avait commencé. Il était riche. Il était beau. En dehors de sa mère, un seul être maintenant lui était cher, l'enfant né de ses brèves amours, le petit Claude qui ne vivait pas avec lui.

*
* *

Et ce matin, les persiennes ouvertes, la beauté du jour paraissait dans toute sa splendeur.

Sur les jades précieuses de la vitrine il s'introduisait en étincelles. Un dieu de longévité sculpté dans du cristal semblait taillé à même d'une beauté éternelle : statue forte et fragile qui défie le temps de sa dure transparence de petit marbre éternel.

Christian se souvenait combien chacun de ces objets, Hubert les avait aimés : la trace de ses doigts disparus semblait s'y refléter et y faire trembler cette image qui demeure parfois dans les glaces obscures : une psyché auprès d'un meuble en laque sombre était celle où il avait vu un jour sa mère devenue si pâle, celle devant laquelle il avait une fois découvert Hubert

qui pleurait, Hubert qui devenait fou?... Christian tenait profondément à elle. Il l'avait rapportée de la Muette : elle lui semblait un coffre diaphane où il y aurait, contenu, tout un trésor de souvenirs ?

Cette glace de son enfance était pleine des reflets d'autrefois et comme peinte de portraits invisibles.

Aussi lorsqu'il avait quitté la Muette, il avait jeté sur cette surface réceptrice où viennent s'amasser les images, une étoffe opaque pour que des étrangers ne viennent pas s'y mirer, pour que des reflets nouveaux n'emportent pas les reflets anciens, pour qu'au fond du liquide empire des inconnus ne viennent pas, en barbare essaim, exiler les fantômes d'antan.

Et là, dans sa chambre, entre les meubles favoris, elle se dressait, libre maintenant, offrant à Christian son beau visage nu de miroir. Et elle semblait dire :

*
* *

« Christian, je suis la glace de ta jeunesse... En moi je tiens, comme un trésor fluide, le grand front pâle de ton père et ses sourires, et ses regards obsédés de travail. Et les profils perdus de ta mère adorée, je les possède aussi. Vois ce reflet, c'est un livre que tu es venu lire devant moi et celui-ci c'est une main levée qui a passé sur moi comme un alcyon !

« Je suis la glace de ta jeunesse... J'ai miré le vieux front d'Odélie, et ses douces lignes rustiques qui formaient sur son cher front comme une obsédante portée musicale...

« Je suis la glace de ta jeunesse... j'ai miré ton visage de quinze ans où flottait encore comme un

duvet d'impalpable jeunesse, et tes premiers regards inquiets, je les ai captés comme des abeilles familières.

« Je suis la glace de ta jeunesse. Si je me brisais, si je devenais à tes pieds ces mille petites glaces qu'est une glace brisée, dans chacun de mes transparents lambeaux, tu retrouverais encore tout un débordement de souvenirs.

« Je suis la glace de ta jeunesse... Tout ce que tu as senti, vécu, aimé, regardé, caressé, je le tiens en moi comme une eau sourde et mystérieuse, comme un étang merveilleusement hypocrite? Oui, toutes tes minutes sont en moi. Serrées contre mon cœur froid, contre mon souvenir à la fois si fidèle et si inflexible, elles ne demandent qu'à revivre. Elles sont un magnifique incendie interrompu dont la splendeur s'est abîmée dans un lac. Il n'est pas un de tes sourires, pas un de tes gestes, ni pas un des sourires ni pas un des gestes que tu as connus qui ne soit en moi. Si tu plongeais hardiment dans ma pâle profondeur glaciale, tu y verrais tant d'expressions mortes, tant de pâleurs dédaignées, tant de larmes dépossédées, que tu croirais entrer dans un cimetière, dans une sorte de cimetière éblouissant et fragile que l'on peut briser avec un geste et d'où l'on peut ressusciter avec un regard.

« Je suis la glace de ta jeunesse... »

Jamais le passé ne lui avait réapparu comme ce matin.

Il s'éveillait. Il se sentait heureux. La jeunesse, malgré la mort qu'elle connaît, a de ces sublimes réveils.

Et s'il se sentait fier, c'est de se réveiller avec l'âme de sa jeunesse. Il l'avait gardée, cette merveilleuse âme sans concession dont la Statue avait éternisé le moule physique. A trente ans, il se sentait fier de n'avoir trahi aucun de ses rêves de vingt ans, de les voir devant lui comme de fiers adolescents à sa ressemblance et que tous ils reconnaîtraient.

Le valet de chambre ouvrit brusquement la porte :

Sur le pas de sa porte, il venait de reconnaître sa mère. Le voile noir qu'elle n'avait jamais quitté depuis la mort d'Hubert l'entourait d'une ombre de buis. Christian était surpris. Il lui semblait qu'elle apportait avec elle quelque chose de nouveau et de douloureux.

II

Irène n'avait pas changé. Les magnifiques cheveux avaient un peu blanchi, comme si une poudre vivante les eût à peine couverts, comme si le nuage de la vie s'y était brisé, mais Christian retrouvait en elle, la jeune mère de son enfance, celle qu'il avait vue pleurer au pied du lit mortel, celle qui lui était à la fois si familière et si magnifiquement secrète.

Pourtant il était surpris de la voir ainsi brusquement chez lui. Ne devait-il pas déjeuner chez elle ce matin, comme chaque jour, dans cette communion vivante de leurs cœurs qui avait été leur vie réciproque et qui, depuis sa séparation de Micheline, avait repris, plus passionnément? A sa pâleur, à ses yeux égarés, Christian comprenait qu'un événement important devait motiver ainsi sa venue précipitée avant l'heure voisine qui devait les réunir.

Le valet de chambre s'éclipsa à sa vue avec une espèce de divination. Irène et Christian furent seuls l'un devant l'autre. Ainsi les êtres qui s'adorent se retrouvent à des heures différentes. Ainsi, d'étape en étape, le duo immense et mortel continue, où pourtant tout ne sera pas dit.

« Qu'y a-t-il, mère, vous semblez bouleversée?... »

Elle l'était en effet... Maintenant, plus que tout à

l'heure, ses vastes yeux épouvantés avaient des larmes. Elle se laissait aller à son énervement contenu, à sa faiblesse désarmée.

« Christian, Christian, je ne puis te dire... tu ne peux savoir... mais je suis si tourmentée... si brisée... il faut me comprendre... m'écouter... Tu sais combien je t'aime, eh bien, je suis inquiète pour toi... terriblement inquiète. »

Christian souriait. Cette souffrance perpétuelle de ceux qui aiment... cette angoisse sans laquelle l'amour n'existerait pas, il la connaissait, mille fois il l'avait éprouvée par lui-même; mais il lui semblait que sa mère s'alarmait à tort. Quelle inquiétude pouvait-elle avoir à son sujet, ce matin-là, dont la belle lumière se posait sur sa chambre, ce matin-là dont il ne voulait pas renoncer au bonheur?

« Ecoute, Christian, je dois te parler. Il y a plusieurs jours que je devais le faire. Mais désormais je n'y résiste plus. Christian, j'ai peur de cette haine qui monte autour de toi. »

« De cette haine, maman? Que voulez vous dire?... Où voyez-vous de la haine? Je n'ai jamais été à une minute plus brûlante de ma carrière... »

« Depuis que tu as commencé à être célèbre. Christian, ne sais-tu pas combien on te hait, poursuivait Irène. Tu es entré dans la vie par une porte radieuse? Tes premiers ouvrages ont été remarqués. A trente ans, tu es célèbre. Encore les hommes t'auraient pardonné cela. Ils pardonnent sa célébrité à Pasteur. Ils la pardonnent à ceux qui ne sont ni des êtres éblouissants, ni des êtres aimés. Mais toi tu as été aimé. On l'a su. Tu as vécu dans une espèce de frénésie. Te souviens-tu de la duchesse de Charle-

mont?... Ah! pendant ce temps, à tes pieds, sais-tu quelles haines s'élevaient? La haine n'est que le bonheur accumulé des autres. Tu ne savais pas. Tu vivais dans ta jeunesse, ta jeunesse sans précédent... Et moi-même je ne savais pas. Tes premiers succès me faisaient tant de bien. Te voir monter ainsi dans la gloire, tu ne peux savoir ce que c'était pour mon cœur... quel trouble sublime! mais pour eux, quelle rancune! Et puis ton livre a paru... Ces « *Confessions d'un enfant nouveau* » dont la jeunesse tout entière, celle qui pense, garde les versets sur son cœur. Oui, je sais. Cela a été une formidable délivrance. Ce cri de ta sincérité au monde, cet aveu dangereux et redoutable... je sais, je sais... mais alors j'ai senti la haine plus forte. Tu ne peux savoir ce que devine l'intelligence maternelle... De ta main brûlante tu flagellais les préjugés et tu jetais le long cri de la conscience humaine. Du fond de ta désillusion, tu apportais peut-être le message d'une vérité nouvelle... Mais sais-tu quelle vengeance tu as suscitée... Et puis, maintenant il y a autre chose, autre chose que tes victimes : il y a une femme, il y a Micheline. »

« Eh bien quoi, que peut Micheline contre moi? Je l'ai épousée. Nous ne nous sommes pas accordés. Le divorce sera prononcé contre moi », s'écria Christian.

« Il y a sa haine... et ton enfant. »

« Que peut-il y avoir? Micheline gardera notre enfant et je le verrai... Voyons, mère, tu es folle. Je ne sais comment tu vois, comment tu altères les événements. De quoi t'inquiètes-tu? Ne te souviens-tu pas de la promesse que je t'ai faite un jour? Celle d'être grand? Je n'étais pas sûr alors de mon génie; j'en suis sûr aujourd'hui. Alors, je n'avais pas tiré de mon

cœur certains de ces cris qui vivront encore lorsque je serai mort et qui iront porter aux générations obsédées la parole de Christian de Vénoge. Oui, tu m'as élevé d'une façon magnifique; tu m'as soustrait aux esclavages qui donnent à l'esprit humain leur pli professionnel; j'ai vécu seul, j'ai pensé seul. Ni caserne, ni collège; la libre pensée en marge de tout... Mais de ce génie que la destinée m'a octroyé, il faut que j'en fasse un immense usage. Il faut que j'aïlle au bout de lui-même et qu'aucune mauvaise tentation ne me diminue. Et l'humanité est infâme. Regarde-les tous! Considère à quelle bassesse est descendu le niveau de l'âme humaine... Considère ce qu'ils font... Je les plains ceux qui n'ont pas de talent; je les plains d'avoir succombé au piège de l'argent et d'être devenus ces fabricants, ces forçats d'un travail qui les dégoûte eux-mêmes. Mais les autres... Tous les autres; ceux qui prétendent être les hommes importants de cette époque et qui véritablement pouvaient s'autoriser de leur puissance pour parler... Ah! ceux-là, je ne puis supporter leur vue. Quelle misérable honte! Et dire que les plus grands parfois sont tombés là, dire que la réussite a toujours ligoté le génie, que dès qu'ils sont arrivés, les coureurs au pinacle achèvent de tuer le spectre de leur jeunesse. Non, cela, je ne le ferai jamais. Ce qui a fait la grandeur de Byron, c'est d'être demeuré jeune. Je le resterai. Le monde ne peut être sauvé que si les plus hautes intelligences s'arrachent définitivement aux préjugés qui les étouffent et refusent de perpétuer les mensonges qu'ils disent du bout des lèvres. Voilà ce qui fera ma grandeur, voilà ce qui la fait... Mère, voilà pourquoi ils liront mes livres, lorsque les livres

d'aujourd'hui ne formeront qu'une poussière dans laquelle piétineront les siècles. »

« Christian, Christian, tu ne me comprends pas », s'écria Irène.

« Je ne vous comprends que trop, mère. Vous portez comme un poids la parole que je dois murmurer jusqu'au bout... Cette œuvre à laquelle j'ai consacré toute ma jeunesse, vous en avez peur... Eh bien, je ne puis y renoncer; j'aurais pu choisir une autre carrière, j'ai choisi celle-ci. J'ai accepté de devenir cette torche vivante qui se consumera jusqu'au bout pour devenir une des étoiles de l'avenir. Rien ne pourrait m'en écarter, même vous, mère! même mon fils, dans son berceau; j'ai trop vu ce que pouvait constituer la désertion à l'idéal qu'on porte en soi. Je l'ai vu chez mes oncles, chez mes amis, partout. J'ai vu les êtres humains marcher surtout pour réussir, pour atteindre le port honteux et tranquille qui réjouit leurs ambitions mesquines. Je les ai vus chasser du seuil de leurs palais définitifs, le spectre sincère de leur vingtième année : cela, je ne le ferai pas. Je ne le ferai jamais. N'attendez pas cela de moi. Ah! mère, ne vous souvenez-vous plus de vos pathétiques avertissements, de la nuit où j'ai veillé contre votre cœur; ne vous souvenez-vous plus des paroles que vous m'avez dites, ne m'avez-vous pas recommandé de n'être semblable, qu'à moi-même? Et maintenant, vous avez peur. Vous enviez les mères dont les fils ont d'honorables et honteuses carrières, qui finiront au bague de l'Institut. M'avez-vous donc pris pour un lâche?... Lorsque j'ai nié la guerre et que je l'ai regardée en face, n'avez-vous donc pas vu que je dressais au-dessus du courage physique un

courage aussi redoutable et aussi grand ? De l'audace des hommes dans le domaine des idées, j'attends tout. C'est en tuant des idoles que nous sauverons l'humanité, et non pas en tuant les hommes. C'est en allumant des étoiles et en éteignant des bûchers. Hélas ! au moment où le danger de la carrière commence à apparaître, douterez-vous de moi comme les autres ? Les Académies ne couronnent pas mes œuvres, mais des jeunes gens les lisent. J'aime mieux mon portrait sur un cœur qui bat que mon nom dans une maison qui meurt... J'aime ma pensée solitaire. A une époque où l'humanité tout-entière se déshonore dans ce mensonge, j'aime avoir porté en moi, sanctuaire mouvant, l'hostie de la vérité de demain. Je suis un précurseur. »

— Christian, Christian ; je ne sais quel orgueil t'aveugle, murmurait Irène. Je ne suis plus la jeune femme que j'ai été ; qui sait si tu n'es pas simplement une âme orgueilleuse qui dédaigne les freins ? Comprends-moi. Laisse-moi découvrir, de mes sages yeux, le danger de demain, comme dans tes pâleurs d'enfant j'apercevais ta peine future. Oui, sans doute, tu es grand, célèbre... mais songe aux haines que tu as suscitées. Ceux que tu as visés dans ton dernier livre, songe à la haine qu'ils t'ont vouée ! Ne sais-tu pas ce qu'on dit de toi ? Ceux qui veillent hypocritement sur les fausses lumières prétendent que tu as empoisonné la jeunesse, que ton influence est néfaste, que tu as supprimé tous les idéals de l'homme et qu'à force de narguer tout, tu n'as rien. Songe à la badauderie du public. Ils se sont emparés de ton *Ode à un drapeau*, ils en ont appris des fragments par cœur et avec cela ils apprennent à te haïr. Tu

sais que Micheline plaide en ce moment-ci ton divorce... tu sais qu'il y a ton enfant... Eh bien, si on t'interdisait de le voir?... Si, par un arrêt du tribunal, on obtenait de lui de te considérer comme un être immoral, indigne d'élever ton fils, comme on l'a fait jadis pour d'autres.

— Quelle nouvelle folie, mère! Ne suis-je pas libre de ma pensée? s'écria Christian.

— Si, mais comprends-moi, je t'en supplie. L'humanité, la société tout entière tient à ses mensonges. Celui qui les regarde en face et qui le lui dit, elle le déteste; elle pactise avec celui qui accepte ses pactes...

— Je me demande un peu ce que vous exigez de moi?...

— Christian... comprends-moi. Si je parle ainsi, je suis renseignée... Dans un pays où malgré tout le nationalisme est maître, tu as fustigé leurs idoles sanglantes. Tu l'as fait à la suite d'une guerre dont la mémoire était dans tous les cœurs.

— Mère, reprit Christian avec, dans sa voix, une gravité de larme, ai-je cessé, une seule fois, de plaindre religieusement les malheureux qui allaient mourir? J'ai été plus respectueux de ces frères misérables emportés dans un troublant cataclysme que ceux mêmes qui les y envoyaient et qui ne parlaient de plus haut que montés sur leurs tombeaux; mère, comprenez-moi, j'aurais voulu ne chanter que des chansons d'allégresse et d'amour. Mais une hécatombe trop formidable a inondé la France pour ne pas communiquer à ma lèvre un arrière-goût de douleur. Ce génie que j'ai reçu des dieux, vous voudriez que je ne m'en serve pas pour

dénoncer à l'homme les monstrueuses lois sous lesquelles on veut le faire plier ! Mais quelle est donc cette fameuse solidarité dont ils parlent ?... Mère, regardez-moi et comprenez comme j'aurais voulu autre chose, comme j'aurais voulu naître à une autre époque, comme je respire déjà de mes narines palpitantes, une époque qui sera !... Mais n'attendez de moi aucune concession. D'ailleurs, laquelle voudriez-vous à cette heure ?

— Écoute-moi, Christian : on m'a parlé d'un nouveau livre de toi qui doit paraître. A cette heure, ce pourrait être terrible... pense à nous, pense à toi...

Christian regardait sa mère avec douceur. Le soleil, l'anxieux et sublime soleil l'enveloppait d'une consolation éternelle. Il cernait d'un voile de lumière son front préoccupé. Quoi ! elle aussi... elle abdiquait ! La fière créature qui lui avait recommandé de suivre sa voie, l'en détournait maintenant ! Cette inépuisable foi qu'elle avait eue en lui, l'avait-elle donc perdue ?

D'un coup d'œil il revoyait toute sa vie : dressée devant lui tel un spectre, sa jeunesse éblouissante et angoissée, les révélations du néant humain, les conseils sublimes de la statue, l'œuvre qu'il avait échafaudée et qui lui semblait faite en obéissance à la marmoréenne splendeur de sa statue enterrée. Et puis son mariage avec Micheline.

Pourquoi l'avait-il épousée ?

Peut-être pour ne pas la faire souffrir ; ce qui avait été à ses yeux la première abdication de lui-même à son intégrité de pensée.

Puis il revoyait la naissance de son fils. Dans le

berceau, il se souvenait du visage du petit Claude... Puis les débats du divorce commencés en même temps que la guerre. Trop délicat pour être obligé de partir, il avait été fier d'échapper au carnage infâme.

Alors il avait usé de son inspiration pour en dire les horreurs. Il avait bravé l'opinion publique, il avait dit les infamies secrètes du massacre, il avait révélé de ses doigts fixés, l'immense plaie cachée du monde. Il avait puisé dans son génie tout ce qu'il pouvait pour essayer de sauver l'humanité. Sa pensée solitaire avait crié dans le vide. Et maintenant, sa mère doutait de lui... elle voulait l'écartier de cette route où il était presque seul !

A quelle époque vivait-il donc ! 1920 ! 1920 ! Des chiffres ! Il se répétait ce mot et celui de civilisation avec angoisse. Quoi, l'humanité détestait donc ceux qui veulent lui dire leur pensée ? Elle aime les masques... Dans ce conflit d'ambitions lugubres, sa jeune noblesse était perdue. Tous ne pensaient qu'à soi ! Et il avait eu la folie de penser aux autres...

Puis, ce que sa mère venait de lui dire lui revenait aux oreilles : « empoisonné sa génération, mauvaise influence... » voilà ce qu'on disait de lui... Un horrible soupçon lui venait en lui-même. Tout ce qu'il avait pensé, l'avait-il pensé vraiment ? N'avait-il pas fait cela par orgueil, par intérêt ?

Son âme entraît dans une lutte profonde.

... Quoi, il aurait pu faire comme les autres ; de son prodigieux talent il aurait pu tirer mille produits suprêmes et il n'avait jamais écrit quelque chose qu'il n'eût écrit avec son propre sang ; tandis qu'une humanité de vieillards écrivait une Histoire haineuse avec le sang des autres, il avait essayé de retrouver

le paradis humain : désespérément, anxieusement, il avait essayé, une suprême fois, d'arracher à l'âme des hommes une réalisation de clarté, et sa mère elle-même venait douter de lui !...

— Vous êtes chargée de quelque chose, mère, dites-moi tout ; je m'attends à tout désormais.

Il était tourné vers le fier visage de rayonnante angoisse : qu'allait-elle lui apprendre de nouveau ?

— Eh bien oui, Christian, écoute-moi... je suis chargée de quelque chose... tu sais depuis l'apparition de ton livre, quelle haine est montée vers toi... J'ai reçu des lettres menaçantes... et hier au soir une visite qui m'a bouleversée : c'est Lergouvé, qui venait de la part d'Arsène Varniaud.

— J'espère, mère, que vous ne l'avez pas reçu ; vous savez que c'est mon ennemi, vous savez que nul homme ne me déteste plus profondément...

— Il m'avait fait annoncer que c'était dans ton intérêt qu'il venait me voir, que je devais le recevoir... Il m'a parlé longuement de toi... de ton talent !

— Je ne tiens pas à l'appréciation de cet homme, que vous n'auriez jamais dû recevoir, s'écria Christian.

— Lergouvé était l'ami de ton père

— Il l'était parce que mon père était trop faible pour juger ceux qui le détestaient... Eh bien, que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit qu'il ne voulait pas que ton livre paraisse... celui-là...

*
* *

Sur la table alourdie de papiers, au-dessous d'un émouvant portrait de lui, le doigt dressé d'Irène

indiquait une masse de papiers, reliés ensemble et qui formaient un socle fragile et chancelant.

Voilà où était ce livre de Christian, ce livre de sa maturité et de sa force, ce fameux *Pilori* dont chacun parlait.

Depuis deux ans il y travaillait sans relâche. Il y avait mis son âme tout entière. Il y avait transcrit la statue pathétique de son être moral. Comme il préférait ce livre ! il lui semblait, là, sur la table de bois pâle, tel un être humain et vivant qui porterait sa ressemblance et qui, mieux qu'aucune descendance, perpétuerait entre ses pages serrées le bouleversant secret de lui-même.

Comme il l'avait aimée, chérie, bénie, cette bouée de sauvetage, cette bouteille jetée à la mer de l'oubli pour qu'elle y surnageât ; il se souvenait du jour où il l'avait conçue, où la première idée en avait éclairé son esprit, à la façon d'un de ces feux avant-coureurs qui illuminent une obscure forêt tout entière... Puis le livre avait pris corps. Il était né de son âme, chaque jour plus fortement, s'élevant comme un astre narguant de sa fougueuse animation la négation annihilante de la race.

Et maintenant, il était devenu un être debout, devant lui, dressé, agitant les ailes de ses pages, grand archange de beauté et de sincérité, d'humanité et de foi...

Ses autres œuvres s'éteignaient à son ombre forte. Ce livre était sa raison de vivre. Tout ce qu'il pensait il l'y avait distribué dans une fièvre radieuse. Il était né des plus nobles inspirations de son âme. Il allait maintenant porter au fond des temps le cri de sa négation tout entière.

« Que mon livre ne paraisse pas ! »

L'ironie des yeux de Christian sans doute révélait à Irène l'étonnante vanité de sa demande.

« Que mon livre ne paraisse pas ! » répéta Christian.

Cela lui semblait inouï, invraisemblable, meurtrier, comme un propre être à lui qu'il tuerait.

« Dis-moi ce que t'a dit Lergouvé, tout, dit-il brusquement pour que je voie jusqu'où peut aller la bassesse de cet être. »

« Eh bien, voilà, dit Irène presque brusquement : il m'a dit qu'on craignait l'apparition de ton livre, qu'on ne voulait pas qu'il paraisse. S'il ne paraît pas, on te laissera le petit Claude, s'il paraît on ne répond de rien. Tu comprends, de rien ! Depuis ton dernier livre, ils ont fait une sorte d'enquête sur toi. Ils arriveront... en pesant sur un tribunal, à prouver que tu peux nuire à l'éducation d'un cerveau, et on t'arrachera ton enfant... Si, au contraire, tu renonces à le publier, ils te laisseront tranquille. »

« Et toi, que me conseilles-tu, mère ? »

Il la regardait avec surprise.

« Oui, que me conseilles-tu ? »

Le poids douloureux de l'existence semblait peser sur les épaules d'Irène, les charger d'un misérable et pitoyable accablement.

« Ecoute, Christian, j'ai peut-être changé... Mais à voir l'humanité, le désenchantement de notre mission vient vite... Lorsque ce livre aura paru, qu'y aura-t-il de changé ici-bas ? Quel bien nouveau fera-t-il aux hommes?... Le cri le plus désespéré de l'esprit humain ne peut rien contre le rocher mouvant d'une foule. Et toi, je pense à toi. S'ils peuvent prouver quelque chose contre toi, Christian, pense qu'ils t'arracheront ton fils

Je te conseille de penser à ton bonheur, à ta sécurité. Mille autres œuvres peuvent te tenter. Ce n'est pas toute ta vie... Je te supplie, renonce à le publier... »

Christian regardait sa mère. Ses yeux parcouraient le beau visage torturé, les magnifiques ondes blondes qui composaient au front familial une aurore et un tremblement. C'était elle qui lui parlait ainsi ! Il lui avait lu certaines pages du livre, elle en connaissait le sens général... sa disparition ne la troublait pas.

Elle supportait ce sacrifice illimité, ce sacrifice où s'engageait tout l'avenir à une simple existence humaine.

Et puis il pensa à son fils. Il le revit, dans son enfance ignorante, avec ses longs yeux gris, les cheveux de flexible acier noir qu'il tenait de Micheline et dans lesquels vacillaient des reflets bleus comme à certaines plumes d'oiseaux. Il lui ressemblait peu ; peu à Irène aussi. C'était un petit être normal et sain, frais et solide, pour qui le bonheur d'exister semblait une loi. Sa mère lui avait transmis sa robuste santé. Il pensa qu'on pourrait le lui arracher... Ah ! il avait pourtant rêvé, puisque cet être vivait, de lui transmettre son intelligence, de le former dans une noble et puissante atmosphère, de lui expliquer un peu le seul mystère humain...

Mais son livre, son livre préféré...

Certes, son fils était son fils. Couché dans son berceau pensif, il était son fils, mais aussi celui de Micheline. Un autre sang ajouté au sien coulait dans ses veines... Et son livre était à lui seul ? Aucune pensée, aucune volonté au monde ne s'y amalgamait à la sienne.

Alternativement il voyait apparaître le visage pré-

cieux et le livre adoré et il les préférait tour à tour.

Voilà où le poussait l'humanité !

Parce qu'il avait été plus beau, plus intelligent, plus libre que les autres, la haine des hommes l'avait poursuivi. Elle n'avait pas osé pendant longtemps parce que tout semblait lui réussir, mais depuis que sa femme s'était séparée de lui, elle avait profité pour se jeter contre lui et pour le traquer. Et maintenant elle voulait travestir sa sublime intention, son audacieux essai d'une conception nouvelle du monde. Elle voulait, aux yeux de la foule, faire de lui un démoralisateur.

Il se souvint brusquement qu'au moment de la publication de son dernier livre, *Les Confessions d'un être nouveau*, au moment du suicide de Didier Verdier, on en avait voulu faire porter la responsabilité au livre qu'il venait d'écrire. Il passa la main sur son front... Déjà il avait senti cela ? Oui ! voilà ce qu'on voulait faire. Cette voix sincère qu'il élevait au-dessus des masses, ce cri de défi aux traditions, on voulait en montrer l'inanité au monde, la salir, l'accuser !... Il était important qu'on le fasse. Il était important de troubler à jamais la source d'où montaient ces cris.

Ah ! l'humanité monstrueuse ! Démoralisateur ! Ce titre à la fois l'éblouissait, l'épouvantait. Et s'il signifiait au contraire le libérateur de l'humanité : vertu, morale et honneur, n'étaient-ils pas les masques trompeurs d'une société qui meurt et qui veut maintenir ses mensonges sur des socles sacrés !...

Alors il comprit qu'on lui arracherait peut-être son fils, qu'on l'élèverait contre lui... Voilà ce que ces êtres avaient trouvé comme vengeance. Parce qu'il avait montré la place de son cœur, c'était là qu'ils frappe-

raient. Voilà la conspiration de haine. Voilà la croyance de ceux qui s'appellent les honnêtes gens !

* * *

... S'était-il trompé en effet ? Au fond de lui-même, puisant dans sa pensée, il se scrutait jusque dans ses intentions les plus subtiles. Qu'avait-il cherché dans la vie ?

Cette émancipation de l'âme humaine dont rayonnait toute son œuvre, cette bouleversante manière de secouer tous les préjugés, cette œuvre pathétique qu'il avait entrepris de bafouer, d'amoindrir, de ravalier les institutions, les traditions, les caractères d'une nation, tout ce qui pèse sur la libre pensée des hommes, était-ce la liberté d'une âme qui veut secouer les chaînes de l'humanité ou l'indépendant individualisme d'une âme insurgée qui ne supporte aucun frein ?

Lorsqu'il avait défié les barrières, les vénération, les prestiges dont veulent s'entourer les mensonges sociaux au nom desquels on conduit les hommes comme des esclaves, avait-il jeté le signe de ralliement d'une humanité nouvelle qui allait naître, ou avait-il simplement, une fois de plus, montré l'impatience d'une âme à qui toute discipline est insupportable ? N'était-ce qu'un égoïsme et qu'un défi ou une révolte de l'humanité dont il devenait le symbole ? N'y avait-il en lui que l'orgueil effrayant d'une âme qui se juge plus haute que tout, ou que la révolte désespérée d'un cœur à qui les chaînes universelles pèsent plus que les siennes ?

Il se souvenait...

Oui, il avait pensé aux autres. Lorsque, le jour d'une grève, il avait vu les officiers gantés faire avancer leurs chevaux contre les poitrines des femmes suppliantes, c'était son cœur, ses nerfs et sa sensibilité qui avaient souffert. Ces misérables êtres, leur douleur humaine, tout cela était entré en lui ! Ce n'était pas pour lui qu'il craignait, pas pour lui que son cœur avait saigné, mais pour ces êtres opposés et opprimés par la puissance écrasante des hommes...

Lorsque, le jour de la guerre, il avait vu des armées entières s'enfoncer dans la honte du massacre, ce n'était pas pour lui qu'il avait craint. Rien ne l'appelait. Il savait qu'il ne serait pas envoyé comme un mouton de plus vers ces lugubres abattoirs... Mais il savait que tous ces morts misérables, tous ces êtres dont les gouvernements s'emparaient pour faire des chiffres anonymes, tous ces êtres que les gouvernements sanguinaires attiraient à eux en leur faisant prendre pour du patriotisme la jeunesse palpitante qui montait en eux, leur agonie, leur mort, il l'avait sentie comme les saints pouvaient, par l'imagination, revivre les souffrances du Christ.

Lui qui avait dans son *Ode au Drapeau* crié les imprécations de l'humanité à cet idéal d'assassin, il les avait adorés et respectés plus que ceux qui les envoyaient mourir pour se hisser plus tard sur leurs tombeaux.

Oui, c'était en leur nom qu'une exaltation nouvelle le saisissait, le soulevait au-dessus de lui-même. C'était pour eux que sa jeunesse s'était cabrée, pour eux qu'il n'avait pas accepté, par amour pour tous ces yeux fermés, pour toutes ces bouches muettes, pour

toutes ces pâleurs humaines qui s'étaient fixées pour toujours.

C'était pour tous ces martyrs illuminés, intoxiqués d'un idéal de haine, qu'il venait battre à la façon d'un misérable oiseau, ses ailes blessées aux barreaux de la cage

Egoïsme, haine de l'acceptation, dédain du sacrifice, non pas ; mais son cœur, son cœur plus fort que tout, son cœur à jamais irréconcilié avec les lois au nom desquelles on fait souffrir, avec les étendards au nom desquels on assassine, avec les enthousiasmes séculaires au nom desquels on saigne l'humanité.

*
*

Son cœur, il en était sûr...

Un jour, à Pau, dans une gare, il se souvenait d'un départ atroce, du plus horrible des départs. C'était le temps où le courage n'a plus de sexe, où la mort elle-même perd de son importance, où les uns paraissent marcher à la postérité, les autres à la vengeance. Les fils partent et les pères parfois, jaloux du droit de la jeunesse de mourir... Et les mères se consolent. Elles ne se jettent pas au-devant des trains pour les empêcher de partir. Et la mort n'a plus l'air d'être la mort. La mort est une convenance, une imitation, une obligation. Personne n'a le courage ni d'aimer autrui, ni de s'aimer lui-même. Oui, la mort elle-même perd de son sens dans cette immense épidémie.

Un jour, à Pau, dans un matin gris, un matin de 1914... Avec Irène et des amis, il se trouve dans une gare. Là-bas, c'est les montagnes insensibles, le ciel

bleuté qui descend sur elles, et c'est le départ pour mourir. Un régiment qui part est sur la plate-forme; des officiers, en uniforme, poussant vers la boucherie tous ces beaux enfants marqués pour la mort.

Et Lergouvé est là, de passage, plus ou moins ministre à l'époque... Christian revoit tout : chaque départ insensible, sans un œil mouillé, et puis tout à coup : C'est l'un des plus jeunes, un enfant de dix-huit ans à peine, qui en marque seize. L'uniforme lui donne encore un aspect plus fragile. Alors ses cris se mettent à naître, tout à coup ; ô ce hurlement humain dans ce matin clair, enduit de rosée !...

Il ne veut pas partir ; il demande encore quelques jours, un répit, pour voir sa mère... Et la foule s'étonne, la foule chamarrée, la foule qui a pris l'habitude de voir si bien mourir et de n'entendre jamais aucun mouton crier quand on le tue. Un silence pesant tombe sur l'assemblée. Il semble que, pour la première fois, se rendant compte, les âmes, les êtres, la nature elle-même, se réveille de son immense sommeil.

Un être va mourir. Un être va être tué. Et les drapeaux dans le matin, et les sinistres uniformes, et tout l'appareil de la sinistre boucherie officielle ne semblent plus que des haillons auprès de ce cri humain qui déchire l'espace et qui fait pâlir la lumière.

Car il monte, ce cri, s'élève, remplit la gare. Le vent d'avril fait rouler les feuilles mortes. Le général Verthier, qui dirige la place, pense qu'il ne serait, sans la consécration sanglante, qu'une vieille baderne oubliée, dans une maison grise de province ; un député porte une croix de guerre inoffensive à son uniforme

et l'éternel Lergouvé pense peut-être à ses fils qui se battent là-bas... Et c'est le cri qui s'élève, qui sort de l'humanité tout entière et qui une minute les glace tous dans une sorte de silence épouvanté, compréhensif... Et alors on comprend qu'il ne faut pas qu'on l'entende, ce cri; c'est la civilisation tout entière contre les barbares.

« Ne me tuez pas, messieurs les héros », gémit l'enfant de l'humanité nouvelle...

Ce cri, c'est la vie qui crie et la société de l'amour contre la société de la mort; ce cri, c'est l'amour humain qui ne veut ni tuer, ni mourir, mais vivre et aimer.



Et la Marseillaise éclate. Dès qu'un cri d'humanité monte, on l'étouffe avec la Marseillaise, on le bâillonne avec un drapeau. Et l'enfant est jeté dans le train, faible mouton parqué... Et le train s'engouffre dans l'ombre...



« Nous t'entendrons, cri inutile, avait pensé le cœur de Christian; nous te recueillerons, plainte qui réfute la mort, tu deviendras la prière d'une humanité neuve pour qui la tendresse surpasse l'héroïsme. »

Oh! ce jour-là, ce n'était pas pour lui qu'il avait souffert, ce n'était pas pour lui qu'il s'était senti crucifié mais pour toute cette jeunesse qui avait poussé ce cri que son cœur avait reçu en lui.

Et d'autres souvenirs montaient en lui, montaient du fond de lui-même. Des souvenirs où il ne démêlait que de l'orgueil. Et si tout cela n'était que de l'or-

gueil, après tout... si le défi pathétique de son âme n'était que de l'orgueil détourné, que l'impossibilité pathétique de l'acceptation...

*
* *

Acceptation, mot terrible, mot servile, mot peut-être sublime. Tous les grands avaient accepté. Jésus lui-même avait accepté de souffrir... et il voyait au-dessus du monde cette croix qui s'élevait. Mourir pour sa foi, était-ce donc la plus haute chose ? Accepter son destin, était-ce donc le plus haut destin ? Ah ! que ce soit du moins pour une foi qui n'opprime personne, que ce soit du moins un destin qui transmet son flambeau à l'avenir et qui ne solidifie pas des idoles meurtrières sous une aspersion de sang...

Non ! La grande acceptation n'était pas celle-là ; la grande acceptation des hommes, celle qu'il devait adopter sans révolte, ce n'était pas une demi-douzaine de préjugés meurtriers ? Etre grand, ce n'est pas s'incliner devant une Patrie, devant un honneur, devant une société combinés par les hommes, mais devant l'existence elle-même ?

C'est, sachant qu'on mourra, ne faire que penser et tendre de toute la force de son présent menacé vers une époque d'amour ; c'est pousser le cri jusqu'à ce que la gorge s'éraille, c'est avoir le courage de distinguer au fond des brumes augmentées la future lumière qu'on ne verra pas.

Malgré ce nihilisme de sa jeunesse, qu'il avait éprouvé jusqu'au fond de lui-même, l'acceptation, c'était de s'être intéressé à cet avenir dont il avait espéré quelque chose ; oui, par peur de la mort, il

avait regardé vers l'avenir; il continuait maintenant par amour des misérables humains. Et il avait la force de poursuivre cet horizon invisible, il avait la force de provoquer cette lumière qu'il ne connaissait jamais...

Et voilà l'œuvre qu'on voudrait de lui. Voilà l'œuvre qu'on voudrait lui voir sacrifier: ses ennemis faisaient de lui un démoralisateur!

Et s'il se mentait à lui-même? S'il n'était que cela?

Ah! c'était dans son cœur une poignante, une terrible lutte. Et des remords montaient. Et une figure qu'il avait fait souffrir repassait en lui comme un poignard... Et le visage de Didier Verdier qui s'était tué peut-être en lisant un de ses livres. Et mille détails de sa vie intime... Oui, oui, on lui arracherait son fils. Il n'avait pas impunément bravé la société et son fils lui appartenait.

Son fils appartenait à cette société dont il n'avait accepté aucun des pactes, dont cela avait été son orgueil pathétique d'être l'adversaire acharné; et elle le lui prendrait... Il réalisa en un instant tout le drame; il comprit aussi quel affreux marché on lui demandait, quelle désertion vis-à-vis de son âme. Il comprit qu'avec des menaces, elle cherche à acheter notre silence comme elle le fait parfois avec des honneurs?

* *

Une enquête sur lui... Et toute sa vie repassait devant lui? Que celui qui peut regarder sa vie sans remords lui jette la première pierre... Et des minutes de son passé comme une insurrection d'êtres se soulevait contre lui. Il aurait voulu les tuer, ces minu-

tes! Il aurait voulu pouvoir, en jetant les yeux sur sa vie passée, ne sentir aucune faiblesse, mettre à la grande symphonie qu'il voulait jouer une pédale assourdissante. Il aurait voulu se sentir fort et pur et qu'on puisse, au palais de sa vie, laisser sans crainte les portes ouvertes.

Ah! pour la mission qu'il avait choisie, pour dire ce qu'il voulait dire, pour être la grande voix qu'il rêvait d'être, pour jeter au monde moderne les brûlantes vérités qui avaient fait exiler Shelley de sa patrie anglaise, il fallait une vie irréprochable, à l'abri de toute enquête, une vie qu'on puisse lire à haute voix dans la haute salle du jugement...

Et pourquoi cela?... Pourquoi, du fait de sa faiblesse humaine, serait-on obligé de se taire et de n'être que l'esclave officiel, dont la voix passive prolonge éternellement les vieux échos d'hypocrisie? Quand bien même on irait fouiller dans sa vie intime et y découvrir des erreurs, il en aurait toujours moins commis que ses juges. Et lors même qu'il en aurait commis autant?

Qui sait de quoi se forme et se compose l'âme même des grands hommes, leurs poèmes, leurs chefs-d'œuvre? L'humanité ne peut leur demander raison que de l'œuvre qu'ils lui apportent et que de la vérité qu'ils transmettent. Le reste ne la regarde pas! Leur vie privée, les sensations qu'ils veulent ressentir, les flammes qu'ils désirent traverser, tout l'enfer humain par lequel il leur plaît de passer et où il peut leur paraître utile de faire leur stage, tout ce qu'ils veulent explorer du grand domaine humain, cela leur appartient à eux seuls et nul n'a le droit d'y jeter un œil. Seule importe la qualité mystérieuse de ce qu'ils rapportent

de leurs pèlerinages insensés et de leurs plongées dans le gouffre. Peut-être même leur faut-il cela! Peut-être que l'égoïsme de Goethe, que la folie de Byron, que l'infidélité de Shelley, que les vices d'Oscar Wilde, que les tristesses de Baudelaire, que l'amour maudit de Verlaine, sont les causes indéfinissables de la perle que ces plongeurs nous rapportent? Peut-être est-ce du fond même de leurs misères vivantes qu'ils reviennent avec des chefs-d'œuvre? Sans doute n'est-ce pas en les imitant par leurs mauvais côtés que les médiocres deviendront des génies? Mais peut-être les génies devront-ils, pour exprimer jusqu'au bout leur plus haute essence, faire appel à leurs capacités les plus périlleuses.

Violons suprêmes dont la Destinée joue, les grands hommes s'appartiennent moins qu'aux autres. L'humanité n'a le droit de leur demander raison que du chef-d'œuvre qu'ils doivent écrire... Qu'importe leur vie privée!... Ceux qui entrent dans l'atelier sublime où ils travaillent et qui veulent en revenir avec des petits documents dans les mains, s'éclaboussent éternellement d'une boue qui n'était à leur pied de géant que la terre glaise dans laquelle ils ont travaillé pour pétrir une statue éternelle.

..

Et le visage du petit Claude!... Et lorsqu'il aurait publié son livre, qu'y aurait-il au bout?... Doutait-il à son tour?

« Ecoutez, mère, il faut que je réfléchisse. Donnez-moi la journée. Je vous ferai porter une réponse. »

... Pour le faire trahir, on agitait devant lui la force

persuasive d'un cœur, deux yeux lumineux, une petite main toute pâle, un regard.

... Alors il resta seul. Le livre où gisait la vérité de son âme était là devant lui, un rayon de soleil frappant le manuscrit d'une molle épée d'or, le livre où gisait la vérité de son existence ! Le titre alors le frappa. Pour la première fois, il l'arrêta, comme si, secrètement, sa destinée prenait feu entre les syllabes.

« *Le Piloni, Le Piloni*, répéta-t-il. Est-ce donc le mien qui commence ? »

Et son visage s'abîma entre ses mains. Et là, dans le jour rayonnant, il semblait cette statue mystérieuse qui, dans l'atelier de son père, cachait son visage entre ses mains.

Il demanda la voiture. Il se rendit chez Laurent Evrard, le grand philosophe.

La route lui semblait longue, il avait hâte de le voir, hâte de lui parler.

Depuis de longues années, cet être illuminé, dont l'intelligence avait pesé sur la sienne, vivait dans la retraite la plus obscure : une vieille maison pensive donnant sur le plus beau jardin du monde, celui de la duchesse de Versainville. Il vivait là, seul avec ses livres, son intelligence.

Ce qu'il avait été pour ses débuts, seul Christian le savait. Et jamais il ne le revoyait sans émotion. Des journées de méditation flottaient autour de son visage.

« Voilà celui qui avait eu le courage, pensait-il, de mettre sa vie en absolue harmonie avec son œuvre. L'immense fortune qu'il avait, il l'a donnée aux autres. La gloire, il ne l'a même pas cherchée. De sa noble main incolore, il a refusé l'amour personnel pour cet amour brûlant de l'humanité. Et jamais aucune concession. Toujours, intarissablement, cette égale vérité pure qui luit dans ses yeux, comme un feu incapable de s'éteindre.

« Voilà celui que j'aurais voulu être. En lui il ne peut y avoir aucun doute, aucune incertitude. Ces

grandes, ces pathétiques idées qui l'ont soulevé, on ne peut leur donner aucun autre motif que sa noblesse d'âme. S'il a proclamé que la patrie n'existait pas, s'il a défié les armées, nul n'y pourra voir la trouble insurrection d'une âme impatiente de ses freins. S'il a réformé la morale, nul ne pourra croire que c'est à son propre usage. Aucune action, aucun geste, aucune pensée qui lui soit une source d'incertitude. En vérité, il sait qu'il n'a pas menti.

« Voilà celui que j'aurais voulu être. Le soir, lorsqu'il a fini son travail du jour, lorsqu'il a accompli sa journée terrestre, il monte et aucune minute de sa journée ne lui est un remords : Il a jugé les hommes avec sévérité et il pourrait paraître devant eux et ne pas craindre d'être jugé lui-même. Peu lui importerait à lui qu'on lise à haute voix dans la salle du jugement le livre de sa vie.

« Mais moi, pensait Christian, suis-je sûr de moi-même? N'ai-je pas été autre chose qu'un misérable enfant qui brise autour de lui les conventions humaines ainsi que des jouets dont il ne veut plus?

« Suis-je bien sûr de moi-même? N'ai-je pas été autre chose qu'un hédoniste désespéré qui en voulait à la vie de ne pas tenir toutes les promesses dorées qu'elle nous fait à son aurore?

« N'ai-je pas été, en poursuivant ainsi toute laideur, l'amant éperdu de l'existence, le cœur épouvanté de toute mort?

« Est-ce vraiment pour les Hommes que je me suis révolté et non pas pour moi-même? N'ai-je pas cherché simplement à dresser au-dessus des lois des mondes, la statue de moi qui dort sous la terre?

« Et lorsque j'ai dit : « Sexe, tu n'existes pas »,

n'était-ce pas pour me laisser libres les continents immenses de l'amour?

« Et lorsque j'ai dit : « Patrie, tu n'existes pas », n'était-ce pas pour me laisser libre le monde entier et pour y promener en tout lieu mon âme désordonnée?

« Et lorsque j'ai dit : « Vérité, tu n'existes pas », n'était-ce pas pour m'innocenter à mes propres yeux de mes faiblesses et pour y retomber sans cesse?...

« Je n'ai été qu'un être humain et pourtant il me semble qu'il restera quelque chose de moi. Je n'ai été qu'un être humain, sans lien et sans patrie, mais il me semble qu'il existait en moi quelque chose d'impérissable dont se rajeunira l'univers. »

* * *

... Ainsi pensait Christian. Et la maison de Laurent Evrard était devant lui. Le crépuscule était tombé et là-haut, dans le cabinet de travail du maître, luisait sa lampe, grande prunelle active, toujours en éveil... Il lui semblait ce soir qu'elle devenait un phare, une étoile, un guide illuminé.

... Il était maintenant dans le jardin. Paris semblait s'abandonner au crépuscule du soir, avec une nonchalance attiédie. Les jardins de ce quartier semblaient apaisés et recueillis dans le silence qui les dirige.

Là-bas, dans celui de M^{me} de Versainville, pâli également de statues, un jeune prêtre lisait son bréviaire. C'était sans doute le précepteur d'un de ses fils. Il allait, il marchait le long des routes de sable, que son obscur brodequin faisait à peine craquer. Dans un instant il allait voir l'un des maîtres de sa

vie, le seul vivant peut-être devant lequel il se sentit intimidé.

Après la conversation avec sa mère, après sa cruelle et terrible proposition, après le dilemme dans lequel on l'avait mis, il devait le voir? Il devait lui parler. A cette minute où, pour la première fois, il avait douté si puissamment de lui-même, il avait besoin de le revoir — et une minute avant cette rencontre certaine, il s'immobilisait, là, dans le parc, les yeux tournés vers cette clarté pâle qui ne remuait pas et sur laquelle se concentraient tous les regards de ses prunelles, ainsi que vers un phare solide, fixé sur l'océan de la pensée.

La lampe de Laurent Evrard! Comme elle brûlait ce soir. C'est vers elle qu'il était venu jadis, à vingt ans et c'est vers elle, peut-être, que se tourneraient plus tard les yeux des générations nouvelles? Elle lui semblait maintenant une étoile, la première d'un ciel nouveau, une étoile si lucide mais si pure...

La lampe de Laurent Evrard... Dans un instant il allait voir Laurent. Il lui semblait parfois que son profil passait derrière la vitre, si noble, si grand, qu'il lui donnait chaque fois l'impression d'une idée vivante. Oui, jadis, lorsqu'il avait voulu écrire, c'est Laurent qui l'avait impressionné, ravi, ébloui; en lui il avait respiré toutes les grandes idées qu'il aimait; en lui il avait pu admirer l'homme autant que l'œuvre; ce formidable cerveau qui semblait avoir repensé tout l'univers avait la dignité, la pureté d'âme d'un saint nouveau. Toute la boue qu'on veut jeter sur les idées nouvelles, on ne pouvait la jeter sur les siennes. Elles étaient hautes et inaccessibles et défendues par un promontoire de neige.

Voilà celui qui avait pensé que toute la force de l'âme humaine doit tendre vers un idéal nouveau, celui qui avait appelé de toutes ses forces désintéressées une ère de paix et d'amour; celui qui avait secoué sur leurs vieux socles poudreux les colonnes traditionnelles, et contre qui l'on ne pouvait rien dire. En ce front radieux, couronné de cheveux pâles, dans ce regard d'azur, incorruptible, sur tout ce noble visage, plus haut que nos limons terrestres, l'idéal de Christian semblait à l'abri.

Lorsque des Paul Larget, lorsque des Arsène Verniaud prétendent que les préjugés sont les soutiens de l'âme humaine, lorsqu'un Lergouvé proclame pour la vingtième fois que la beauté morale a besoin de toutes ses vieilles béquilles, il suffit de tourner les yeux vers lui, il suffit de voir Laurent Evrard aussi noble dans sa demeure sans idoles que saint François entre ses mésanges.

Oui, le grand idéal était à l'abri en lui dont il avait douté en lui-même. Le grand idéal nouveau respirait en lui, dont il n'avait pas eu au fond de son propre cœur l'image assez éblouissante, et dont son pauvre cœur n'avait reflété le ciel rapprochant que dans un miroir cassé.

Il ouvrit la porte. Après être resté appuyé un instant contre un arbre, l'œil perdu vers l'étoile de la lampe, il entra dans la demeure. Et là encore il s'appuya un instant. Une musique inexplicable venait d'en haut, une musique qu'il n'avait jamais entendue et qui lui rappelait le piano sur lequel jouaient, ardents et passionnés, les doigts de l'oncle Marcellus.

Qui jouait ainsi à cette heure?

Qui remplissait la demeure d'une si brûlante, d'une si passionnée rhapsodie? Les murs, les tableaux, l'escalier qui s'élançait entre les marches, tout en semblait touché, altéré. Il semblait que ce fût un immense cri vers la sensation, vers le bonheur, vers le plaisir doré de la vie. Et dans cette demeure austère, consacrée à la pensée, elle semblait plus brûlante, plus pathétique, cette immense invocation nostalgique qui s'emparait du crépuscule comme de son royaume.

Elle venait du cabinet de travail de Laurent Evrard. Christian s'élança. Il ouvrit la porte. C'était Laurent qui jouait au piano... et qui s'en écarta immédiatement et qui referma le lourd couvercle noir sur le secret brûlant de sa vie.

Il avait refermé le piano et il s'était éloigné de lui.

« C'était vous qui jouiez ainsi, maître, s'exclama Christian. Je ne savais pas que vous jouiez... »

— Si, quelquefois, quand je suis seul », répondit Laurent.

La lampe allumée projetait sur leurs doubles visages une lumière vaporeuse qui vacillait entre eux comme une âme nouvelle et qui, accentuant entre eux les ressemblances, semblait faire d'eux un être identique à deux époques de la vie.

« Aussi, si je me suis permis de venir vous déranger dans votre solitude, dans votre travail, il faut que cela soit pour quelque chose de grave », s'exclama Christian.

Laurent regardait Christian. Jamais il ne l'avait vu si bouleversé. La sublime figure pleine de la joie de vivre qu'il avait vue à ses débuts, jamais elle ne lui avait paru si pâle.

Il se souvenait du jour où il avait vu pour la première fois Christian, alors qu'il avait vingt ans. La porte s'était ouverte comme aujourd'hui. Le visage avait lui entre les deux battants. Quel visage éblouissant! Dans sa cervelle exilée du monde, dans son âme en proie aux livres, jamais il n'avait conçu une apparence aussi radieuse? Elle avait illuminé la bibliothèque pensive où elle était entrée? Elle avait mis de l'or sur les velours!... Un vers de Keats sur Endymion lui revenait à l'esprit.

Quand il toucha la terre, il crut qu'il en mourrait.

Il était si beau, si rayonnant que Laurent avait eu peur de lui, oui, peur de l'existence. Quand il toucherait l'existence, il en mourrait, ou du moins, il s'y briserait. Et ce désir de beauté, comme il était pathétique! Oui, il se souvenait du premier jour où il avait vu Christian, où il l'avait vu venir à lui dans sa merveilleuse jeunesse, dans sa recherche désespérée de la beauté, qui le guidait vers toutes les hautes choses, qui le faisait trembler pour tous les grands problèmes, qui l'avait conduit vers lui et qui, différent du jeune Keats, lui avait fait demander avec avidité « une vie de sensation en même temps qu'une vie de pensée ».

Comme il avait changé! Plus qu'une véritable transformation physique, une sorte de chancelante désespérance morale habitait le visage : et Christian aussi pensait à ce jour.

« Quelque chose de grave, maître, écoutez-moi. Vous seul pouvez me sauver... Écoutez-moi, en vous souvenant de notre première rencontre. Je vous ai dit

alors mon intention d'écrire. Et mon œuvre a commencé à l'ombre de la vôtre. Tandis que vous sembliez le penseur d'une ère nouvelle, j'en étais le poète désespéré. Vous aimiez mes vers parce qu'ils n'ont jamais prêté leur mélodie éblouissante à aucune idée basse, à aucun sentiment unanime, parce qu'ils ont toujours battu de leurs propres ailes au-dessus des humanités sanglantes... Vous souvenez-vous des soirs où je vous lisais dans cette petite pièce grise les premiers chants de mon *Erostrate*. Tout disparaissait autour de nous. La médiocrité de la vie s'anéantissait contre la colonne d'un vers. O vous ne pouvez savoir ce que vous avez été pour moi.

« Le soir, quand je venais ici, quand votre lampe luisait pour moi, c'était une sorte de paradis, plus pur d'avoir été retrouvé et perdu. Mes faiblesses, je les oubliais à votre ombre; toutes les hautes idées de la vie, je les respirais dans cette atmosphère pure et défiante dont j'ai toujours porté en moi la nostalgie.

« Laurent, vous avez été toute la noblesse de ma vie. Aux minutes où j'ai eu peur de tomber, l'idée que vous étiez quelque part me soulevait et m'éblouissait. Au moment de mon mariage, je vous ai moins vu... Puis, lorsque je n'ai pu m'entendre avec Micheline, je suis revenu ici, j'ai respiré de nouveau cette atmosphère sans mélange qui sera l'atmosphère de plus tard... Quelles soirées j'ai passées ici, dans cette puissante et haute région où vous vivez, dans cette noble insomnie.

« Eh bien, voilà où j'en suis... Vous savez quelle rumeur a soulevée mon dernier livre, quelle haine. J'y avais simplement agité la vérité de mon âme

comme un flambeau dont la lumière peut-être était trop forte pour certains regards. Et alors, voilà ce qu'ils ont imaginé : Ils ne veulent pas voir sortir l'œuvre nouvelle de ma vie. Le nouveau poème que je préfère, ils se liguent contre lui et veulent me bâillonner ! Oui, Laurent, c'est ainsi. Il me faut choisir entre la publication de mon livre et peut-être l'éducation du petit Claude. Si *le Pilon* paraît, Claude me sera supprimé. On me déclarera indigne d'élever le fils né de ma chair, né de mon aspiration vers l'avenir. On me l'arrachera, cette œuvre vivante de moi-même !... Et en l'élevant je ne sais où, on lui apprendra à haïr son père... Ah ! vous qui avez dédaigné la vie au nom des idées, vous qui n'êtes pas descendu dans notre arène vivante, comprenez-moi : je veux que ce livre paraisse. Ma mère est venue ce matin m'offrir la paix de Lergouvé, ses conditions, mon départ, mon silence pendant quelque temps... Dites-moi ce que je dois faire, dites-moi ce que vous feriez à ma place... »

Laurent Evrard avait appuyé sa tête entre ses mains. Il réfléchissait.

— Christian, dit-il, que désirez-vous : la gloire ou que les hommes lisent votre livre ?

— Vous n'en doutez pas. Je veux que ce livre paraisse.

— Beaucoup d'êtres le connaissent-ils ?

— Personne, en dehors de ma mère et de vous.

Encore un instant le beau visage de Laurent sembla enveloppé de réflexion, de nostalgie.

— Écoutez, Christian, donnez-moi le livre. Je me charge de lui. Il paraîtra, sans nom, sans rien ; il sera le simple cri d'un être humain. Il paraîtra et les

hommes le liront. A travers les êtres vivants, à travers ceux qui sont à naître, il fera sa grande route passionnée et vertigineuse. Il sera le bréviaire nouveau d'une humanité nouvelle. Personne ne saura que c'est vous qui l'avez écrit. Ainsi la haine s'éteindra contre vous... Claude vous restera... Voilà ce que je puis pour vous.

— On saura que c'est de moi.

— Qui voulez-vous qui vous trahisse : moi seul je le connais et votre mère... Le livre paraîtra, je vous le jure, et toute son influence portera. »

Christian ne savait que penser.

La publication de son livre, ainsi, dans ces conditions, voilée, lui semblait une trahison, le commencement de la désertion, cette espèce de lâcheté de l'homme à s'organiser une vie différente de sa pensée et à protéger son maigre bonheur individuel contre les exigences de sa foi. N'était-il donc qu'un lâche?... La peur de souffrir dans sa chair lui était-elle donc aussi insoutenable que la peur de mourir?...

S'il avait choisi cette pensée aventureuse et cette audace insurmontable, ne devait-il pas tout y sacrifier, jusqu'à ses plus tendres affections, jusqu'à son fils lui-même, dans son innocence native? Ne devait-il pas marcher sur son propre cœur pour aller jusqu'à la lumière qui lui faisait des signes?...

Alors, pour la première fois, il sentit une immense impression d'accablement. Cet orgueil qu'il avait eu de ne se sentir comparable à aucun, cette force d'être seul à penser, elle le délaissait; déjà il n'avait plus vingt ans, déjà le joyeux miracle de la jeunesse lui dévoilait, en s'éloignant, l'atroce et précise armature de la vie? Il avait cru que rien ne pouvait surpasser

sa pensée, sa vivante pensée solitaire et il voyait maintenant quel sens prodigieux avait pour lui son fils, quelle partie de lui-même il représentait.

Il commençait à souffrir de se sentir si différent et la raison même de son puéril orgueil, de celui à qui peut-être il avait dû les plus passionnés de ses premiers poèmes, voici qu'elle devenait la raison même de son découragement présent.

Oui, tout d'un coup, son orgueil, sa fierté, cette immense ambition qui l'avait soulevé s'effondrait aux pieds d'un enfant pâle qui souriait dans le secret de son cœur.

*
*
*

Cela, c'était la vie : la vie qui continuait, durait, s'élançait, peut-être indifférente à la volonté individuelle de l'homme, à sa pensée.

Sans doute son livre irait porter aux générations futures la persistance de son cri ? Sans doute, enfermée dans la poussière, la blanche statue perpétuerait encore sa beauté à travers les siècles... Mais quelque chose de plus vivant encore le perpétuerait dans son fils.

Alors il se souvint combien, en se regardant dans le miroir, un regard de son père parfois le surprenait ; et une certaine pâleur effarée de sa mère et tant d'autres expressions qu'il ne connaissait pas et qui étaient peut-être les revenants intellectuels de sa figure, autant d'êtres morts dont les sourires, la pâleur, les expressions désespérées, revenaient battre sur l'écran de son visage.

Un jour son fils serait cela. Lorsque sa jeunesse

serait tout à fait morte, lorsque cette beauté qui l'avait isolé et défendu se serait enfuie de son visage, lorsque son intelligence peut-être aurait failli, sur le visage de son fils sa pâleur apparaîtrait encore, ses mortes expressions viendraient s'animer, un certain regard de ses yeux s'incendierait encore sur la figure à venir et son fils sentirait vaciller sur sa propre pâleur l'angoisse de sa personnalité enfuie.

Ainsi en lui il avait senti {trembler, s'agiter, chanceler, tout un cortège d'êtres, tout le cortège de lui-même qui remontait jusqu'au premier de sa race, et qui s'interromprait avec le dernier. Ainsi il pensa qu'un immense être se développait à travers chaque être. Peut-être, il y a des milliers d'années, un être tout pareil à lui, exactement lui-même, de son sang, avait-il pensé, rêvé, souffert ainsi et espéré extraire de sa minute morte une nouveauté humaine : c'est l'expression qu'il avait aperçue, dans une pièce de sa grand'mère, devant ce Cyrus qui était son jeune grand-oncle et qui lui ressemblait d'une manière si effrayante, ce Cyrus mort à vingt ans en 1872 « du vice de son époque ». Il savait où il était enterré. Ah ! aller faire sauter la pierre du tombeau, revoir ce visage qui était peut-être exactement le sien ?... De la même manière un de ses êtres qui descendraient de lui pourrait le reproduire exactement, être encore lui-même devant les choses. Pas son fils, mais ceux de ses petits-fils, dans cent ans, dans deux cents ans d'ici...

Alors il comprit que son fils était comme le chaînon qui le rattachait à cet avenir où il aurait voulu se sentir encore, dans cet immense gouffre inutile où ne parviendrait de lui qu'une personnalité affaiblie...

Fol espoir que tout cela ! Il ne se sentait pas vivre dans son fils. Le vain espoir de transmettre de soi quelque chose d'éternel s'interrompait, se brisait devant le rocher d'un être nouveau. Ce « moi » qui lui avait semblé si universel, son fils le murmurait. Il disait « moi » et il ne disait pas « lui », car chaque être est un être spécial, rattaché par son hérédité à l'avenir et au futur, chaînon animal d'une immense course, mais seul, seul dans le miracle personnel qui le constitue.

Oui ! fol espoir ! il ne vivrait pas dans son fils ; à la poussière insensible qu'il deviendrait, cet être vivant, issu d'une de ses nuits de plaisir, n'ajouterait pas une humble seconde de plus. Et c'est à lui qu'il sacrifierait son œuvre ! Peut-être même sa parole serait-elle démentie par lui ?... Non, que le livre paraisse !

Et au moment où il disait cela, le visage de Claude apparut, avec cet aspect émouvant, avec ses ressemblances. Alors il s'accrocha à lui. Il sentit tout ce qu'on lui arracherait si on lui arrachait cet enfant, si on l'empêchait de peser sur cette intelligence, s'il grandissait loin de lui...

« Vous avez raison, je partirai... Que le livre paraisse... D'ailleurs, je vous l'ai apporté. Faites-en ce que vous voulez. »

Christian avait quitté la lampe de Laurent Evrard avec un poids de moins, rassuré et humilié par sa demi-désertion. Il lui sembla qu'il avait besoin d'un peu d'air ; il se mit à marcher dans la nuit.

Le soir était complètement descendu. La lune lasse

se levait sur le quartier, des jardins inconnus ouvraient leurs secrètes douceurs.

« Ainsi, les hommes profiteront de ce livre s'ils doivent en profiter, si jamais un livre a apporté un peu de vérité aux hommes, et je leur ai sacrifié la gloire que j'en retirerais. La gloire ! »...

Il répétait ce mot avec nostalgie, avec ironie. Au-dessus des noirs arbres parisiens, des étoiles secrètes s'allumèrent, creusant des puits de fraîcheur inhumaine. Il répétait ce mot : « La gloire », et il souriait en regardant ces mondes où peut-être des hommes s'agitent, où des hommes souffrent, naissent, meurent et où jamais son nom ne parviendrait.

« Quelque gloire que nous connaissions, pensait-il, jamais ils n'en sauront rien. Et leurs habitants, ces frères que nous avons peut-être en nous, jamais ils ne connaîtront rien de nos misères, de nos fureurs, de nos inquiétudes. La gloire ! »

Alors il cria son nom. Il le dit plus fort... Et rien ne remua. Les noirs feuillages demeurèrent insensibles et les mondes froids, là-haut, continuèrent à rouler dans leurs zones insensibles, aussi séparés les uns des autres que des êtres avec, entre eux, tout l'incommunicable et toute l'intransmissible personnalité humaine.

À quoi servait d'être un peu plus ou un peu moins célèbre ? Qu'était-ce qu'être glorieux ? C'était mourir un peu moins et si peu moins ? Un jour, quelque œuvre qu'il ait achevée, son nom se dissolverait dans l'oubli et dans le doute et peut-être, s'il ne faisait rien, s'il n'attachait son nom à aucune œuvre, ce nom, au contraire, plus libre, plus allégé, parviendrait à des rives plus lointaines. Ainsi le nom de

Sapho émerge des flots grecs, comme un immense pavot sucré, sans presque aucun poème, porté sur le radeau de deux ou trois vers ?

La gloire ! Sinistre et macabre plaisanterie, immense trompette dans laquelle se déforme le nom que la bouche y proclame.

Et soudain, il aperçut deux amants. Il avait marché sans savoir où il allait. Il ne reconnaissait plus la rue.

Mais il était devant un jardin absorbé par le soir, devant un parc fermé sur qui la chaleur tiède du crépuscule descendait en tournoyant telle une énorme abeille lasse. Deux ou trois fenêtres éclairées semblaient des étoiles terrestres, vivantes, prochaines ? Et, égarés dans leur amour comme dans une sorte de fièvre illuminée, les amants se parlaient. Leurs voix et leurs bouches se mêlaient ; leur immense acceptation s'unissait dans ce crépuscule apaisé où leurs lèvres composaient une harmonie brûlante et inassouvie.

Deux amants dans ce jardin qu'il voulait continuer d'ignorer. La lune pensive, comme un froid espace, descendait sur le parc. Si lointains qu'ils fussent, Christian devinait qu'ils étaient jeunes. Une aile de bonheur serein, de puérité palpitante, soulevait leur appui de pierre. Ils semblaient jeunes et beaux dans ce crépuscule comme deux êtres éternels qui ne seraient pas encore sortis du Paradis terrestre.

Christian s'arrêta une seconde. L'étreinte qui les unissait, le baiser qui les immobilisait l'un contre l'autre, la force qui les faisait parfois s'éloigner pour se regarder avant de se reprendre, tout cela c'était l'amour ; et devant ces êtres jeunes et beaux, Christian se sentait transpercé d'une blessure.

Quoi, n'avait-il jamais aimé ainsi! Jamais... Il se souvenait... il remontait dans ses souvenirs...

Quoi, de l'amour aussi il avait été exclu comme des étoiles qu'il regardait tout à l'heure? Inconsciemment, il n'avait jamais accepté de se perdre dans un autre être. Ce don de sacrifice qu'est l'amour idéal, son instinct l'en avait écarté, avec ce qu'il peut comporter de dangereux pour la personnalité humaine?... Et de là aussi il se sentait exclu.

Le sentiment qui l'attachait à sa mère, celui qui l'attachait à son fils pourtant avait une violence, une puissance inexprimable. Mais en eux n'aimait-il pas, de toute sa force pathétique, des minutes vivantes de lui-même, localisées dans le passé et dans l'avenir?

Oui, il les aimait et à cette heure où on venait de lui faire choisir entre son fils et son œuvre, il avait envie de revoir son fils.

Il savait que depuis le jour où Micheline avait décidé de le quitter, il habitait chez elle. Comme il avait vu le front de Laurent Evrard, le petit front de Claude de Vénoge l'attirait maintenant, astre irrésistible. A la façon d'un voleur il se glissait, attiré par le nom, par l'adresse.

Il tourna une rue. C'était là...

*
*
*

... Rue de Constantine. Le nom de la rue lui semblait brusquement doux, comme une adresse sur une lettre de jadis.

C'était là que demeurerait l'être à qui il avait transmis la vie, un être qui respire, qui va commencer à penser;

tout le miracle humain qui, lui, continue, au milieu des ruines, que rien n'interrompt dans son ascension.

Il c'était révolté contre tout et à cette minute il se sentait, lui, prêt à tout trahir pour le pâle visage d'un être, pour une jeune existence...

« Les idées ne sont rien, murmurait-il, les idées ne sont rien à côté des êtres, rien, rien... »

Et il sentait que toute sa tendresse l'agenouillait, le rendait humble et soumis...

Oui, au nom de ce qu'il avait pensé, rêvé, senti, voulu, aimé, à cause de cette palpitante et lumineuse force qu'il avait été, qu'il était demeuré, on parviendrait à lui prendre son fils. On le lui arracherait comme à un maître indigne. On apprendrait à cet être à le juger et à le condamner. Et les hommes qui le mettraient au pilori choisiraient cet enfant innocent pour venir l'y maudire...

« O Vie infâme ! » songeait-il.

Et si, pourtant, il avait eu tort ? Si le bonheur qu'il avait rêvé pour l'humanité n'était qu'un mythe et le plus illusoire ? Une phrase de Renan, solitaire et lumineuse, éclata brusquement dans sa pensée comme un éclair. Et si ce qu'il avait rêvé théoriquement n'était pas possible pratiquement, si l'homme affranchi de ses mensonges vivants n'était plus un être viable, si ceux qui délivraient Prométhée sur son rocher ne faisaient que lui donner la permission d'aller regarder un gouffre ; si les illusions, ces mensonges unanimes, si les croyances, ces hallucinations partagées, seules, le maintenaient à vivre ?

Soit l'illusion de Dieu qui fait vivre ! mais pas celle de la Patrie qui fait tuer... Et cet enfant qui vivait à cause de lui, s'il devait mourir un jour de son ensei-

gnement... Didier Verdier s'était tué sur un de ses livres!

Ah! n'était-il donc qu'un professeur de mort? N'avait-il enseigné que le fier, que l'orgueilleux dégoût de tout?... hédoniste désespéré qui fait de sa satiété universelle une conception nouvelle du monde et dont le palais saturé comme celui du Sybarite ne peut plus rien supporter des grands mots qui nourrissent l'humanité...

*
* *

... Alors, il aperçut l'enfant.

Il était juste devant la porte de Micheline, la porte qu'il connaissait et où maintenant elle vivait chez sa mère. Et Claude rentrait avec son institutrice. Droit et ferme, il poussait la grille, le petit vivant. Une exaltation extraordinaire montée du cœur le poussait vers cet être. Il le regardait avec gravité, sans vouloir se rapprocher de lui, sans vouloir lui révéler son humble présence.

Il ne l'avait pas vu depuis un mois. Il aperçut son étroite petite main blanche qui tenait un gant, toute cette précieuse et déchirante beauté des visages que nous aimons. Pour lui, toute l'émotion humaine se symbolisait dans ce mince visage, dans ce creux des yeux, dans cette pâleur.

« Mon fils », murmurait-il.

Et en lui il sentait comme un immense évanouissement ébloui, et l'impossibilité de faire un pas... L'institutrice et Claude sonnèrent à la grille qui, en s'ouvrant, semblait délivrer une minute le parfum total du jardin!

Ils entrèrent dans la maison. Le petit pas pressa sur le sable avec cette douceur à la fois déchirante et impossible à méconnaître... Ils avaient disparu.

« Mon fils », murmurait Christian, comme s'il le perdait, comme si la porte s'était pour toujours refermée sur la silhouette passée auprès de lui sans l'apercevoir.

... Rien ne venait de la maison. Puis, tout à coup, comme une clameur, un merveilleux éclat de joie. Il le reçut au cœur. Il lui semblait qu'il était mort et que la vie perpétuelle éclatait de rire dans ce rose gosier d'enfant.

Et alors il pensa à ce livre, au grand livre confié à Laurent Evrard et qui était l'œuvre de sa vie. Et alternativement il murmurait : « Mon livre, mon fils ». Comme s'il voulait les mettre tous deux sur la balance impressionnable de son cœur. Et alors, tout ce qu'il y disait lui sembla inutile, auprès de cette vie naissante. Lui qui n'avait jamais dit « *ma* patrie », lui qui ne s'était incliné devant aucune volonté, il murmurait « *mon* fils » avec l'idolâtrie passionnée et désespérée de noyé qui tend vers le rivage; et alors toutes les idées pour lesquelles il avait vécu lui semblèrent inutiles, vaines, et tout enseignement, et toute mission humaine... L'univers s'annulait pour lui autour d'une tête adorée.

Didier Vernier s'était tué sur son livre. Et si son fils, un jour, pouvait en souffrir? Si sa légende pouvait attenter à ce pur bonheur devant lequel il fallait s'incliner... Ah! tout valait mieux que cela...

Alors il lui sembla qu'il regrettait, pour la première fois, la périlleuse carrière qu'il avait choisie; il lui

sembla que la gloire et que les ambitions humaines n'étaient que des duperies successives. Il aspira désespérément vers la paix de l'âme, vers le bonheur ordinaire, vers le calme, vers la sereine acceptation.

*
* *

Brisé par la fatigue, il s'était effondré sur un banc comme un misérable enfant. Ses larmes ruisselaient.

Oui, par le cœur, par le cœur ! C'est toujours par ce que nous avons de plus sensible que l'Humanité nous punit de ce que nous avons voulu faire de plus grand...

La fenêtre s'ouvrit. Micheline venait s'y appuyer. Il devina qu'elle montrait les étoiles au petit Claude et lui apprenait leurs noms, le nom de ces mondes pareils, indifférents à nos misères d'hommes, que notre gloire n'atteindra jamais et dont la pitié ne saura jamais nous parvenir.

Grands poèmes solitaires et personnels d'avance absorbés par l'oubli.

*
* *

« Ah ! mon fils, murmurait-il, les yeux levés vers la fenêtre, puisses-tu être heureux dans ce monde ; puisses-tu ne jamais savoir que je pleurais là, cette nuit, auprès de toi, comme un enfant ? Que de choses je voudrais te dire ! De quel terrible enseignement je chargerais ta jeune tête. Hélas ! tu es peut-être un de ceux qui ne pourraient survivre à la vérité apprise.

Si tu savais combien le monde est cruel, quelle sombre hideur, partout... Le bonheur est la seule excuse de l'existence... Sois heureux, mon enfant.

*
* *

« J'ai cherché dans mes livres à secouer les chaînes humaines, à les anéantir, à rendre l'âme libre et la tendresse universelle... Je n'ai su allumer que la haine pour moi. J'ai peut-être détruit, sous mes flèches, les idoles inutiles dont ta faible âme aurait besoin. Et un jeune homme s'est tué sur un de mes livres, moi qui ai eu mission de crier qu'aucune idée ne valait la mort d'un être... Sois heureux, mon enfant.

*
* *

« Puisses-tu ne jamais comprendre le monde ! Puisses-tu ne jamais avoir de cœur et ne rien sentir, devrais-je en souffrir moi-même et ne plus rencontrer de pitié dans tes yeux futurs. Et personne pourtant n'a plus besoin que les parents de l'indulgence de leur fils... Puisses-tu être cruel et insensible et ne jamais sentir en toi le trouble et inutile tremblement d'un rêve. Puisses-tu être le plus barbare de tous, puisque le monde leur appartient maintenant... Sois heureux, mon enfant.

« Ces étoiles mystérieuses que ta mère te nomme, rien de toi n'y peut parvenir. Elles sont les symboles de l'insensibilité glacée de l'univers, d'un univers où personne n'aime personne, où les plus beaux instants sont ceux de la griserie et du sommeil, où les hommes

ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes dans une intoxication noble ou ignoble, où il faut tuer ou être tué, souffrir ou faire souffrir, juger ou être jugé... Sois heureux, mon enfant...

* *

« Puisses-tu ne posséder en toi-même aucune des troubles lueurs qui m'ont rendu si misérable. Puisses-tu allégrement mener ta route jusqu'au bout. Puisses-tu n'aimer que les sottises dont l'humanité se repaît. Puisses-tu accepter la souffrance de l'univers, au prix de ta joie d'un instant. Puisses-tu édifier s'il le faut ton bonheur sur cette pyramide de cadavres dont je serais le plus brûlant... Sois heureux, mon enfant...

* *

« Oui, sois heureux. Et écarte de ton souvenir les misérables efforts que j'ai faits pour courir au secours de la Beauté humaine. Nous étions, malgré tout, les fils d'une génération qui aimait l'idéal. Nous ne supportions plus les anciens, ceux qui veillaient sur leurs bases. Mais nous en choissions de nouveaux qui étaient l'idéal encore? C'était un idéal lorsque nous apercevions l'humanité délivrée et ressuscitée, lorsque nous croyions à l'avenir, lorsque nous espérions des siècles une sorte de miracle, comme un accident de beauté... Tout cela vous est inconnu. Voici venir une génération de barbares. Voici venir le matérialisme dont Renan avait prévu l'ascension...
« ... J'ai chanté un individualisme qui secouerait les chaînes de l'humanité. Vis un individualisme

indifférent qui piétine presque mon propre cœur. Au prix de tout, de mon bonheur, de ma gloire, de ma vie, sois heureux, mon enfant.

* * *

Il se leva, il se précipita chez Laurent Evrard, de nouveau. La vue de son fils l'avait décidé.

« Maître, dit-il, le livre ne paraîtra pas. Sous mon nom ou sous un autre, quelqu'un pourrait le deviner et je ne veux pas. »

Laurent Evrard lui tendit le manuscrit comme un trésor qu'on lui aurait confié, comme un trésor qu'il rendrait.

« Le voilà. »

Le lendemain, quand on lui amena Claude dans sa visite mensuelle qui tombait ce jour-là, il demanda à l'enfant de lui brûler quelque chose.

De sa petite main, Claude jeta dans le feu le livre de son père, le livre que Christian n'avait pas osé relire de crainte de ne pouvoir aller ensuite jusqu'au bout de son sacrifice.

L'enfant lui-même jeta au feu le livre où Christian avait mis le secret de sa vie et qui semblait se plaindre comme un être humain, dans le bûcher de flammes, dans l'incendie éternel.

IV

Le calme était revenu dans l'âme de Christian.

A sa gloire sacrifiée, à son œuvre livrée aux flammes, succédait un calme puissant. Il s'était remis à l'ouvrage, à la poésie.

En vérité, la vie lui apparaissait différente désormais, comme elle avait paru différente à Irène après la naissance de Christian.

Parfois, lorsque Claude venait le voir, lorsque son petit visage s'appuyait aux parois de son cœur, il y lisait le secret de la vie perpétuelle... D'autres fois, il y voyait toute la sublime œuvre manquée, l'œuvre puissante et profonde où il avait mis tant de lui-même, et qui était comme un grand visage immobile tendu vers l'étonnement de la vie.

... Un matin, avec Claude, il allait au Bois dans sa voiture, l'enfant serré contre lui. Un brouillard léger teintait les arbres, leur donnait cet aspect vaporeux et aérien d'une estampe. Et à revoir ainsi ce Bois qu'il avait tant aimé, il lui semblait que sur son visage revenait le masque léger de ses vingt ans. A chaque coin des avenues, il s'était promené. Mille images de lui-même, oppressantes, délicieuses, le saisissaient, et il serrait le petit Claude contre lui comme si mainte-

nant tout son bonheur se rattachait convulsivement à lui, comme s'il voulait le mettre entre lui et le monde, ce bouclier intransperçable.

Qu'avait été sa vie, qu'avait-elle tenu des promesses inoubliables de ses vingt ans, des rêves radieux qui s'étaient imaginés en lui, qui y avaient battu des ailes contre des barreaux?

Ne ressembler à personne, être un être unique, à vingt ans! Cela est beau, radieux, inégal, mais à trente... Déjà, il éprouvait l'horreur confuse de vieillir. Déjà, ce qui avait été l'orgueil secret de sa jeunesse devenait une sorte de honte, une sorte de pilori ascendant. Déjà, ses belles années lui apparaissaient comme de terribles Euménides, armées de glaives pour le frapper, soulevées autour de lui dans une lumineuse révolte.

Il avait dit au chauffeur : « Vous ferez le tour des lacs. » Une autre idée était née en lui. Maintenant, l'automobile glissait, montait l'Avenue du Bois. C'était sans doute un retour de courses?... Une atmosphère radieuse, malgré le brouillard, enveloppait les voitures... un soleil de cinq heures, intense et brûlant, dans un emmitoufflement de brouillard.

Oui, qu'avait été sa vie?

Sans doute, plus tard, les hommes reprendraient le livre où il avait posé ses poèmes. Mais aujourd'hui...

Soudain, il aperçut une femme qui passait et qui marchait frileusement au soleil, dans ce soleil de cinq heures qui le réchauffait... Un serrement de cœur le surprit. C'était la mère de Didier Vernier.

Pourquoi était-elle là aujourd'hui... Elle s'était arrêtée devant une marchande de violettes et lui achetait une gerbe qu'elle épinglait à sa robe de deuil ! Car elle était toujours en deuil !

« Didier Vernier », murmurait-il.

Il se souvenait du jeune homme, de l'admiration effrénée qu'il avait eue pour lui, de son horrible mort... Il se souvint de la visite de sa mère, après?...

« -Et puis, quoi, pensait-il, suis-je responsable de cela ? Suis-je responsable de cette tache de sang sur une page de moi?...

Puis, ses yeux revenaient vers Claude. Bah ! il n'y a pas de livres qui font mourir !

« Un suicide sur une page de moi ! Et sur les livres de Jérôme Darnault, alors, quel sang y a-t-il, lui qui a fait du nationalisme le squelette même de ses livres ? Quelles morts dans cet air qu'il a respiré ? »

La mère de Didier Vernier s'était arrêtée maintenant. Elle respirait le soleil, la vie ! Et Didier Vernier, était-il vraiment mort sur son livre ? Est-ce véritablement pour avoir lu *Les Confessions d'un Être nouveau* qu'il s'était frappé, qu'on l'avait trouvé un matin, dans cette chambre d'hôtel, avec toute cette décharge de pistolet dans la bouche, corrompu de littérature et d'utopies .. Ah ! non, ce n'était pas possible, pas acceptable.

Lui qui avait donné au respect de la vie une si grave, une si essentielle importance, cette seule goutte de sang sur son bras pur lui semblait plus stigmatisante que le fleuve de sang que ses régiments morts projetaient sur le général marquis de Reilles.

La mère de Didier Vernier ! Pourquoi là à cette heure ? Pourquoi sa présence ce matin, comme celle

d'un fantôme attristant, dans cette avenue fouettée de jeune soleil?...

Ce livre qui donnait la mort, comment avait-il pu l'écrire?... Et si Claude le lisait un jour, si de ses mains précieuses, il découvrait cette arme vivante... S'il se poignardait avec!...

Ah! non! non, pas cela! ce n'était pas possible!... Son rêve était pur... Les Idéals qu'il avait condamnés, les hallucinations collectives et officielles qu'il avait poursuivies ne devaient pas être nécessaires à l'humanité!

... Et il serrait le petit Claude contre lui plus convulsivement, comme si brusquement la pensée lui venait qu'aucun livre, qu'aucune idée, qu'aucune œuvre, qu'aucune grave mission des hommes ne vaut un visage que l'on aime et que l'on ne reverra bientôt plus.

..

Dans les voitures qui descendaient du Bois, d'autres visages lui apparaissaient. Il semblait que, par une coïncidence étrange, se trouvassent rassemblés les êtres qui avaient joué un rôle dans sa vie, comme si, brusquement, les êtres de son passé revenaient vaciller devant lui comme des fantômes d'autrefois.

Tout à coup, dans une voiture, causant avec une femme, il aperçut Lergouvé. Sa figure vile, sous un melon, luisait sous le soleil. Une sorte de lâcheté haineuse habitait ce visage qui avait trop réussi... Que faisait-il maintenant? Il avait été à Saint-Petersbourg ambassadeur; désormais, il était ministre! Toutes les lâchetés, toutes les hontes, il les avait commises.

Et il souriait délibérément dans cette voiture, au bras d'une actrice : quelle bassesse ! Le voilà, l'être qui les avait tous trahis, qui avait fait de sa platitude une consigne si officielle que chacun s'était habitué à cracher sur lui : celui qui était arrivé par le mépris comme d'autres arrivent par l'estime.

* * *

Dans une autre voiture il aperçut la duchesse de Charlemont, mollement étendue dans des fourrures, l'air mystérieux et comme engourdi : à quel rendez-vous d'amour allait-elle ? Il se souvint combien elle l'avait aimé et elle était une étrangère qui passait auprès de lui. Les baisers, l'amour, tout cela ne crée-t-il rien entre les êtres?... Ils avaient passé des nuits l'un contre l'autre... et maintenant ils ne se reconnaissaient plus. Maintenant, ils passaient l'un contre l'autre et leurs visages fermés étaient chacun dans un labyrinthe. Où étaient donc leurs baisers, leurs grands enivrements, les anxiétés, les pâles reproches, les jalousies, tous ces poèmes du cœur qu'ils avaient cru tracer dans sa molle cire et dont il ne demeurait rien?...

Comme tout était mort. De l'ambition, de la passion, de l'action, comme il ne restait rien ; quel nivellement insultant les jours imposaient à tout le douloureux besoin d'éternité des hommes. Quoi ! cette passion qu'ils avaient eue l'un pour l'autre, même sur leurs visages il n'en demeurait aucune trace ? L'incendie qui laisse sur la terre des chênes calcinés ne laissait même pas sur leurs faibles et distraits visages la moindre trace de brûlure, la moindre ruine vivante?...

Où allaient-ils, tous ? Ils vivaient, englués dans le mensonge officiel qui leur servait... et tous ces êtres continuaient leur besogne.

Ah ! comment trouvaient-ils le goût de le constituer, le maigre subterfuge d'infamie ou de plaisir, la carrière d'ambition ou d'amour qu'ils avaient choisie, comment éprouvaient-ils la joie de la traîner jusqu'au bout ; comment tous, déçus de leur choix, ne s'arrêtaient-ils pas brusquement et ne laissaient-ils pas retomber d'une main lasse le fil choisi pour se conduire dans le labyrinthe ?...

Il donna l'ordre au chauffeur d'aller à la Muette. Désormais le soir était descendu. Creusant son empire liquide dans les arbres, l'obscurité l'enveloppait d'un magnifique et chaste oubli : des visages encore, à travers le cristal de leur voiture, luisaient comme des souvenirs magnifiques. L'automobile roulait. Parfois, sœurs de la biche qu'un soir Emmanuel et Irène avaient entendue agoniser, des biches traversaient de leur solitaire geste blanc les ombres obscures du bois ; elles jaillissaient telles de légères pensées, tels d'élégants fantômes, et s'arrêtaient, surprises, déçues de n'être plus poursuivies, levant vers la lumière des premières étoiles leur regard inutilement égaré ?

Puis les pelouses de Longchamp parurent avec

leur masse bleue, la maison blanche qu'on voit devant elles à travers les arbres, l'eau voisine du fleuve avec son beau silence d'étang... Il se souvint d'un jour aux courses, de l'égarant et trouble plaisir donné aux foules. L'auto tourna, s'enfonça...

Une émotion brusque le saisit. Depuis qu'ils avaient vendu la propriété de la Muette, depuis qu'ils ne l'habitaient plus, il n'avait plus voulu y revenir. Il en avait même évité l'approche comme si elle pouvait lui faire mal avec du passé.

Et maintenant il reconnaissait dans l'air l'approche de la maison familiale, il reconnaissait le chemin, si familier qu'on le fait avec les yeux fermés.

* * *

Les nouveaux hôtes de la maison étaient absents ce jour-là. Ce ne fut pas long de persuader au concierge de les laisser entrer. L'auto demeurait devant la porte. Pour le pèlerinage qu'il désirait faire, il ne voulut pas que ce bruit moderne vienne troubler du souvenir!

Il tenait Claude par la main; les yeux éblouis de l'enfant ne réalisaient pas quel secret pèlerinage faisait Christian, quel sens avait pour l'âme de son père ce qui n'était pour lui qu'une promenade dans un jardin.

Déjà l'atmosphère avait troublé Christian. Que fut-ce lorsqu'il reconnut un arbre, puis un autre, lorsque tout le visage du jardin fut devant lui. Il y avait dix ans qu'il n'y était pas venu. Il lui semblait qu'il remontait dans le Temps, qu'il fracturait du souvenir, que toute la belle expression du parc sortait, visage vivant d'entre les plis d'un linceul.

... Partout du bonheur semblait s'éveiller. Le jour était tombé, la nuit n'était pas encore venue. C'était le crépuscule. Alors il lui sembla que ces dix dernières années n'avaient pas passé, qu'il avait encore vingt ans. Et il sentait la main du petit Claude contre la sienne, crispée dans un rappel féroce de la vie qui passe, qui continue, qui s'écoule...

Non ! le parc n'avait pas changé ! Ah ! combien il avait eu raison d'amener Claude avec lui ; seul, de ne pas affronter cette terrible chose. C'était pire qu'un cimetière, ce passé inexprimablement mort, cet immense cadavre de tout, cette immobilité des feuillages en opposition à notre perpétuelle mobilité.

A chaque coin du parc où il avançait, une silhouette passagère le faisait sursauter. De tous ces visages qui luisaient sous les ombres, la plupart étaient morts. Ici les souvenirs étaient des fantômes.

Il prit le chemin qui menait à la statue. Tout de suite il le reconnut. Une sorte d'herbe cruelle avait poussé dans les chemins délaissés ; la mousse était montée sur les arbres. Le chêne sous lequel il était venu s'asseoir si enfant, était mort debout, pareil à un immense guerrier d'or, que maintiendrait sa cuirasse de lierre vivant.

Les branches cassées se tendaient comme des bras suppliants.

Tout lui semblait si cruel, si mortellement inoubliable, qu'il s'étonnait de penser qu'on y pût vivre. Ce que ce parc avait pour lui de personnel, de si intensément déchirant, de mêlé si confidentiellement à son cœur, cela lui semblait si criant, si visible, qu'il s'étonnait que d'autres pouvaient y vivre, y rire, que des jeunes filles pouvaient le

soir s'y promener, sans s'apercevoir de quel tombeau il s'agissait. Ainsi tout lui semblait si significatif, si douloureux, qu'il lui aurait semblé naturel qu'on brûlât ce jardin et qu'on n'y osât plus goûter de bonheur.

Ainsi éternellement les êtres qui ont compris la vie et souffert de son amertume s'étonnent de voir recommencer le bonheur, s'étonnent de voir les nouveaux visiteurs de leur cimetière personnel, réinventer d'un geste fragile, d'un innocent cri, la joie qui doit mourir demain...

« Oh ! le beau jardin », s'exclamait Claude.

Et il riait d'un crocus éclos dans la fougère tel un mauve soupir, d'un écureuil qui passait ; il tendait sa main vers un objet nouveau, il escaladait une barrière, et Christian s'étonnait qu'il n'eût pas peur ainsi de rire, de crier, dans son jardin, dans ce jardin qui appartiendrait toujours à sa jeunesse et à la folie de son père, dans ce jardin funèbre et sublime de ses vingt ans.

*
* *

Soudain le lieu du tombeau apparut.

Il reconnut instantanément l'ouverture des arbres, la vue, le paysage, l'azalée. Le crépuscule, les premières étoiles, tout collaborait à recréer au paysage la même ingénuité désespérée, la même douleur captivante que le soir où il y avait enterré la statue... Il y croyait encore entendre la voix de son père, voir sa pâleur au-dessus du tertre.

Oui, sa statue était là. Sur le creux recouvert, sur la tombe inconnue, oubliée, l'herbe avait poussé.

L'azalée aux fleurs blanches y était élargie et recou-

vrait maintenant de ses pétales glacés le tertre définitif.

On n'était pas en automne et il y avait des feuilles mortes. Comme des cendres somptueuses, elles formaient à terre un tapis friable et doré. Là était la statue ; là où personne ne pouvait se douter qu'elle fût, là où son père et lui l'avaient mise par un soir lointain, par un soir mort : là où elle resterait peut-être toujours. Un instant, devant la tombe nouvelle, il demeura silencieux.

La présence immobile du petit Claude donnait à cette visite secrète un sens mystérieux. Son fils auprès de lui, avec tout l'avenir dans ses prunelles, était là devant le tombeau le plus authentique de lui-même.

Qu'allait-il faire ? Réaliserait-il la nostalgie secrète qui l'avait amené ici ? D'un geste il pourrait le faire ! D'un geste, en ouvrant la porte de terre, il pourrait voir émerger l'éternelle beauté consolatrice ? Était-il temps ? Était-il temps que la divine prisonnière du sol s'en échappât et vienne jeter sur l'humanité la belle fermeté de son sourire ?

Non ?... Et d'ailleurs, tant qu'il vivrait sans doute, elle ne le pourrait pas ?... Son créateur était mort !... Son modèle lui-même devrait sans doute expirer pour qu'elle le pût ? Que de choses devraient se passer puisque l'humanité chaque jour semblait faire recul en arrière ? Le jour de sa délivrance s'éloignait dans le temps, un mirage incessamment écarté ?

Et pourtant, il avait besoin de la voir. Obscurci par ses doutes, meurtri par ses chutes, blessé par ce calvaire qu'il montait, ses yeux avaient besoin de se poser sur la paix éternelle du marbre à qui tant de messages avaient été confiés, sur l'immense protes-

tation marmoréenne qui dormait dans sa tombe naturelle...

Ou, il avait besoin de la voir. Lui, le brisé, le désabusé, lui dont la belle illusion était en proie à tous les archers, il avait besoin de cette consolation, de cette halte blanche dans le grand désert, de ce coup d'œil rassurant sur une éternité quelconque.

*
* *

A deux pas, dans la serre, il devait y avoir une bêche, quelque chose pour creuser. Il se souvenait de la serre aux jacinthes qui était toute proche.

« Attends-moi ici, » dit-il à Claude.

En une minute il fut dans la serre... Il reconnut son treillis. Il ne reconnut plus son parfum. Jadis en s'en approchant, le parfum était si fort qu'il montait à la tête, faisait presque chavirer... C'était la même serre mais on n'y élevait plus les mêmes fleurs. Les souvenirs avaient fui devant le présent.

Alors il revint vers le tombeau, armé d'une bêche.

La nuit maintenant semblait remplir l'espace entre les arbres, telle une eau bleue entre des tiges de fleurs.

Claude, à la même place, attendait son père. Un silence émouvant se composait entre eux.

Alors Christian se mit à creuser. La terre céda, telle une chair brune ouverte par une blessure. Christian sentait son cœur battre si violemment, si terriblement, qu'il lui semblait qu'un grand oiseau rageur heurtait en lui pour s'envoler, aux barreaux de ses côtes?

Il creusait. Il ne voulait pas regarder. Il lui sem-

blait parfois que tout cela n'avait été qu'un rêve. Le passé se désagrégeait dans de l'oubli, comme une radieuse momie s'effriterait dans l'eau. Son père enfouissant la statue dans le refuge terrestre, dans cette sorte de havre pacificateur, la beauté même de la statue, dressée sur nos misères d'hommes, en était-il bien sûr aujourd'hui? Tout cela n'était-il pas seulement une magnifique vie imaginaire, créée par son illusion frénétique?... Ces sublimes funérailles de la beauté, au lieu d'être une minute qu'il avait vécue, n'étaient-elles pas un poème qu'il avait créé?...

Sous la bêche il sentit brusquement la résistance éternelle du marbre. Il le sentit comme le navigateur perdu heurte soudain l'île qui porte un phare.

Peu à peu il sentait, sous la terre dont il rejetait l'épais linceul brun, la forme impérissable où sa beauté immobile s'était animée sous le génie de son père.

Il recula, ivre d'orgueil, puisque brusquement la certitude de sa mission s'élevait pour lui de cette tombe étrange où les cadavres ne se dissolvaient pas?

« Claude, s'écria-t-il en reculant, regarde, dis-moi ce que tu vois... »

Sous ses mouvements précis, la statue retrouvée avait été libérée de tout ce qui l'entourait : vivante, il l'avait sentie s'animer entre ses mains, et il n'osait pas la regarder, il se sentait trop bouleversé, trop

chargé, trop différent, pour regarder face à face ce spectre intangible de sa Jeunesse.

« Claude, regarde, dis-moi ce que tu vois. »

L'enfant s'était penché avec effroi sur cette première tombe qu'il voyait, sur cette tombe creusée par Hubert et à qui l'angoisse de Christian venait réclamer son secret de blancheur.

Il s'était penché, et, à la clarté de la lune, il apercevait la statue retrouvée, débarrassée de son limon et dont la blanche éternité n'avait même pas été effleurée par la vie et par son désastre.

Tandis que les nations couraient à leur ruine, ces morts unanimes; tandis que tout passait, le blanc chef-d'œuvre intact, remis à la terre tel un message, avait conservé sa jeunesse immortelle; tandis que tous les idéals morts s'étaient corrompus au souffle de la multitude, l'idéal enterré avait gardé sa noblesse primitive : ignorante, innocente, sublime, elle demeurait dans la terre, avec son beau sourire des premiers temps, son sourire qui n'avait pas mordu à l'Arbre de Vie, mais à l'Arbre d'Éternité.

*
* *

« Dis-moi ce que tu vois », murmurait Christian qui avait reculé, et qui semblait revivre ces minutes.

Alors l'enfant lui détailla la statue, sa jeunesse incorruptible; il lui dit le jeune front pur, le dessin secret de la bouche, le radieux miracle de beauté qui flottait autour des lèvres, qui descendait le long du corps, avec un pathétique et mystérieux enveloppement.

« Encore, encore », s'écriait Christian.

« Père, père, murmurait Claude, c'est comme un grand jeune mort tout blanc, des pieds jusqu'à la tête, si pâle, mais si pâle... Jamais, père, je n'ai vu une telle immobilité, un tel silence. Et les yeux ne sont pas fermés, père, les yeux sont ouverts, bien que tout le long corps immobile ait le mouvement abandonné du sommeil... »

« Encore, encore », s'écriait Christian.

... Et la description de la statue, dans toute sa beauté ferme et fixe, immobile et immuable, sortait des lèvres de l'enfant, montait dans la nuit opaque et fraîche, semblait dresser dans la densité bleue des ombrages, le miracle enterré et préservé de la statue indomptable. La description de la statue, dans un chaud reflet d'elle-même, semblait le socle nouveau de cette droite pâleur. Par elle le marbre redevenait debout. Par elle tous les détails de la mémorable nuit reprenaient vie et se réenflammaient sur le coteau dénudé du souvenir. L'heure était-elle donc arrivée puisqu'à son désespoir, à sa déchéance, la noble vision de pierre opposait une éternité ineffable, une consolation perpétuelle. L'heure était-elle donc arrivée, puisqu'au sein fruste de son tombeau, l'image confiée n'avait pas failli à sa mission perpétuelle, puisqu'elle abordait dans son voyage, icône sacrée, rigide et inchangée, sur sa galère de terre?

Non, pas encore, pas encore. Alors les mots d'Hubert reparlaient en lui, tels des stylets animés, tuant les indécises volontés humaines. « Tant que les hommes ne seront pas dignes de la voir »... Ils n'en étaient pas encore dignes! Il fallait d'autres morts,

d'autres funérailles. Il fallait que d'autres corps radieux se soient dissous dans l'avidité éternité du sol pour qu'elle sorte à jamais du sol où elle n'avait pas bougé.

Et comme il pensait à Hubert, il le revoyait, et il pensait à son présent, il pensait à la tombe où il était là-bas, au sein de ce pays inconnu, devant des feuillages anonymes dont le bruissement singulier ne lui apportait le message d'aucune voix connue.

Lui, le génie, le créateur, lui, l'animateur infatigable, lui dont l'idéal enterré portait le souffle à jamais brûlant, quelle forme humaine avait-il à présent? Le sol n'avait pas respecté la chair, lui qui avait respecté le marbre. Son existence magnifique s'était décomposée dans la nuit souterraine dont nous sépare la porte argileuse.

Lui aussi irait y dormir. Sa déchéance vivante aboutirait à cette déchéance immobile. Ah! que ce ne soit pas dans un cimetière de ville, que ce soit là, auprès de la statue!...

Il regardait et il reconnaissait la terre obscure du jardin, remuée, creusée par son père. C'est en elle qu'il voulait dormir, c'est en elle qu'il voulait venir se perdre, comme un fleuve dans une mer familière, là, à côté de la statue.

« Encore, encore », demandait Christian, qui n'osait pas se pencher sur la tombe, qui n'osait pas considérer face à face la figure moulée sur la sienne, l'immobile figure qui avait évité la dégradation de la sienne. « Dis-moi, à qui ressemble-t-il?... Penche-toi sur la figure... »

La nuit était maintenant tombée. Claude avait reculé au bord du creux de terre remuée, ses beaux yeux obscurs semblaient ne plus voir, semblaient ne plus rien arracher à la grande énigme terrestre.

A travers les arbres, la lune montante dont s'éternisait l'inlassable et l'inhumaine promenade, allait bientôt l'éclairer. Masquée par deux arbres qui formaient une sorte de grillage, à cette figure de religieuse céleste, à cette recluse éternelle des horizons, elle allait bientôt poser sur la tombe ouverte ses expressions de clair-obscur, son long sourire nocturne.

« A qui ressemble-t-il ? » suppliait Christian.

Alors, la lune éclaira entièrement le creux qui se remplit d'un argent flexible. La statue apparut dans toute sa splendeur, dépouillée de ses linceuls terrestres, et comme devenue toute transparente sous cette visite céleste. On eût dit qu'une fois de plus, la chasseresse du ciel, la Diane aux lévriers diaphanes, posait un grand baiser sur le sommeil d'un Endymion mort.

Claude recula. Une sorte de terreur semblait le saisir. La ressemblance qu'il n'avait pu découvrir tout à l'heure semblait occuper son regard ; le visage de son père abîmé par la vie et le chagrin se rajeunissait brusquement dans cette claire lumière bleue qui tombait mélancoliquement des hauteurs.

Il se réfugia dans les bras de son père comme pour fuir cette image morte de lui immobilisée dans le trou.

Alors, Christian osa s'avancer. A la lueur éternelle de la lune qui avait fait renaître leur ressemblance exacte, il se pencha sur le marbre éternel, sur la forme de lui qui y reposait.

Fiévreusement, il la réenterra de nouveau. Fiévreusement, il fit retomber sur la statue la terre qu'il n'aurait pas dû remuer...

Maintenant il serrait Claude contre lui, il murmurait un dernier adieu à la statue qui ne devait plus jamais lui apparaître.

C'est au retour de cette nocturne visite, de ce sombre pèlerinage argenté, qu'il apprit la publication du *Pilori*.

... Brusquement, à une devanture de librairie, il aperçut le titre. Il descendit. C'était son livre. Tout de suite il comprit, il envisagea la vérité.

Laurent Evrard n'avait pas accepté cet holocauste du génie à l'avenir vivant, cet incendie volontaire de la pensée. Ce n'était pas le vrai manuscrit qu'il lui avait rendu ; ce n'était pas le vrai manuscrit qu'indifférente à son irréparable forfait, la petite main de Claude avait livré aux dévorantes flammes. Certain que, dans son héroïque et inutile sacrifice, Christian ne relirait pas les pages qu'il avait tant aimées, Laurent Evrard avait conservé le vrai, celui qui venait de paraître.

Une sensation brûlante envahit le cœur de Christian. Il lui semblait que de la fournaise un adolescent inatteint par les flammes s'échappait et revoyait la lumière ; il lui semblait que sa jeune voix incendiée reprenait toute sa vigueur éclatante !

Qu'importait tout ! La statue n'était pas morte. Au creux de sa tombe brune, elle défiait le sol de son

éternité et l'œuvre s'échappait de nouveau des flammes qui n'avaient pu la réduire.

*
* *

Le livre avait paru !

Sans signature, sans indication, le livre avait pris sa route dans le monde. Tel un fier libérateur, Laurent Evrard avait dénoué les chaînes de ce Prométhée de la pensée que les médiocres humanités avaient voulu réduire à son rocher silencieux.

Le livre avait paru !

« Et maintenant, je puis mourir, songeait Christian. Le sol conservera le souvenir de ma beauté et l'air l'écho de ma parole. Qu'importe si nul ne m'y reconnaît, si dans le marbre anonyme et dans la parole secrète nul n'identifie mon âme éphémère. Je vivrai dans les temps ! »

Le livre avait paru. Il ne s'occupait plus maintenant des conséquences que cela pouvait avoir. Dans son écrasement de tout à l'heure, la vision de la statue pâle, l'anxieuse beauté du livre, le sauvait de la mort totale. Il se sentait, par cette double protection, abrité de la disparition définitive et la gloire qui lui avait semblé si éphémère le métamorphosait désormais à ses yeux...

Tous ceux qui liraient ce livre, tous ceux qui se pencheraient sur son âme, semblaient devenir une immense armée autour de lui qui le défendait de la mort sans même connaître son nom. Et sans cesse, cette armée augmentait ; sans cesse elle recrutait de nouveaux fidèles, cette sublime armée sans armes et sans drapeaux, groupée autour d'une pensée humaine.

*
* *

Non, il ne s'occupait plus des conséquences? Il voulait être seul, réfugié dans sa pensée comme dans une tour bigarrée...

... Il rentra, Avenue du Bois, après avoir ramené Claude.

La nuit sur Paris descendait telle une mort journalière qui aurait conscience d'elle-même. Il se retira dans la pièce où il travaillait. Il dit au valet de chambre qu'il ne recevait pas... Puis il ouvrit les fenêtres. Et là, dans la pièce où entraient le mois de juillet, il leva les yeux vers le ciel...

Ainsi Irène l'avait regardé, ce tableau noir surchargé de chiffres insolubles, de célestes et vaines multiplications; ainsi Micheline en avait nommé au petit Claude les innombrables, les lumineuses étincelles; ainsi éternellement les yeux humains, ces interrogations palpitantes, monteraient-ils vers la voûte profonde?

Ah! comme il avait désespéré tout à l'heure.

Il y a quelques jours, quel enfant palpitant il avait été auprès d'une fenêtre, un soir où il avait pleuré!... Cette nuit, soudain, une divinité suffocante le faisait monter au-dessus de lui-même. Par quelle dépression paierait-il plus tard cette exaltation d'orgueil humain?...

Lui que tout angoissait si profondément, audacieusement, il se penchait sur l'espace vide: que lui importaient les méchancelés des hommes, les injures qui lui avaient été faites, tout le terrible mal dont on voudrait l'abreuver! Comme si l'approche de ses

malheurs lui redonnait soudain une deuxième et plus parfaite jeunesse, il sentait la liberté de sa pensée flotter au-dessus des mondes ainsi qu'une lumière éblouissante.

Oui, la vie lui était devenue cruelle ; oui, il se sentait faiblir, se défaire à la façon d'une ruine vivante... Mais des minutes comme celles qu'il goûtait là, en regardant la ville endormie, la ville apaisée sous les mains fraîches de la nuit, aucun de ceux qui dormaient n'en auraient goûté de pareilles.

... Des ombres anonymes passaient et repassaient dans le silence... Une volupté terrible et anxieuse l'habitait et le faisait trembler... Au même titre que ces étoiles, lui aussi continuerait peut-être à luire sur une humanité invisible, lorsque son astre serait mort ; lorsque tous ses contemporains ne seraient que des cadavres, ne serait-il pas celui qui fait au-dessus des foules périssables et renouvelées, un geste blanc du côté de la lumière?...

*
* *

Dès le lendemain, Christian se rendit chez Laurent Evrard. Dans une scène qui les mit en conflit, Laurent lui expliqua son impression et la raison pour laquelle il avait agi ainsi.

En relisant les pages admirables où le cri d'un homme poussait sa revendication suprême, où l'humanité pensive se sentait soulevée d'un nouvel élan, le grand penseur avait compris que la suppression d'une telle œuvre était plus grave que l'éducation d'un être. Il avait compris que ce livre pouvait beaucoup pour une humanité nivelée qui expire de n'avoir plus de chefs-d'œuvre ni de grands hommes. Il avait com-

pris aussi, avec sa sensibilité douloureuse, que celui qui allait le brûler ne le relirait pas.

Et Christian et Laurent, réconciliés, avaient pleuré l'un contre l'autre de sentir les ailes du livre qui se mettaient à planer sur le monde, de voir l'auguste ascension de cet aigle inconnu, au-dessus des masses, inventé par l'un, délivré par l'autre.

En huit jours, le livre était célèbre? Était-ce un poème? Était-ce un roman? Dans un autre ordre d'idées, depuis le *Zarathoustra* de Nietzsche, aucune œuvre d'une aussi grandiose, d'une aussi déchirante conception n'avait illuminé la pensée humaine.

Jamais Christian n'avait été aussi loin, aussi hardiment, dans son inspiration, même dans les *Confessions d'un Être nouveau*. Peut-être alors des phrases, des images, y conservaient-elles l'attrait du momentané, peut-être les colonnes du temple s'appuyaient-elles alors sur du transitoire. Là, tout relevait de l'éternel. Là, tous les javelots lancés étaient de ceux qui, selon le mot de Litz, n'ont de cible que dans l'avenir?

Sans doute des lecteurs familiers auraient-ils, à travers le texte enflammé, reconnu le poète de jadis. Ceux qui avaient aimé sa sensibilité la retrouvaient intacte, mais agrandie, comme soulevée au-dessus d'elle-même, ainsi qu'on retrouve, dans le grandiose *Prométhée délivré* de Shelley, le son des stances écrites devant Naples, un soir de désespérance.

Et peut-être était-ce cela qui donnait à l'œuvre tout entière une force inexprimable? Les œuvres primordiales sont celles qui unissent à une conception nouvelle la sensibilité angoissée d'une âme; et si indéfiniment le plus haut drame humain est celui qui se joue dans l'église, à l'ombre des colonnes impertur-

bables, avec, comme accompagnement, l'immense mélancolie de l'orgue, c'est qu'au creux du calice humain, il y a tout le sang du Christ?... Tel le sang divin dans l'œuvre nouvelle, le sang de Christian rayonnait dans le calice moral; et d'être anonyme et obscur il lui semblait qu'il rejaillissait sur le monde d'une façon plus inoubliable.

Oui, tout son sang était là, dans l'œuvre vivante, et ce fut pendant quelques jours, pour lui, grâce au noble subterfuge de Laurent, une ivresse effarante de se promener dans la ville où se reflétait l'œuvre prodigieuse, où tous communiaient avec son génie et parmi lesquels il marchait comme un inconnu...

*
* *

Il entra un soir à l'Opéra où on jouait *Parsifal*. Lorsqu'il entra, la salle était obscure, le rideau depuis longtemps levé. Le second acte préludait, magnifique et somptueux, comme un immense lys de fer.

Seul au fond de sa baignoire qu'il occupait depuis toujours, où il était venu jadis avec Micheline, ses yeux suivaient le drame lyrique où la sensualité de Tristan est surpassée par quelque chose de plus haut encore, où il semblait que le ciel est à la fois inventé et découvert... Il voulait que personne ne le vit, et il sentait une impression étrange à considérer tout ce peuple dont le cerveau connaissait à cette heure l'œuvre qu'il avait portée en lui.

Ses yeux se posaient sur la salle; parfois il y reconnaissait un profil, un visage, émergé plus énergiquement de l'ombre, et que sa vision en arrachait.

L'acte achevé, il se renfonça dans l'ombre. Invisible

à tous, il parcourut du haut en bas cet angoissant gouffre de visages où il lui semblait que tout était inutilement jeté et dont les rictus magnifiques broyaient indifféremment l'admirable et l'ignoble. De haut en bas, jusqu'aux limites du théâtre, la foule bigarrée, magnifique, houleuse, s'entassait, effrayante et saugrenue ! Des perles, des habits, luisaient jusqu'à l'amphithéâtre et, de cette foule élégante jusqu'à l'extrême, s'élevait malgré tout une impression de vulgarité et d'indécence.

Dans une loge officielle, entre deux maréchaux gantés de blanc, Lergouvé venait d'entrer. Devant cette immense foire humaine, toute scintillante et pavoisée, où la laideur semblait trôner avec une puissante impudeur, le cœur de Christian se soulevait.

Était-ce cela le public pour qui l'on écrit, l'élite de la nation, ce qui devrait être l'élite, ce grand troupeau docile et pantelant, ce vacarme de parvenus d'où parfois la splendeur isolée d'une femme mélancolique et hautaine se détachait comme une excuse ?

Christian pensait à une époque, au temps des Grecs, où l'art, l'intelligence, la beauté, étaient le phénomène unanime, où véritablement l'élite était composée des plus grands sculpteurs, des plus grands poètes, où les statues des grands hommes étaient commandées à Praxitèle et à Phidias ?

Magnifique, étincelante époque dont toute âme un peu claire porte, douloureuse, la saignante nostalgie ! Époque de Socrate, d'Alcibiade, époque d'où les statues officielles elles-mêmes émergent, ô victoires pures de sang.

Désormais, toute beauté, toute grandeur, était exilée de partout, telle une dangereuse magicienne ;

l'art, la beauté, n'était plus qu'une pensée individuelle en lutte avec la conscience unanime, qu'un phénomène désespéré et solitaire, au centre de la bêtise universelle.

Ce Wagner lui-même dont aujourd'hui cette foule amorphe et obéissante aspirait l'âme désordonnée et lyrique, il avait fallu, pour qu'elle le comprenne, plus d'un quart de siècle? Il avait fallu, pour qu'elle s'agenouillât devant son vaste autel musical, que la mort elle-même vienne poser à son front nuageux deux mains de glaciale pâleur. Ce même Paris qui l'acclamait à cette heure, quelle cruauté lui avait-il montré jadis? quelle féroce incompréhension? Il se souvint de la vie de Wagner à Paris, de toutes ses humiliations, du livret du *Vaisseau Fantôme*, acheté quelques louis par un directeur, à condition que Richard Wagner n'y ajoutât pas sa musique. Et alors il se rendit compte que l'époque moderne avait inventé cette suspicion de la beauté, cette horreur du chef-d'œuvre cette crainte de tout ce qui s'élève au sommet même de la pensée.

Non! cela n'avait pas toujours été. A d'autres époques, les générations vivantes avaient d'avance fait le travail de la postérité. Elles nous avaient légué des chefs-d'œuvre, des grands hommes, des génies, que nous pouvions accepter. Et de l'élite d'aujourd'hui, que resterait-il? D'une société basée sur l'astuce, le goût de parvenir, l'attrait ravageur de l'argent, que resterait-il? Des cadavres que rien ne pourra ranimer?

Il se reportait par la pensée à des milliers d'années, il lui semblait qu'il devenait autre, qu'il remontait les siècles dans son nostalgique et fiévreux retour en arrière. Il supposait une salle, à Athènes; là étaient

réunies toutes les gloires, celles dont nous nous souvenons encore. Et d'aujourd'hui, dans des milliers d'années, que resterait-il? Quel souvenir disparu évoqueraient les êtres semblables à lui qui dans des milliers d'années, qui dans des dizaines de siècles, se retourneraient vers notre époque?

De nouveau il regardait la salle et une à une les figures émergées de l'ombre qui avait repris, et sur laquelle passait, comme une projection, l'envoûtement douloureux de la musique.

Oui, que resterait-il de tout cela? de cette époque qui a préféré la minute à vivre à la minute de demain? de tous ces jouisseurs effrénés, de toutes ces opinions choisies comme des arrivismes successifs, de toute cette apologie impudique de la laideur, de tous ces visages dont pas un statuaire antique n'oserait transmettre la figure à une postérité révoltée? Était-ce cela la civilisation? L'humanité sublime qui a vu, deux mille ans avant aujourd'hui, la pâleur éternelle du Christ, l'humanité qui a vu les abeilles d'or de Platon voler sur ses lèvres éternelles, l'humanité qui a écouté dans l'ombre la chanson de Sophocle et les cris désespérants de Sapho, l'humanité qui a vu les mondes s'animer sous le souffle sublime de Shakespeare, est-elle vraiment plus civilisée quand elle vit devant ce siècle de boue et de sang : était-ce la peine que la planète continue pour que ces choses se passent, pour que ces hommes vivent, pour que ces autres meurent?

* * *

A mesure qu'il réfléchissait, les êtres semblaient s'extraire de l'ombre dans un jugement suprême. Au

fond d'une loge il apercevait la figure de Lergouvé, au fond d'une autre le général-marquis de Reilles.

Il apercevait tous les politiciens illustres, tous les maîtres de l'heure, tous ceux qui, du fond de leur bureau, commandent au présent et n'attendent rien de l'avenir, car que restera-t-il d'eux en effet?

« Que restera-t-il, pensait Christian, d'Arsène Verniaud, et de ses diverses politiques, et de sa souplesse à trahir? Que restera-t-il de ses chancellements d'opinion et de cette espèce d'indécision vacillante d'Hamlet devenu zingueur? Un cadavre qui pourrira dans la terre. Et comme cela l'étonnerait si on le lui disait aujourd'hui pendant qu'il rit dans cette loge avec cette grande femme blonde, presque nue, qui se renverse en arrière. Tout ce qu'on peut être, il l'a été et pourtant une obscurité confuse annule son nom et l'arrête sur le chemin de la postérité comme une voix de fantôme.

« Que restera-t-il, pensait Christian, de ceux qui ont écrit aujourd'hui, de celui-là qui est célèbre et qui est entré à l'Académie Française par le cabinet de toilette. Il sourit aussi dans une loge... Quel étrange cadavre il fera; comme il est vilain dans son habit-musqué, avec son aspect à la fois caressant et profiteur de souteneur officiel. Aucune des ruses mercantiles ne lui fut inconnue. Il a tour à tour prononcé des discours patriotiques et écrit des livres de pornographie; il a vendu des drapeaux et des cartes transparentes; aucune des manières ne lui fut inconnue d'imposer sa marchandise, ni le titre obscène avec lequel on fait vendre un livre ennuyeux, ni la préface officielle avec laquelle on lance un livre obscène.

« Que restera-t-il, pensait Christian, de toutes ces

œuvres, de ces agitations, de toutes ces désespérées envies de réussir, de cette immense ruée à l'argent, à l'amour, à l'importance? Que restera-t-il de toutes ces poitrines décorées sur lesquelles seront amoncelés les honneurs? »

Et une voix secrète lui répondait :

« Que leur importe? Ce qu'ils ont voulu, c'est vivre. L'Éternité mystérieuse ne les intéressait pas. Aucun d'eux ne voulait écrire sur cette grande page blanche un nom que le destin oubliera. Sûrs de mourir et dédaigneux de toute survie, ils ont fait de leur vie une espèce de banquet tapageur où chacun veut dévorer à sa guise; et c'est pour cela qu'ils ont tous cette même laideur misérable, ces mêmes corps avides, cette même expression sans clarté. »

Oui, il ne restera rien d'eux, rien de ceux qui ont cru tout posséder, rien de ceux qui ont été vingt fois ministres; l'obscur clarté de la salle les anéantissait.

Alors, Christian eut une vision. Il lui semblait que toute la salle devenait une immense assemblée de morts. Chaque loge en regorgeait. Le temps avait passé et de chaque vivant il restait un mort, un étrange mort debout, soutenu comme magiquement, dans une immobilité à la fois sinistre et comique; et dans chacune des poses, des expressions, une âme entière semblait symbolisée.

Oui, mort, mort déjà, Arsène Verniaud, au fond de sa puissance fragmentaire, dans sa collection de présidence! Mort déjà, Arsène Verniaud et tous ses discours! Mort déjà, Arsène Verniaud, qui a inauguré tant de musées, enterré tant d'hommes illustres, décoré tant de villes? Mort comme les musées qu'il a inaugurés, comme les hommes qu'il a enterrés,

comme les villes qu'il a décorées. Mort déjà, sans qu'on s'en doute, mort devant lequel on s'incline encore et devant lequel on fait des courbettes; mort à qui d'autres morts réclament des croix, des honneurs, des bibliothèques, aussi mortes qu'eux-mêmes?

Oui, mort déjà, Lucien Lergouvé, qui a pris le masque de l'honnêteté, qui est venu du fond de sa province avec le désir de vaincre Paris et qui est arrivé à s'introduire partout, comme une sorte de limace gluante, à figure de tortue. Mort déjà, Lucien Lergouvé, qui a pu à la fois inaugurer une statue à Londres, saluer un drapeau à Strasbourg, et troubler dans son sommeil éternel, à l'ombre de sa grande arche de pierre, l'inconnu aux yeux fermés dont il est un des assassins les plus authentiques.

Mort déjà, le général-marquis de Reilles, qui commande à un bataillon de morts; mort, le général-marquis de Reilles qui, au-dessus des pyramides sanglantes, dans une atmosphère de charnier, a la force encore de lire son bréviaire; mort, le général-marquis de Reilles, qui, sans crainte de laisser voisiner le divin crucifix au nom duquel tout se pardonne avec les étendards au nom desquels on s'assassine, s'interrompt de lire son Évangile relié de peau humaine pour engloutir dans un carnage illuminé des régiments de vingt ans dont les yeux clairs jettent sur les paysages émouvants leur premier et leur dernier regard; mort, le général-marquis de Reilles, aux mains de qui il y a du sang coagulé, des plaintes d'hommes, le rejaillissement de la vie humaine qui s'en va; mort, avec sa figure pâle, ses cheveux coupés à l'ordonnance, ses oreilles bourrées de coton pour ne pas entendre le hurlement de ceux qui meurent.

Mort déjà, Raoul Versin, qui a joué à la littérature comme on joue aux courses, qui a cru conduire le théâtre comme un mail-coach, un chapeau de noceur sur l'oreille : Rivarol à l'eau de rose qui s'est insinué à l'Académie comme dans un cercle inoffensif où l'on ne peut plus afficher ses membres, qui a fait coïncider la plus fade carrière d'auteur dramatique avec la plus infatigable carrière d'homme du monde, qui a glissé du septicisme au nationalisme, comme du baccara aux états-majors ; mort déjà, Raoul Versin, maire de son village et père de famille, Raoul Versin qui n'ayant jamais interrogé son âme mais rien que les feuilles de recettes, n'a été que le book-maker mondain d'un Pégase dépossédé de ses ailes ; mort, Raoul Versin, qui assez intelligent pour n'être pas la dupe de ce qu'il écrit et assez riche pour n'avoir pas à gagner son existence comme les autres laquais de la littérature, a eu cependant l'impudeur tranquille, le cynisme allègre de montrer qu'on peut arriver à tout, même aux plus hauts emplois ; qu'on peut regarder en face la statue d'Armand Duplessis, duc de Richelieu, sans prendre la peine de faire autre chose que de tremper désespérément sa plume dans l'encrier dédaigné de Scribe ; mort, Raoul Versin, qui a vu se lever vingt fois le rideau sur des pièces de lui et qui ne verra même pas l'aurore de demain se lever sur sa réputation éphémère.

Mort déjà, Ferdinand Lavergne, le grand historien, qui a entassé volumes sur volumes, qui a essayé d'arracher à l'histoire les secrets absolus qu'elle ne dit à personne, qui a cru, pygmée et gnome à la fois, que l'on pouvait monter jusqu'aux grands hommes sur un escalier de volumes que personne n'a lus ; Ferdi-

nand Lavergne, qui s'est constitué de son propre ennui une sorte de respectabilité bégayante et qui n'a réussi à faire retomber sur lui, sur toute sa formidable et chétive personne, que la poussière oublieuse des vieux murs, que la cendre mortelle qui vacille autour des momies.

Mort déjà, Jérôme Darnault, qui était un grand poète et qui a renié tout le poème de sa jeunesse, qui a substitué à l'image de lui, que nous portions tous dans le cœur, une éphémère image d'aujourd'hui. Mort, Jérôme Darnault, avec tous les chefs-d'œuvre qu'il portait en lui, avec toutes les pages immortelles qui demandaient à naître, avec les héroïnes immortelles qui auraient pu couronner en lui un nouveau Stendhal; mort, parce qu'il a préféré entrer dans une caserne où l'on vit avec des morts de demain que d'entrer dans l'invisible maison de gloire où l'attendaient Byron et Musset, d'Annunzio et Wagner; mort, Jérôme Darnault, qui a préféré les manœuvres aux œuvres et l'immortalité à l'éternité.

Oui, morts, morts tous ceux-là... Et dans la foule des morts, il aperçut tout à coup Micheline. Elle venait d'entrer dans une loge de face... Jamais elle ne quittait sa robe noire. Elle continuait à esquisser les gestes de la vie, mais elle semblait inconsolable... Il semblait que ce deuil obsédant dont elle s'enveloppait pleurait un autre Christian, le Christian qu'il avait été et qu'il n'était plus, ce fier et éblouissant Christian de sa jeunesse.

Elle était venue jusqu'au bord de la loge; deux autres femmes l'escortaient, et elle avait posé, grande aile brisée, l'éventail habituel qu'il lui avait donné, et qui semblait pendre douloureusement. Elle aussi

semblait morte. Une pâleur étrange cernait ses traits, affirmait la douleur pathétique de sa bouche; son visage n'était qu'une plainte visible. Ah! comment avait-il pu la faire souffrir? L'inanité des efforts humains, la vanité du mal que l'on fait, tout cela se lisait sur cette figure. En elle se résumait la douleur d'aimer, qu'il avait accepté de meurtrir. Chacune de ses larmes lui semblait un grand fantôme transparent et bleu qui se dressait devant lui.

Alors une immense pitié lui traversa le cœur... Alors il éprouva cette sensation de tout ce qu'il y a de bref dans l'aventure humaine... Le reste s'effaçait à cette image... A cette impression que tous ces êtres seraient morts dans cent ans, une pitié meurtrie l'attirait vers eux. Comme ils lui apparaissaient tous misérables, amoindris, malheureux, seuls devant cette terrible chose! Il lui semblait qu'il n'y avait presque rien qu'on ne pût pardonner à l'humanité dès que l'on pensait à la mort.

Il lui semblait qu'à cette ombre indiscutable, toutes les folies de l'ambition, tous les caprices de l'amour, tous les crimes eux-mêmes, devenaient des faiblesses pleines d'excuses. Il ne lui demeura plus dans l'âme qu'une pitié infinie pour tous les prisonniers, pour tous les condamnés à mort, pour tous ces ennemis qui, malgré tout, étaient ses frères de misère et de servitude.

C'est en sortant qu'il apprit que Laurent Evrard était arrêté.

VI

Malgré les supplications d'Irène, il comprit immédiatement ce qu'il avait à faire; il restitua le drame. Laurent avait publié le livre. On était allé aux informations; c'est lui qu'on accusait, c'est lui qui se laissait accuser. Sublime et doux penseur, toujours prêt pour le sacrifice. Un livre lui avait paru nécessaire. Il avait rendu actif le mensonge même qui sauvait ce livre des flammes et l'en arrachait comme un magnifique adolescent menacé. Il avait quitté fièrement la maison de son labeur et de sa méditation, la maison où sa pensée était une étoile perpétuelle que les autres recevaient morcelée en rayons. Et il se taisait. Tel qu'il le connaissait, si haut et si détaché des choses terrestres, il savait qu'il se tairait toujours. Les bras ouverts comme les panneaux d'une croix, il irait jusqu'au bout de son silence pour sauver un livre et un ami.

Ainsi, pour cet être devant qui rien n'existait, un énigmatique sentiment, mêlé d'honneur et de pitié, et plus haut que les deux ensemble, se levait sur l'inutilité tragique du monde... Il se tairait toujours; telle était la forme invincible de son âme...

Et maintenant, Christian pensait au fait acquis, à ce qui devait arriver, à ce qui se réalisait des avertissements passionnés d'Irène, des cris qu'elle avait jetés pour conjurer l'avenir.



Oui, tout était fini. On lui supprimerait Claude. Dès que le monde saurait qu'il avait écrit ce livre, il serait plus sévère pour lui que pour Laurent Evrard. « Ne pas parler... » suppliait Irène. Oui, Christian voyait tout. La condamnation, l'exil peut-être? En tout cas, la jeune et pure intelligence soustraite à ses mains de dépravateur, sa vie humaine jetée sur la claie du jugement et que connaîtrait plus tard son fils. Il apercevait, épouvanté, cette heure où Claude sentirait, comme une honte, peser sur ses épaules le poids de son nom... En vérité, cela avait été bien la peine! Ce révolté qu'il avait été, voilà ce qu'il était maintenant. Un enfant écrasé et peureux qui redoute le jugement de son enfant.

Toute la nuit, des alternatives d'orgueil, de cruauté, d'effroi, le parcoururent. Irène était auprès de lui. Elle pleurait dans le silence de la nuit, ne songeant qu'à le sauver, de tout son immense et effrayant courage. Elle savait le bruit qu'avait fait le livre, l'horreur qu'il avait suscitée, elle sentait quel serait le jugement... Et l'un contre l'autre serrés dans leur muet silence, enchaînés comme deux radieux damnés du monde, ils se scrutaient l'âme dans une confrontation passionnée.

Et le livre au-dessus d'eux battait de ses ailes éternelles, agitait ses vérités lumineuses, montait vers les routes célestes.

Le livre planait au-dessus des condamnations, des cris, des souffrances passées, des martyrs futurs, des morts possibles, le livre qui ne pouvait plus ne plus

être, le livre dont la descente commençait sur le noir escalier des siècles dont nous ne savons pas si ses marches graduelles descendent dans l'abîme ou montent vers l'apothéose.

Et dans cette horreur, dans cette perplexité, dans cette agonie, Christian se sentait sauvé. Comme par l'immortelle statue que la terre possédait, il se sentait sauvé par l'immense voix répandue maintenant dans les airs. A la minute du plus grand péril, un allègement soudain s'emparait de son âme comme si des ailes énigmatiques l'eussent haussé au-dessus des époques modernes. Soutenu par ces deux éternités qui, dans la forme et dans la pensée, l'arrachaient aux flammes de l'extinction, tout, jusqu'à la terrible confession de demain, s'annihilait à ses yeux. Il lui semblait qu'il voyait par un miracle étrange, par une sorte de double vue terrible et nouvelle, les mondes encore futurs où irait aborder le vaisseau de son nom, que ce livre et que cette statue auraient sauvé du naufrage.

*
* *

Puis ce fut la grande séance, l'ombre verte du tribunal, cette lumière opaque et glaciale qui tombe des voûtes précaires entre lesquelles se rend la justice des hommes.

Ce fut la séance entre ces quatre murs qui ont vu tant de pâleurs traquées, tant de silences perdus, tant de larmes désespérantes, qui ont vu tant de fois l'être humain en proie à ses semblables, entouré d'eux, comme d'un comité de bêtes féroces.

Ce fut la séance dans le temple froid où l'homme dispose de la vie de l'homme et de sa liberté, où

l'homme assigne des peines à l'être qui vit et pèse sur une balance réglée par lui les défaillances de l'âme vivante !

Ce fut la séance dans la froide, l'impitoyable pièce où se mesurent les punitions, où les réclusions, les morts, les condamnations se débitent sous les yeux mornes des spectateurs, où tout, le gris visage des jurés stipendiés, la sincérité changeante et professionnelle des avocats, l'assemblée haineuse et médiocre des hommes, concourt à ce seul mot : *punir* ! ce mot qui n'a plus de sens dans la minute même où il éclate, ce mot qui tombe toujours sur l'être humain lorsque son crime est révolu, lorsqu'il n'est plus le criminel qu'il a peut-être été.

Christian vit cela comme nous l'avons tous vu. Qui de nous n'a pas ce souvenir dans l'âme ? Qui de nous n'a pas vu, dans l'espèce de box animal, réservé aux accusés, leur pitoyable visage désespéré et désorienté, leur misère bestiale et l'horreur sombre du verdict ? Qui de nous n'a pas vu les juges se préparer à tuer, au nom de la vie, les misérables de la veille ? Qui de nous n'a pas vu la sombre justice humaine, l'étroit visage d'hyène chercher à laver ses mains de Pilate dans une nouvelle cuvette de sang ?

Où Christian avait vu, jadis, la figure de tous ceux qu'on a persécutés au nom de leur pensée et que l'on a condamnés à l'exil ou à la mort, il se vit lui-même, pâle et rayonnant, dominant toute l'assemblée de son masque auréolé d'or.

Deux mois de réclusion ne l'avaient pas changé, ni une semaine de jugement : il n'avait pas revu Claude et cela seul l'anéantissait, cela seul semblait lui retirer de ses forces.

Il vit la grande salle impitoyable et ferme où une assemblée plus pressée, plus curieuse, s'amassait en silence. Partout il voyait des visages connus, s'ajoutant sans cesse aux jurés qui préparaient sa condamnation; tous ceux qui l'avaient connu étaient là! Il les reconnaissait, tous ceux qui, dans l'ombre massée, venaient jouir de sa défaite et de son écrasement, venaient poser les mouches noires de leur jalousie satisfaite sur son vivant cadavre de vaincu.

Oui, il était vaincu! Tout était fini. L'Humanité regardée en face se vengeait maintenant de ce qu'il avait osé lui dire, de dix ans d'indépendance, d'intelligence et de fierté. Elle se vengeait de sa beauté, de sa jeunesse, de sa gloire; et, à haute voix, toute sa vie, on la lui lisait : elle se reformait devant lui, du fond de l'ombre où il avait le droit de l'enfermer, il la voyait reparaître, il la voyait se dresser devant lui.

Le livre n'était qu'un prétexte, pour l'avocat à la voix éraillée, projeté hors de sa tribune comme une hyène en vêtements d'officier...

Oh! comme Christian, du fond de sa conscience, avait écouté chaque parole de son réquisitoire, comme il avait aussi saisi et gravé dans sa mémoire les traits shakespeariens de l'être dont le métier était d'obtenir la mort d'autrui, qui, sans conviction personnelle, parlait ainsi au nom de l'impitoyable Justice et semblait une incarnation morne et militaire de cette Justice elle-même que la mort seule console de la mort.

Et Christian le reconnaissait pour l'avoir vu dans d'autres procès, pour l'avoir vu mettre, pendant de longues heures, sa virtuosité funeste au service d'une tête à obtenir.

Ainsi, c'était un être humain comme les autres, et

voilà son métier ! Un être avait choisi cette carrière et il continuait à vivre ! Le soir, au sortir de ses séances où il employait toutes ses forces à préparer des cadavres, une femme l'attendait peut-être... et des enfants couraient quand ils entendaient son pas dans l'escalier... Étrange métier près duquel celui du bourreau a je ne sais quelle rectitude de chirurgien?...

Christian ne pouvait s'empêcher de penser tout cela en voyant la peine avec laquelle il avait préparé son solennel et fiévreux réquisitoire, l'effrayant et éblouissante virtuosité avec laquelle il le prononçait, les gestes étudiés et solennels. Roux et sanglé d'un uniforme qui cherchait, en faisant je ne sais quelle évocation des massacres, à donner le change à la mort, à en atténuer l'importance, il ne semblait plus un de ces magistrats indifférents qui répètent automatiquement leur rôle, mais quelque hideux inspiré de vengeance et de haine. Ce qu'il poursuivait, c'était à la fois sa rancune et son ambition : sa rancune peut-être contre les idées lumineuses de sa jeunesse, son ambition des honneurs qu'il espérait... Et à le voir ainsi, frappant sur son pupitre constellé de documents dès qu'il craignait que l'attention ne se relâchât, se jetant plus fortement et plus violemment en arrière et en avant comme pour étrangler lui-même son accusé, Christian lui-même ne pouvait s'empêcher d'être saisi d'une espèce d'admiration horrifiée, d'une sorte de dégoût étonné pour ce laquais tricolore de la Justice, chargé de nettoyer les écuries de la République et qui espérait, de chaque nouvelle tête dont il obtenait la suppression, qu'une goutte de sang retombât sur lui sous la forme d'une décoration.

*
* *

... Oui, le livre n'était qu'un prétexte. Et grâce à lui, l'avocat général retraçait, de sa voix sèche et éraillée, tout le mal que Christian avait fait à son pays, toute la nuisible et sombre influence dont il l'avait contaminé...

Tout ce qu'il avait fait, rêvé, compris, de vaste et de lumineux, des hommes le travestissaient comme des barbares.

La magnifique statue de lui-même, il semblait que, dressée au milieu de ce prétoire infâme, tous venaient la couvrir de boue. Il semblait qu'elle n'était plus qu'une martyre au pilori sur qui crachait la foule...

Oui, son beau rêve travesti, il le voyait auprès de lui sans le reconnaître. Après le lieutenant Moriery, il écoutait parler les témoins. Il voyait s'avancer à la barre tous les visages de sa vie. Pas un ne manquait à l'appel, pas un ne manquait pour venir apporter au rêve massacré son morceau de boue habituel... Tous, il les vit venir; tous, lâches, hypocrites, sournois; et ceux qui avaient baisé ses mains, et sa gloire, et adoré son visage et connu la forme de sa bouche, ses amis et ses maîtresses, l'amitié et l'amour, tous venaient à pas lents cracher sur leur statue. Et il vit tous ceux qui depuis sa jeunesse avaient traversé sa vie.

Il vit le visage haineux de Lergouvé et la duchesse de Charlemont qui apportait des lettres et la mère de Didier Vernier avec un livre couvert de sang. Il vit Charles de Morfontaine qui avait été un de ses amis préférés et qui l'avait toujours haï. A haute voix il entendit les conversations qu'il avait eues avec lui. Il

vit Jérôme Darnault qui parla de l'immoralité nuisible de ses livres. Il vit M^{me} Vernier, qui assura que c'était lui qui avait dépravé son fils et qui avait été cause de son suicide. Il vit ceux qui avaient été les amis de son père et qui l'avaient connu enfant. Et tous apportaient un morceau au brasier et une cause nouvelle de condamnation, et un motif nouveau de faire expier.

Il vit le visage d'un être pour qui il avait tout été et il entendit le mot de reniement qui fait plus mal que le crucifix lui-même. Il lui semblait que toutes les minutes de sa vie se redressaient devant lui pour l'accuser. Et pas un ne le regardait en face. Pas un ne rencontrait son regard. En sortant de là, il n'y aurait plus personne. Pas une voix ne se levait dans la salle pour le sauver. Pas une voix au milieu de toutes ces voix qui lui avaient murmuré les paroles d'amour et les paroles d'orgueil, pas une voix au milieu de tous ceux qui avaient été ses adorateurs et qui étaient ses accusateurs...

Parfois, en voyant une figure plus pâle, il avait envie de crier grâce, puis il sentait que c'était inutile. Il assistait à cette minute tragique où l'être humain expie ce qui le met au-dessus des autres hommes. Ce qu'il avait commis de répréhensible, ce n'était pas de cela qu'on le punissait, ce n'était pas de ses crimes qu'on le punissait même s'il en avait commis, mais de ce qu'il y avait eu de libre et de nouveau dans son inspiration.

Alors, une immense révolte le saisit. Tous ces êtres qui venaient, toutes ces voix pleines de reproches, toutes ces crucifiantes imprécations, qui les prononçait, qui l'accusait, lui, Christian de Vénoge? Qui

le punissait? Qui venait le mettre au pilori? Qui, sur la place publique, venait souffleter le grand rêve d'ivoire sur lequel la boue devait glisser? Qui, sinon ceux qu'il connaissait et dont, à son tour, il pouvait lire à haute voix la condamnation générale.

« Au pilori ! » criaient les hommes aux yeux baissés.

Et lui, lui aussi, tous ces êtres, ne pouvait-il les mettre au pilori : d'un mot, d'un cri, ne pourrait-il faire de cette salle un prétoire nouveau dont il deviendrait l'accusateur?

« Au pilori », répondait son lyrisme intérieur, sa fiévreuse pensée, et chaque fois des ténèbres de la salle s'extrait une hypocrisie humaine : au pilori Lucien Lergouvé, dont la carrière ne fut qu'une échelle de trahison ; au pilori Léon Barnet qui, soufflé de vice, veut parvenir par la vertu ; au pilori Julien Delerme qui, apôtre de la vertu, prétend arriver par le vice.

Au pilori le commandant Barbodin qui a payé chacun de ses grades d'une délation nouvelle ; au pilori maître Justin Vernet dont l'austérité contractée n'est qu'une cupidité qui se déguise ; maître Justin Vernet qui reçoit deux fois le prix d'une tête et joue le rôle d'un Judas officiel qui réclamerait trente deniers au Christ ; au pilori Anselme Demoulin qui s'est fait procureur général pour faire oublier qu'il avait été procureur particulier ; Georges Mermerel qui est devenu nationaliste pour faire oublier qu'il avait été déserteur et Lucien Demorière qui s'est fait juge parce qu'il avait été assassin.

Alors il pensa à la statue. Devant tous ces êtres qui, massés autour de lui, faisaient de lui l'agneau émissaire de leurs crimes, il pensa à la statue cachée dans le limon et qui perpétuerait sa sublime éternité; il pensa à la statue étendue dans son domaine de poussière et dont l'immense et magnifique silence veillait sur lui du fond de son mystère providentiel. Elle s'imposa à lui dans un éclair. Froide, incorruptible, éternelle, portant sur elle le double témoignage du génie de son père et du sien, il la sentit qui préparait dans le silence de la terre sa divine résurrection. Il ne vit plus les visages qui le haïssaient, mais la statue à l'abri dans l'ombre! Il ne vit plus les crachats qu'on lui jetait, mais la statue à l'abri dans l'ombre! Il ne vit plus son rêve morcelé et insulté, mais la statue indépendante, à l'abri dans l'ombre, protégée contre les humains et dans laquelle son père avait soustrait aux mortels la plus impérissable partie de lui-même...

... Et alors, pensant à elle, il lui vint, pour cette humanité qui le maudissait et qui le trahissait, plus de pitié qu'un dieu pour des éphémères; pensant à elle, il jeta sur leur tourbe insultante le silence et le regard de l'éternelle et sublime prisonnière du sol; il se laissa condamner sans rien dire par ces cadavres de chair qui s'effriteraient dans la tombe lorsque le cadavre de marbre serait prêt à en ressusciter.

Souriant et condamné, il leur laissait gagner le présent puisqu'il possédait l'avenir...

VII

Même dans mon pays,
je me sens exilé.

(LORD BYRON)

Alors, commença l'exil sans qu'Irène eût le droit de le suivre, l'exil solitaire des grands esprits.

Chaque jour et chaque année sembla une nouvelle et terrible punition ; il connut le ciel sucré de Séville, les grises brumes d'Angleterre, toute l'immense et vacillante folie des départs, toute l'éternité de l'espace. L'univers lui fut comme une plage sur laquelle il fuyait devant lui-même.

Et bientôt l'Europe au nom de nymphe ne fut plus assez grande pour lui. Les continents le réclamèrent. Il rêva devant la mer qui arrêta les pas de Moïse et il pencha son visage altéré sur une source où peut-être le Christ avait bu. Du moins, les paysages éternels, les nuits inconnues à l'homme, les vastes oiseaux dont les insomnies ailées flottent au-dessus des déserts, rien de cela ne lui rappelait la France. Il ne découvrait aucune similitude entre ces étendues spacieuses et les villes qui l'avaient meurtri. Ici, c'était l'immen-

sité inchangeable de la nature, la fermeté de la création invulnérable, les étoiles indifférentes, dont le calme regard ne s'est jamais permis de juger les hommes.

Parfois, un mot lui arrivait de France : des nouvelles de Claude, des nouvelles d'Irène. En ces deux noms se résumaient pour lui la vie et le lointain.

Quelquefois, en se sentant si brisé, il avait peur de mourir sans les revoir, peur de les revoir sans mourir... Pourquoi ferait-il assister son fils à la déchéance même de son âme; pourquoi montrerait-il à sa mère ce que l'humanité et ce que les hommes avaient fait de son fils...

Une nuit, il atteignit Jérusalem : il voulait voir le Jardin des Oliviers, la nuit s'accouder aux arbres bleus où Dieu lui-même avait douté de Dieu, où la plus haute expression de l'esprit humain avait fait retentir les voûtes étoilées de sa protestation de désespoir. Il y monta une nuit. En regardant le gouffre du ciel, les dessins lumineux des astres, les vallons apaisés, il pouvait croire que rien n'avait changé depuis l'heure sublime où, dans ce même jardin, le Christ avait poussé son cri de détresse, cri désespéré auquel toutes les âmes répondent.

Alors, il n'apercevait plus le Christ dans une lueur de légende, mais dans une impressionnante et misérable vérité. Ses souffrances lui devenaient présentes. Il comprenait ce qu'elles avaient été, il les faisait revivre en lui. Et, de nouveau, il lui semblait que lui, à son tour, suppliait Dieu d'exister...

Quelle lamentable, quelle confuse prière murmurait son âme! Devant son rêve brisé, il n'avait plus la force d'écrire, plus la force de penser. Parfois, un

sursaut lui faisait croire à son inspiration, puis une sorte de dégoût harassé le rendait incapable d'un long effort. L'immense inutilité des paysages semblait lui conseiller cette inertie : les étoiles qui l'accueillaient et qui ne jetaient pas sur lui de regard sévère semblaient exprimer de leur tremblante expression céleste le peu de cas qu'elles faisaient du labeur humain.

Parfois le regret lui venait, comme une honte, de ne s'être pas soumis comme les autres, de n'avoir, comme aucun des autres vivants, accepté une adaptation même vaine ?

Qu'avait-il été ? Son fils lui-même l'avait oublié et ne portait plus son nom. On avait sifflé, l'autre jour, l'archevêque de Vénoge qui avait parlé à Amiens : les journaux n'auraient pas osé reproduire les syllabes qui le nommaient.

Oui, le monde humain avait rejeté de sa substance celui qui ne voulait s'adapter à aucun de ces mensonges, celui qui s'était séparé de lui par orgueil, celui qui n'avait accepté aucun de ces devoirs. Le monde avait rejeté l'âme sans acceptation et sans hypocrisie... et pourtant, il sentait que le monde avait tort. Peut-être avait-il osé plus fermement suivre son âme jusqu'au bout... peut-être avait-il extrait de lui-même une vérité personnelle, mais n'était-ce pas son devoir ? On lui avait reproché sa faiblesse, sa sensualité, sa sensibilité ? Les hommes avaient menti.

Sans doute, il n'avait reconnu aucune des sottises officielles ; il ne s'était incliné devant aucune des fières et dédaigneuses idoles d'une incompréhensible humanité ; sans doute, il avait meurtri le cœur de Micheline, méconnu cette fière douceur de comprendre

la peine d'autrui; mais il avait rempli deux des plus sombres devoirs de l'homme, deux des devoirs par lesquels il s'élève au-dessus des mesquins devoirs prescrits à chaque sexe.

Sans doute, il n'avait pas été un homme dans le sens étroit que lui donne la mesquine humanité, mais il avait été ce qui est plus haut, ce qui est plus pantelant et plus ardu, ce qui est la région suprême où les deux êtres se réunissent, un être humain; puisqu'il les avait réalisés, ces deux devoirs : penser et souffrir.

Il avait pensé! Il avait souffert! Dans son intelligence, le monde était descendu et sa sensibilité s'était élancée au-devant des univers!...

Et devant les paysages invulnérables, devant la pitié silencieuse des fleuves, il se reprenait à espérer. Né trop tôt dans un siècle trop vieux, il espérait en des heures futures. Et, de l'oubli jeté sur ses œuvres, de la séparation d'avec sa mère, de son retranchement d'avec son fils, une seule chose le consolait : la statue.

Pendant que les hommes le punissaient, elle restait candide et intouchée dans son écrin de terre... Et maintenant, pendant qu'il errait, sans toit et sans lien, retranché du souvenir, vieilli par la douleur, chaque jour moins semblable à lui-même, elle demeurait toujours à sa place.

Que lui importaient les vérités, les insultes, les désertions, puisque rien ne pouvait atteindre jusqu'à elle. Quoique les hommes lui fassent à lui Christian, de quelque insulte et de quelque honte qu'ils veuillent lacérer son idéal, il la savait là, dans sa tombe frugale, au lieu où son père l'avait enterrée. Que lui

importait tout puisqu'elle demeurait protégée par son magnifique isolement, dans cette cachette prodigieuse jusqu'où la race humaine ne pouvait pas aller la chercher pour l'avilir ?

*
* *

Et, de nouveau, les années passèrent, les univers changèrent...

De loin, Christian vit mourir des visages. Il apprit la mort de Laurent Evrard.

Puis il sut par sa mère que Micheline s'était consolée et remariée, que Claude grandissait. De loin, il devinait l'être issu de lui et qui portait sur son visage sa fidèle et inconsciente ressemblance.

Au bout de trois ans, sa mère vint vivre auprès de lui... Alors, ce fut une douceur inexprimable... Et seule l'absence de Claude le déchirait. Il l'imaginait d'après les nouvelles, grandissant sans savoir à peine qui était son père, grandissant sous un autre nom, inconnu et caché à soi-même !

*
* *

Les années passèrent.

Comme tout maintenant était loin... comme ce passé était tué pour lui ! Christian se retournait vers une ville disparue où l'on ne peut plus revenir, et sur laquelle on jette un regard derrière l'épaule.

Pourtant, le souvenir de la statue l'attirait encore vers le pays où il était né. Plus il se sentait fuir en

son, l'oubli, l'effarante cruauté des paysages, la maladie, l'exil, la guerre, il voulait revoir la miraculeuse privilégiée qui ignorait tout cela et qui reposait, dans une brune oasis, comme une lumineuse perpétuation de beauté ! Il voulait la revoir, être sûr qu'elle n'avait pas bougé, qu'elle n'avait pas fait un pas hors de son charnel sanctuaire, de son écrin de poussière...

Revoir la statue... Apprès d'elle il pourrait mourir. Alors, tout à coup, il se souvint d'une parole du lieutenant Moriery, en parlant de lui : « Laisser un tel être en liberté, c'est appeler un attentat, c'est provoquer la conscience libre qui elle-même fera justice de ce dépravateur. »

*
*
*

Non ! Paris n'avait pas changé. Tandis qu'il considérait les monuments, les étoiles levées dans le ciel, il lui reconnaissait le même visage de haine...

A pas assourdis, dans l'avenue des Champs-Élysées, un régiment montait. Tout à coup, il entendit *la Marseillaise* retentir !... Il comprit qu'on célébrait je ne sais quel anniversaire. Il comprit que la foule massée choisissait pour ses lugubres réjouissances une de ces dates célèbres par une victoire sanglante...

Ainsi, par un hasard étrange, par un de ces subterfuges cruels du Destin, le jour où il abordait à Paris, le jour où il revoyait la ville presque oubliée, comme effacée de son souvenir, elle était encore en proie à un de ces délires unanimes où les gouvernements trouvent le moyen de déchaîner les guerres... Et la foule se massait, augmentait, grossissait, immense et

gris océan éternellement né de lui-même, éternellement reparaissant, réengloutissant.

Oui, toute l'Avenue entière était en proie à un de ces délires et, colonne vivante, elle remontait jusqu'à l'Arc et s'y enfermait.

Et alors il sentit sa pensée diminuer, n'être plus rien contre cette immense tourbe qu'une misérable protestation inutile. Plus que jamais il comprit que son cri solitaire n'aurait aucune portée sur cette foule incompréhensible pour qui les pensées vivantes ne seraient jamais aussi persuasives que les drapeaux séculaires, pour qui les plus hauts idéals de l'homme ne seraient jamais éternellement que des leurres auprès d'une chanson héroïque reprise par mille bouches avinées!...

Un cri de désespoir s'arrêta dans sa gorge! un immense cri mort d'avance...

Voilà l'ironie funèbre du destin.

Près de dix ans avaient passé. Et la France, à jamais écrasée sous son faix militaire, célébrait encore ses victoires mortes... Elle se nourrissait encore de son immense et folle rancune, elle jurait de ne transmettre à ses générations futures qu'une tradition de sang... Des généraux passaient et la même acclamation à la fois inconsciente et funèbre sortait de mille lèvres inconscientes. Mille mères saluaient dans le silence l'idole rafraîchie qui les avait dévorées; l'Avenir appartenait aux Assassins!

Ah! pourquoi avait-il vécu à cette époque!... A quoi bon ses livres, ses cris, ses souffrances, ses exils! A quoi bon la statue qui ne lèverait jamais son regard d'entre les limons suprêmes de sa tombe! A quoi bon tout!...

A travers la foule, il se frayait un chemin... Maintenant la nuit était tombée. Dans l'obscurité que traversaient d'insolites feux d'artifice, le piétinement des chevaux, les murmures de la foule, les cris des badauds, tout cela prenait une espèce de grandeur indifférente et infernale. Dans cette immense et hideuse ivresse, dans cette apothéose de meurtre, les douleurs, le rêve, la pensée, la mort personnelle elle-même, disparaissaient comme un rossignol mort jeté dans la mer Rouge...

La ville tout entière, ranimée dans ses instincts les plus bas, faisait de cet anniversaire sanglant un prétexte à une de ces orgies tricolores qui piétinent les souvenirs ; toute la ville elle-même, la ville de la poésie et de la pensée, la ville de Lamartine et de Rousseau, la ville des vivants et des morts, n'était plus qu'une immense sarabande de fous dansant dans un cimetière en goguette. Et autour de l'Arc pâle où dort l'accusateur muet, avec un silence que rien ne saurait troubler, les bals publics faisaient crier leurs accordéons. Une atmosphère de guinguette et de banlieue entourait la tombe inconnue, de celui à qui tous devraient demander pardon et dont le silence devrait à jamais interdire l'apothéose du crime qui l'a tué...

Dans la nuit descendue, la fête accentuait maintenant son désordre fiévreux, tandis que Christian courait vers la Muette, se heurtant à des groupes fouettés de confettis, dans cette ignoble atmosphère de carnaval et de 14-Juillet.

Là-haut, le ciel pur avait ses étoiles et ses régions sans frontières. Là-haut, la voûte étoilée n'était qu'une négation des pays et des massacres. Là-haut, c'était

la grande apothéose bleue sombre du ciel, au-dessus des assassinats humains!

*
* *

Enfin il parvint à la Muette. Au loin, les rumeurs s'anéantissaient, puis reprenaient tout à coup; jusqu'au milieu des arbres qu'il se mettait à reconnaître, des bouffées de *Marseillaise* arrivaient, contre lesquelles il se bouchait les oreilles.

Bientôt il fut devant le tombeau...

Comme la dernière fois il se mit à creuser, la fois où Claude était auprès de lui, où son pâle petit visage d'enfant lui illuminait l'espace... Le paysage était toujours semblable. Il le reconnaissait fiévreusement avec ses yeux, avec sa narine... Alors il creusa plus profondément. Il était surpris de ne pas sentir comme autrefois le choc du marbre, presque immédiat. Une anxiété le prenait. Il creusa plus fiévreusement.

Au loin, les cris, les chants militaires, reprenaient plus fort. Il semblait que les lointains avaient comme une effrayante inspiration de haine... La lune se levait. Laitéuse et éternelle, elle éclairait le lieu de ses recherches. Et toujours il creusait plus fort...

Maintenant, devant lui, la terre semblait ouvrir une grande tombe sombre, une blessure obscure. Il creusait à droite, à gauche, épouvanté, croyant s'être trompé, les veines battantes, et toujours rien...

Éperdu, il regardait autour de lui... C'était bien le même endroit... Alors, une inexprimable épouvante le saisit, une angoisse troublée.

« La Statue, s'écriait-il, où est-elle?... »

Il la réclamait à la terre comme un être cher qu'on

aurait confié à des paysans qui l'auraient perdu... Ah! ce n'était pas possible! Nul ne connaissait sa retraite, sauf Claude enfant... Et pourtant, elle n'était pas là... Tout autour de lui prenait un aspect désespéré, écroulé, une impression de vide. Il croyait qu'il allait mourir !...

La Statue n'était plus là !

En vérité, du fond de la tombe vide, du fond de l'effroyable tombeau volé, la folie de son père semblait monter en lui, l'étreindre, l'étouffer. Sa suprême illusion était morte! Tout ce qui le rattachait à la vie, au temps, à l'Avenir! Et comme de la statue, tout son cerveau se vidait...

« La Statue! » s'écriait-il...

*
*

Au loin, les musiques, la foule, tout augmentait. Alors, en désordre, il jeta la bêche. Il s'élança dans le parc. Où allait-il? Il l'ignorait lui-même. Nulle trace, nul idéal n'existait donc plus et où le chercher?... L'Univers lui semblait mille fois plus obscur, plus appauvri, plus vide encore que l'humble tombe du marbre éternel.

Alors il se confondit à la foule en désordre, à l'immense bousculade. Il se perdit parmi les groupes, comme une âme... Il semblait un fou qui poursuit un rêve.

A la hauteur des Champs-Élysées, il se retrouva brusquement. La foule était plus dense que jamais. Elle le porta jusqu'à l'Arc-de-Triomphe. En vérité, il ne fut plus une âme qui se dirige, mais un corps porté par la foule, inerte et inutile dans cette multitude...

*
* *

...Oui, tout était anéanti en lui. Au sommet du calvaire, à la minute où il pouvait enfin respirer, reprendre courage, tout s'anéantissait. Il perdait possession de son espérance la plus inattaquable... Et devant lui, le Monde, toujours le même, continuait, le narguant de son ironie victorieuse, de sa haine toute-puissante?... La statue était morte comme le reste... et toujours vainqueurs, les étendards, les arcs triomphaux, les multitudes enivrées, tous les mensonges du faux honneur humain ! La Foule, encore une fois, élevait les idoles sacrées et les tendait vers son désespoir.

*
* *

Jamais, sur cette ronde place où le soir, les étoiles ont pour se lever un décor aussi spacieux, il n'avait jeté un œil si désespéré et si poignant.

En vérité, c'était la plus grande défaite. Non seulement le présent était perdu, mais l'Avenir aussi à qui il avait tout sacrifié et qu'il avait espéré plus tard considérer de son grand œil de pierre.

Et à cette minute de désenchantement, sur quelle épaule pouvait-il pleurer ? Sur quelle forte ou tendre épaule pouvait-il enfin verser toutes les larmes qui l'emplissaient ? Claude était absent, en voyage avec Micheline... Irène chez des parents près de Chantilly... Emmanuel était à Rome... Il était seul, irrémédiablement seul... et la statue s'était enfuie!... Ah ! de quelle perplexité se sentait-il pris, de quelle anxiété finale?... Pour savoir où elle était maintenant,

il aurait donné sa vie... Et elle était morte... Il ne la reverrait jamais ? A jamais elle avait quitté le tombeau sacré...

Alors, au milieu de la foule, un régiment passa... Sans doute le suprême escadron de ceux qui avaient organisé la revue de l'après-midi?... Au-dessus d'eux, porté par le plus jeune, flottait un étendard que la foule massée saluait d'acclamations. Les refrains de danse se mêlaient de nouveau aux chansons héroïques... Il n'y eut plus qu'une espèce de brouhaha effrayant communiant dans une atroce communion de haine.

Alors, je ne sais quelle provocation de désespoir le saisit. Il voulait que sa voix montât plus haut que cette foule et traversât cette unanime folie.

« Mort aux drapeaux ! Mort à ce qui fait mourir ! » s'écriait-il.

D'un bond, la foule était autour de lui ! D'un bond, il fut entouré, cerné.

« Oui, mort aux drapeaux ! Mort aux patries ! Mort au monde présent ! »...

Des vociférations répondirent aux cris de Christian, des vociférations arrachées à cette foule souffletée dans ses vanités les plus unanimes. Savait-il même ce qu'il faisait?... Un homme sembla le reconnaître et dit : « Mais c'est Christian de Vénoge... Tuez-le!... Oui, tuez-le!... »

Bientôt, tout ce qui n'était qu'exaltation ne fut plus qu'une haine dirigée contre lui seul... Bientôt toute la foule inconsciente se le partagea comme une muette meute. Bientôt sa conscience elle-même se perdit dans l'immense assassinat qui le guettait et dont il ne pouvait échapper.

« Vive la statue ! » s'écria-t-il, sans que personne ne comprit.

*
* *

Alors, invisible à tous, dans cette immense frénésie sanglante, dans cet holocauste de son rêve, une sorte d'expression radieuse parcourut le visage comme s'il apercevait quelque chose... La foule achevait celui qui était mort depuis longtemps.

*
* *

Sur la place il gisait, immobile, saignant, au milieu de cette foule dansante dont aucune justice ne pourrait punir le crime.

Il gisait les yeux fermés... et les danses reprenaient, les fanfares et les danses, autour de ce cadavre civil, à jamais immobile dans la rectitude absolue de l'agonie.

Des caillots de sang tachaient le pavé contre lequel gisait la tête que nul ne songeait à reposer sur l'oreiller paisible des morts.

« Vive la statue ! » s'écria-t-il encore une fois, comme si sa tête, se relevant, voulait distinguer une clarté à l'horizon, quelque chose de blanc et d'élevé au-dessus de cette fureur sanglante.

... La tête de Christian retomba... Il était mort...

ÉPILOGUE

LA STATUE RESSUSCITÉE

En vérité, je vous le dis,
un jour viendra.

Alors la vie d'Irène reprit, dans sa monotonie définitive, sa vie d'après comme ce qui avait été sa vie d'avant. Monotone et désespérée, elle devint ce fantôme insatiable qui réclame à l'espace un peu d'oubli et de silence, ce fantôme qui semble même avoir perdu sa raison de traîner encore sur la terre.

*
* *

Que lui restait-il ? Tout ce qui la rattachait à la vie, tous ces précieux soutiens l'avaient abandonnée. Parfois elle pensait à cette nuit lointaine, dissoute dans le silence de l'oubli, où elle avait donné naissance à Christian. Elle se souvenait du songe où elle l'avait vu mort... puis du jour où elle l'avait retrouvé, à l'hôpital, tué par la foule... Tous les hôtels avaient refusé le cadavre de son fils... et sa première nuit de mort s'était humblement écoulée dans l'hôpital des pauvres.

*
* *

Elle fit l'ascension de son calvaire. Elle connut toutes les horreurs de la déception, de la désillusion. Ce fils qu'elle avait tant aimé, ce fils qui avait été son angoisse la plus sublime, son orgueil le plus sûr, elle se vit en douter elle-même... Elle regretta sa carrière. Elle jeta un voile sur sa mémoire. Elle cacha ses livres. Le doute de la Vierge demeurée seule ne fut pas aussi cuisant que le sien.

*
* *

Elle connut tout jusqu'au jour où dans un hôtel, pour être plus facilement reçue, elle donna un autre nom que le sien, où elle renia, à ses propres yeux, le nom même de son fils.

*
* *

Le temps passa encore. Elle avait dit « Mon Dieu, faites que je ne vive pas assez vieille pour qu'il meure avant moi ». Et maintenant, maintenant qu'il dormait dans le silence inébranlable de la terre, elle voulait vivre, vivre encore, vivre comme si elle attendait indéfiniment des siècles quelque chose de nouveau encore, comme si la postérité mystérieuse à laquelle elle assistait et qui déroulait devant elle son fleuve inépuisable, pouvait lui réserver quelque chose dans ses secrètes arcanes, comme si elle demandait encore à souffrir, à sentir!...

*
* *

Alors, ce fut le miracle terrestre et naturel.

Alors, du fond de l'ombre, tandis que mouraient les gloires passées, elle vit celle de Christian surgir et s'imposer à l'Avenir. De l'être qu'elle avait fait naître, elle vit naître une splendeur nouvelle. Elle vit les yeux nouveaux se poser sur les livres défendus. Elle vit émerger du fond du souvenir la gloire intangible de son fils.

Alors, du fond de l'ombre dont elle repoussait les vaines poussières, elle reconnut dans sa légende celui qu'elle n'avait pas toujours reconnu dans sa vie. Et il vint un temps où, pour avoir douté de lui à travers l'aventure chanceuse et oscillante de la prospérité, elle fut plus fière de dire : « Je suis la mère de Christian de Vénoge. »

Et en vérité elle fut la mère de Christian de Vénoge.

Vers cette ancienne silhouette en deuil, éternellement, les foules venaient, captivées par la mélodie puissante de ce nom, qui devenait plus grave à distance.

Et, un jour, on vint lui dire qu'on allait élever une statue à son fils...

Et elle n'était plus maintenant qu'une vieille femme en deuil, qui jetait un immense regard de scepticisme et de crédulité sur une vie. Et auprès d'elle, Claude grandi connaissait, lui aussi, un orgueil profond de son père.

« Une statue, murmura-t-elle — quelle statue? »

Elle se souvint qu'aucun portrait n'avait été pris de Christian... Alors Claude la prit par la main...

L'ombre descendait cette nuit-là sur le monde. Et

des nuits pareilles avaient eu lieu. Des nuits pareilles, de leur lourdeur foncée, avaient posé inflexiblement sur l'épaule dorée de la petite terre, de celle qui est une prison pour nous dans l'éternité et peut-être là-haut pour d'autres habitants des mondes inconnus, une simple étoile dans l'immense nuit...

Claude conduisit la mère de Christian, comme jadis Christian l'avait lui-même conduit. Sur le visage exhalé de la vie de son fils. Irène ne retrouvait aucune ressemblance avec le mort. Rien dans ces cheveux bruns groupés autour du visage, dans ce brusque menton soulevé. Mais, sur tout le visage, quelle rectitude passionnée... Depuis le jour où son père l'avait emmené, à dix ans, sur la tombe de la statue, il avait voué à son père un sentiment éternel; rien n'avait pu lui faire oublier le jeune père exalté et fébrile, dont il avait, dans une minute d'énervement, absorbé tout le rêve. Et maintenant, dans ce ferme garçon de trente ans, sévère et positif, le culte ancien revivait.

Irène ne savait pas où on la conduisait.

... Une porte sévère menait vers un atelier, vers l'atelier de Claude, car, comme Hubert, il était sculpteur. A la gravité silencieuse de son petit-fils, elle sentit que quelque chose de grave allait se passer.

Elle entra...

Là, dans l'atmosphère de travail, elle aperçut brusquement la statue, la statue reprise et conservée par Claude de crainte que quelqu'un ne la volât, la statue que Christian avait crue perdue et qu'il était mort sans revoir.

Droite, éternelle, elle illuminait l'atelier juvénile; le passé battait des ailes autour d'elle; trois générations semblaient la soulever sur leurs épaules. Hors

de sa prison de terre, délivrée par Claude, elle gisait enfin, la Messagère, autour de qui tournoyait la pitié et la mort, et dont tous avaient dû douter, son créateur et son modèle. Les années, les douleurs, les souffrances, tout s'anéantissait à son geste. Elle semblait maintenant délivrée pour toujours.

« Mon fils », murmura Irène.

Sans comprendre, sans même exiger d'immédiates explications, elle s'agenouillait à ses pieds.

« C'est elle que nous donnerons au monde ! » murmura Claude...

*
* *

Ce fut elle qu'on dressa, au lieu où il était mort et que le monde nouveau entoura de discours. Ce fut elle qui représenta, dans une époque de clarté, la gloire de Christian. Ce fut en elle que son clair visage ressuscité sembla jouir de sa dernière victoire.

*
* *

Après de Claude, Irène connut cette suprême consécration. Aux pieds du marbre éternel, elle vit défiler l'Humanité réveillée. Elle vit des fleurs au pied du marbre jadis insulté.

*
* *

Car tout change et seul le cœur d'Irène demeure égal.

Mais lorsque la journée fut passée, lorsque, définitivement libre, la statue de marbre eut régné sur la place humaine, Irène voulut ressortir, et seule, s'approcher du marbre maintenant resté seul... Les

acclamations s'étaient éteintes; les derniers discours avaient été prononcés; elle se glissa jusqu'à la place. Dans la nuit confidentielle, les étoiles s'allumaient une à une. La lune luisait sur sa compagne retrouvée. A cette heure, la ville vide se taisait et Claude lui-même dormait après l'apothéose.

Irène s'approcha de la statue, seule, sans acclamations, ces fleurs fanées à ses pieds; elle s'y laissa elle-même choir. Plus que jamais, dans cette mélancolie suprême, son fils lui semblait vivant. Elle distinguait ses traits immobiles et ne pouvait en lasser son regard.

« Es-tu heureux, mon bien-aimé, maintenant, est-ce que tu sens que je suis là? »

Le vent faisait remuer les arbres.

« Dis-moi, est-ce que tu sens que je suis là, Christian?... que je suis venue?... » répéta-t-elle encore une fois.

Une immense vie flottait sur le regard de pierre... un immense silence sur les admirables lèvres...

Irène sentit qu'elle ne pourrait plus s'en aller. Elle avait retrouvé dans l'éternité du marbre celui qu'elle avait perdu, parfois, dans l'incertitude de la vie. Sa tête s'appuya contre le socle. Et ainsi, au hasard, elle se mettait à parler, comme si enfin l'absence était achevée et la résurrection advenue. Elle parlait en désordre et toujours son nom revenait: « Christian, mon petit, je suis là... »

Et la nuit passait. Et rien ne pouvait l'éloigner de cette présence tangible auprès d'elle pour toujours et à laquelle elle se cramponnait.

Comme elle s'était laissé tomber aux pieds de la statue, la suprême fatigue de la vie la saisissait de

plus en plus et elle se laissait mourir... elle se laissait mourir pour ne pas survivre à cette arrivée au port, pour ne pas revoir d'autres jours, d'autres douleurs, d'autres oublis, d'autres changements.

*
* *

... Et quand vint son heure de résurrection quotidienne, quand le lointain se colora de son aurore, le jour nouveau qui se leva sur la terre illumina d'une même lueur l'éphémère statue de chair morte auprès de l'éternelle statue de marbre vivant.

Le jour se leva, indifférent et sans regard, sur le visage mort et sur la statue ressuscitée.

Septembre 1920-Octobre 1921.

ICI
FINIT
LE
PILORI

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
La statue décapitée.	5
La statue enterrée	77
La statue vivante.	163
La statue menacée.	197
Épilogue.	311



PQ
2635
082P5

Rostand, Maurice
Le pilori

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

